Didier Ali Hamoneau

L'histoire méconnue de l'Islam en Gaule

"La Gaule arabo-berbère"
de l'émirat de Narbonne à La Garde Freinet.
253 ans de gouvernorat et présence musulmane
au sud de la France (719-972).



LA RUCHE

L'histoire méconnue de

l'Islam en Gaule (VIIIe s.-Xe s.)

La Gaule arabo-berbère
de l'émirat de Narbonne à La Garde Freinet.
253 ans de gouvernorat et présence musulmane
au sud de la France (719-972).

Didier Ali Hamoneau

L'histoire méconnue de

l'Islam en Gaule (VIIIe s.-Xe s.)



La Gaule arabo-berbère
de l'émirat de Narbonne à La Garde Freinet.
253 ans de gouvernorat et présence musulmane
au sud de la France (719-972).



La Ruche

ISBN 978-916566-81-0
Dépôt légal Janvier 2013

« La vérité est amère, mais ses fruits seront doux »

(Sentence du Khalife Ali Ibn Abou Talib[1])

1. Quatrième Khalife *rachidine* (c'est-à-dire « bien guidé ») pour les Sunnites. Il était le cousin et le gendre du Prophète Mohammed ﷺ. Les Chiites le considèrent comme leur premier Imam. Le Prophète ﷺ a dit de lui qu'il était « la porte de la connaissance » en Islam.

Au Nom de Dieu, le Tout-Miséricordieux,
le Très-Miséricordieux.

AVANT-PROPOS

Le présent essai se base sur les travaux d'éminents historiens et archéologues. Mais ces travaux sont systématiquement passés sous silence à l'école et dans les médias. Il faut briser ce silence.

L'Islam a dominé en Septimanie (à partir de 719) puis en Provence (jusqu'en 972), avant même la formation officielle du Royaume de France (XIe s.)[1], et des minorités musulmanes ont subsisté jusqu'au XIIe s., notamment à Montpellier.

Il a ensuite été éradiqué par les princes chrétiens, car l'Église catholique ne tolérait aucune autre forme religieuse, à l'exception du Judaïsme qui subissait néanmoins des persécutions récurrentes bien connues. Les Musulmans furent convertis de force au christianisme ou durent s'exiler. L'Islam était considéré par l'Église comme une variante de « l'hérésie arienne » à détruire comme telle. Il n'avait donc pas droit de cité, alors même que les églises chrétiennes avaient droit de cité dans le monde musulman.

La présence de l'Islam pendant plus de deux siècles au sud de la Gaule a laissé des traces sensibles dans notre pays, dans la langue, la culture, l'architecture, l'agriculture et dans toutes les sciences. Tous les Français (surtout ceux du Sud)

1. Cf. Lucien Musset : « Vers le début du XIe siècle, le « royaume des Francs » devint le « royaume de France » et le nom de France supplanta définitivement celui de Gaule. » « Histoire de France - La Formation de la France ». P. 131. Encyclopaedia Universalis, 2000.

ont des musulmans arabo-berbères andalous parmi leurs ancêtres. Nous avons tous du sang arabe et africain, depuis plus de mille ans.

L'Islam est réapparu en France au XXe siècle, avec la conversion d'hommes comme René Guénon en 1912, puis avec l'immigration africaine après la seconde guerre mondiale.

René Guénon (Cheikh Abd El Wahid Yahya) a écrit : « La plupart des Européens n'ont pas exactement évalué l'importance de l'apport qu'ils ont reçu de la civilisation islamique, ni compris la nature de leurs emprunts à cette civilisation dans le passé et certains vont jusqu'à totalement méconnaître tout ce qui s'y rapporte. Cela vient de ce que l'histoire telle qu'elle leur est enseignée travestit les faits et paraît avoir été altérée volontairement sur beaucoup de points. /.../ S'il est généralement connu que l'Espagne est restée sous la loi islamique pendant plusieurs siècles, on ne dit jamais qu'il en fut de même d'autres pays, tels que la Sicile et la partie méridionale de la France actuelle ».[1]

Un devoir de mémoire s'impose donc. On ne peut laisser dans l'ombre une période aussi longue et marquante de l'histoire de notre pays, trop souvent réduite à la célèbre formule aussi lapidaire que fallacieuse : « Charles Martel a arrêté les Arabes à Poitiers en 732 »[2]. Une grande nation comme la

1. René Guénon, *in* « Études Traditionnelles », Décembre 1950 (n° 288). Article « Influence de la civilisation islamique en Occident ».

2. Fallacieuse, car elle laisse supposer que tous les Sarrasins installés en Gaule seraient rentrés en Espagne après cette bataille. Les avis des historiens divergent grandement au sujet de cette bataille : « écrasement » pour certains, « simple repli après une *razzia* » pour d'autres. Charles Martel tenta bien de prendre Narbonne en 737 mais il ne put y parvenir et elle restera gouvernée par des musulmans jusqu'à l'époque des Omeyyades d'Espagne. Narbonne ne fut prise qu'en 759, sous Pépin le Bref (puis reprise ensuite par les musulmans pour de courtes durées). A propos de Poitiers, il est certain que les rois des Francs voulurent s'approprier – pour la postérité – une « grande victoire »

nôtre mérite mieux que cette réduction partisane de sa propre histoire, réduction qui cache volontairement les origines de la grande évolution historique accomplie par la civilisation européenne depuis le VIIIe siècle.

Cette altération délibérée a, bien sûr, eu des motifs idéologiques hérités des Mérovingiens (et réactivés par les convoitises des Croisades puis de la Colonisation), puis laissée en l'état au seul bénéfice douteux des racistes contemporains, lesquels, depuis Gobineau[1] et Renan[2], ne cessent d'attenter aux principes fondateurs de notre civilisation et de notre République.

Ainsi, Ernest Renan (m. en 1892) tenta de justifier ses positions nationalistes et racistes par cette remarque cynique : « Le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger ».[3] Cet auteur a inspiré les idéologues du racisme et du nazisme, comme le fait remarquer Bernard Nadoulek dans son ouvrage « L'épopée des civilisations ».[4] Ainsi Renan a écrit : « La conquête d'un pays de race inférieure par une race supérieure qui s'y établit pour gouverner n'a rien de choquant ». Et au sujet de la « race européenne », il écrit : « réduisez cette noble race à travailler /.../ comme les nègres et les chinois, elle se révolte ». Et c'est sur les Sémites en général (et les Arabes en particulier) que ses diatribes sont

---

sur les Sarrasins, dans le but évident d'éclipser la victoire – réelle celle-ci – que les Aquitains avaient remportée contre les Sarrasins à Toulouse en 721.

1. Écrivain français mort en 1882. Son ouvrage « Sur l'inégalité des races humaines » dans lequel il affirme la supériorité de la « race germanique pure » a été exploité par les pangermanistes et les nazis.
2. Écrivain et historien français athée antisémite, mort en 1892. Il soutint, lors de son discours inaugural au Collège de France en 1862 que pour répandre la civilisation occidentale, il fallait détruire « la chose sémitique ».
3. E. Renan : « Qu'est-ce qu'une nation ? », P. 41. Presses-Pocket, Paris, 1992.
4. Cf. B. Nadoulek. « L'Épopée des civilisations ». Éditions Eyrolles, 2005. Op. cit. P. 66 à 68.

les plus désolantes. Selon lui, la civilisation européenne est engagée dans une « guerre » qui ne cessera « que quand le dernier fils d'Ismaël sera mort de misère ou aura été relégué par terreur au fond du désert ».[1]

La période de la Gaule musulmane (719-972[2]) est donc presque complètement occultée dans les manuels scolaires. On y passe totalement sous silence que le Sud de la Gaule (des Pyrénées aux Alpes) fut gouverné par des musulmans durant plus de deux siècles. Pépin le Bref prit certes Narbonne aux Musulmans en 759 mais ne parvint pas à détruire l'Islam en Gaule : jusqu'à la fin du Xe siècle, une partie de la côte méditerranéenne resta musulmane, avec pour place forte la Garde Freinet (dans le Fraxinet) près de l'actuel Saint-Tropez. Et le dernier bastion musulman fut le massif des Maures. La Gaule méridionale musulmane était politiquement rattachée à l'Emirat (puis au Califat) de Cordoue. Sa chute fut le prélude de la Reconquista[3] catholique en Espagne et des Croisades en Orient et en Afrique.

Le colonialisme français quelques siècles plus tard, se référait toujours à cette reconquête et à ces Croisades, notamment lors de l'invasion française en Algérie, ainsi que le fait remarquer l'historien Jacques Frémeaux qui écrit : « Les motivations religieuses sont très présentes dans l'expédition d'Alger. Le rapport présenté en ce sens à Charles X en automne

1. Cf. B. Nadoulek. Op. cit. Extraits des oeuvres et discours de Renan cités par Raymond Aron, *in* « Mémoires », P. 670. Éd. Julliard, 1983.

2. Soit, avec des périodes d'interruption ou d'incertitude, 253 ans de gouvernorat musulman (dont le siège était d'abord à Narbonne, puis finalement dans la base fortifiée de la Garde-Freinet), sans compter le maintien de communautés musulmanes, notamment à Montpellier jusqu'au XIIe s.

3. « Reconquête ». Terme historique désignant la lente conquête, par les royaumes chrétiens du nord de l'Espagne, de la péninsule ibérique (appelée Al-Andalous par les historiens et géographes arabes), et qui dura en gros de la fin du VIIIe à la fin du XVe s.

1827 par le comte de Clermont-Tonnerre, ministre de la Guerre, n'est pas sans référence à un vocabulaire de croisade, puisqu'il invite le roi « fils de Saint Louis » à venger « la religion ». /…/ Dans le discours du Trône du 2 mars 1830, le souverain formule le vœu que la « réparation » qu'il cherche pour l'honneur de la France « tourne, avec l'aide de Dieu, au bénéfice de la chrétienté ».[1]

Cette référence religieuse était assez hypocrite d'ailleurs, car les buts évidents de la Colonisation étaient surtout l'appropriation des richesses des pays conquis et un meilleur positionnement géostratégique de la France face aux autres puissances coloniales européennes. Pour les Républicains qui succèderont aux Bourbons, le but officiel du colonialisme ne sera plus l'évangélisation mais l'effort « civilisateur » !…

Le présent essai est une synthèse regroupant des travaux de nombreux historiens, archéologues, écrivains et chercheurs - pour la plupart français - qui ont restauré l'honneur de notre pays en rétablissant la vérité sur toutes les sources de notre culture et civilisation, y compris sur les sources arabo-berbères-andalouses (appelées « Sarrasines » ou « Mauresques d'Espagne »), sans a priori idéologique.

Il faut donc en finir avec cette lacune aberrante dans notre histoire, lacune qui contribue à faire de l'Islam « la Religion de l'Etranger », et qui masque la principale source de la Renaissance européenne. Et si la période gauloise de l'Islam est méconnue, c'est que plus globalement encore, l'Islam lui-même est méconnu, travesti par des siècles d'ostracisme, par les blessures des Croisades et de leurs épigones coloniaux.

C'est à juste titre que Maurice Bucaille parle d'une « diffamation séculaire » dans son livre : « La Bible, le Coran et

---

1. « Histoire de l'islam et des musulmans en France ». P. 529. Édition Albin Michel, 2006.

la Science ». Il y écrit : « Le matérialiste athée ne voit dans le christianisme classique qu'un système construit par les hommes depuis près de deux millénaires pour asseoir l'autorité d'une minorité sur ses semblables. /…/ Lui parle-t-on de l'Islam ? Il sourit avec une suffisance qui n'a d'égale que l'insuffisance de sa connaissance du sujet. Comme la plupart des intellectuels occidentaux, quelles que soient leurs croyances religieuses, il possède sur lui un flot d'idées fausses impressionnant. /…/ L'Islam est depuis toujours, en nos pays, l'objet de ce qu'on a appelé une « diffamation séculaire ». Tout occidental qui a acquis sur lui des connaissances approfondies sait à quel point son histoire, son dogme, ses buts ont été travestis. Il faut également faire entrer en ligne de compte le fait que les documents publiés en langues occidentales sur le sujet, hormis les études très spécialisées, ne facilite pas le travail de qui veut s'instruire ».[1]

Il est indispensable d'enrichir les manuels scolaires qui font actuellement totalement l'impasse sur ces réalités historiques. C'est en effet par l'éducation et l'instruction que passe l'unité du peuple français dans toutes ses composantes. L'anti-communautarisme ne peut servir de prétexte ou de justification au négationnisme historique qui touche la période musulmane de la Gaule méridionale.

1. Éditions Seghers, 1976. P. 154-155.

1.
Un devoir de mémoire

Dans son ouvrage « Découverte de l'Islam »[1], Roger du Pasquier cite ce témoignage de René Guénon[2] :

1. Éditions les Trois Continents. Seuil. Collection Points/Sagesses. P. 137-138.
2. René Guénon. Philosophe et métaphysicien français né en 1886 à Blois et mort en 1951 au Caire. Catholique et franc-maçon, il devient musulman en 1912 et prend le nom de Abdel Wahid (« Adorateur de l'Unique »). Il publie de nombreux ouvrages dont « Orient et Occident », « La crise du monde moderne », « Le règne de la quantité et les signes des temps », etc. Son oeuvre soutient la thèse de l'existence d'une tradition métaphysique moniste unique et fondamentale (*tawhîd* en arabe) qui a donné le jour aux différentes formes religieuses, dont l'ultime est l'Islam. Les découvertes préhistoriques confirment d'ailleurs sa thèse. Ainsi, Emanuel Anati, paléo-ethnologue de renommée internationale écrit : « Les archétypes universels semblent nous ramener à une même matrice, celle des ancêtres communs de toute l'humanité. Cela permet de faire l'hypothèse que les mythes des origines faisaient déjà partie du patrimoine culturel des premiers Homo sapiens » (« La religion des origines », P. 29. Bayard, 1999). René Guénon s'est également attaché à démontrer que la dérive matérialiste moderne a commencé après la fin du règne de Charlemagne, et s'est accélérée surtout avec la destruction de l'Ordre des Templiers par Philippe le Bel. Cet Ordre constituait une sorte de trait d'union entre Orient et Occident. Parmi les griefs retenus par l'Inquisition contre les Templiers, il y avait d'ailleurs l'accusation de « collusion avec l'Islam » (Cf. Fernand Hayward : « Que faut-il penser de l'Inquisition ? » P. 70 à 78. Éditions Librairie Arthème Fayard, 1958). Pour René Guénon, la dérive moderne a donc quasiment détruit la spiritualité en Occident, et il affirme que le salut, comme toujours, ne peut venir que de l'Orient, qui est moins affecté par cette dérive, même s'il en est également atteint. Le « modernisme » a, selon René Guénon, historiquement produit le rationalisme, puis le mécanisme, puis l'individualisme (soi-disant « humaniste »), puis le matérialisme, et a finalement permis la manifestation de la « Contre-Tradition » (ou Contre-Initiation), c'est à dire la contrefaçon satanique des religions (notamment le « New-âge » actuel). Cette dissolution vers des pseudo-spiritualités culminera avec la grande falsification de l'Antéchrist (*Massi ad-Dajjal* en arabe) annoncée dans les *hadiths* (« propos ») du Prophète Mohammed (Cf.. « Les signes de la fin des temps ». Alif-Éditions, 1992). Au sujet de René Guénon, voir la notice concernant ce Cheikh français dans notre ouvrage « Islam contre terrorisme », P. 105 à 113. Éditions Albouraq, 2002.

« La plupart des Européens n'ont pas exactement évalué l'importance de l'apport qu'ils ont reçu de la civilisation islamique, ni compris la nature de leurs emprunts à cette civilisation dans le passé et certains vont jusqu'à totalement méconnaître tout ce qui s'y rapporte. Cela vient de ce que l'histoire telle qu'elle leur est enseignée travestit les faits et paraît avoir été altérée volontairement sur beaucoup de points. C'est avec outrance que cet enseignement affiche le peu de considération que lui inspire la civilisation islamique, et il a l'habitude d'en rabaisser le mérite chaque fois que l'occasion s'en présente. Il importe de remarquer que l'enseignement historique dans les universités d'Europe ne montre pas l'influence dont il s'agit. Au contraire, les vérités qui devraient être dites à ce sujet, qu'il s'agisse de professer ou d'écrire, sont systématiquement écartées, surtout pour les événements les plus importants.

« Par exemple, s'il est généralement connu que l'Espagne est restée sous la loi islamique pendant plusieurs siècles, on ne dit jamais qu'il en fut de même d'autres pays, tels que la Sicile et la partie méridionale de la France actuelle. Certains veulent attribuer ce silence des historiens à quelque préjugé religieux. Mais que dire des historiens actuels dont la plupart sont sans religion, sinon adversaires de toute religion, quand ils viennent confirmer ce que leurs devanciers ont dit de contraire à la vérité ?

« Il faut donc voir là une conséquence de l'orgueil et de la présomption des Occidentaux, travers qui les empêchent de reconnaître la vérité et l'importance de leurs dettes envers l'Orient.

« Le plus étrange en cette occurrence c'est de voir les Européens se considérer comme les héritiers directs de la civilisation hellénique, alors que la vérité des faits infirme

cette prétention. La réalité tirée de l'histoire même établit péremptoirement que la science et la philosophie grecques ont été transmises aux européens par des intermédiaires musulmans ».[1]

René Guénon est mort en 1951.[2] Depuis les choses n'ont pas beaucoup évolué, mais un peu tout de même : des découvertes archéologiques, des études plus fouillées de textes anciens, ont permis, du moins dans les milieux universitaires, d'atténuer les préjugés, et de rendre possible, à terme, une meilleure connaissance de la vérité historique concernant cette période (du VIIIe au Xe s.) dans le sud de la Gaule, ainsi que dans d'autres régions de l'Europe méridionale. A condition que ces travaux sortent des bibliothèques universitaires…

Les racines civilisatrices du monde occidental (Europe et Amérique) sont donc multiples, mais sont toutes d'origine orientale[3] : les Celtes (de langue indo-européenne) avaient – selon leurs propres mythes et légendes - reçu les principaux éléments de leur culture de l'Orient. Quant aux Grecs, de l'aveu même de leurs plus grands philosophes et historiens (Pythagore, Platon, Hérodote, etc.), ils étaient les héritiers culturels de l'Égypte ancienne.[4] Le christianisme, comme

1. René Guénon, *in* Études Traditionnelles, Décembre 1950 (n° 288). Article « Influence de la civilisation islamique en Occident ».
2. Pour sa biographie : Paul Chacornac : « La vie simple de René Guénon ». Les Éditions traditionnelles, 1958.
3. *Ex oriente lux* (« de l'Orient vient la lumière ») : locution latine qui ne fait pas seulement référence au soleil ; c'est ce titre que P. Chacornac, biographe du Cheikh René Guénon, a pris pour le chapitre III de son ouvrage, dans lequel il explique sa conversion à l'Islam en 1912.
4. Lire à ce sujet : Jean Philippe Omotunde : « Les racines africaines de la civil - sation européenne ». Éditions Menaibuc, 2002. Cet auteur écrit notamment : « Hérodote, le père de l'Histoire, nous révèle que celle à qui nous devons le nom du continent européen est Europe, la fille du roi Agenor. Mais la

chacun le sait, est né en Palestine, avant de pénétrer dans le monde gréco-romain. Et enfin, tous les historiens reconnaissent que les sciences qui se sont développées à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance en Europe étaient directement issues des travaux des grands savants, penseurs et philosophes du monde arabo-musulman, et ceci dans la totalité des disciplines : Algazel (Al-Ghazali)[1] et Averroès (Ibn Rushd)[2]

---

généalogie d'Agenor, dévoilée par Hérodote, Eschyle, Diodore de Sicile, Hésiode, Phérécyde et Bacchylide, révèle qu'Agenor et son épouse n'étaient pas européens mais africains ». Et les travaux de Champollion (entre autres) démontrèrent scientifiquement l'origine égyptienne de la civilisation grecque. Dans son Discours du 10 Mai 1831 au Collège de France, Champollion expliqua : « Les introducteurs des premières formes de civilisation, un peu avancées, parmi les peuplades helléniques de l'Argolide et de l'Attique, furent des hommes venus par la mer des rivages de l'Égypte. Dès ce moment, l'Égypte devint une école où allèrent s'instruire les législateurs de la Grèce, les réformateurs de son culte, et surtout les Hellènes d'Europe ou d'Asie, qui hâtèrent le développement de la société grecque, en propageant d'abord, par leur exemple, l'étude des sciences, de l'histoire et de la philosophie. C'est donc par une connaissance approfondie des monuments de l'Égypte, en constatant surtout, par l'évidence des faits, l'antiquité de la civilisation sur les bords du Nil, antérieurement même à l'existence politique des Grecs, et de plus les relations nombreuses de la Grèce naissante avec l'Égypte déjà vieille, que l'on remontera à l'origine des arts de la Grèce, à la source d'une grande partie de ses croyances religieuses et des formes extérieures de son culte » (cité par J.P. Omotunde. Op. cit. P. 86-87).

1. Al-Ghazali (Abu Hamid Muhammad Al-Ghazali), dont le nom fut latinisé en « Algazel ». Né et mort dans le Khorâsân (1058 - 1111 ap. J.-C.). C'est l'un des plus grands théologiens de l'Islam, et celui qui rassemble le plus grand consensus chez les *Oulémas* (sunnites et même chiites). Il enseignait les sciences religieuses à l'Université de Baghdad, et fut initié au Soufisme. Il considérait les Soufis comme l'élite spirituelle des Musulmans. Son oeuvre majeure s'intitule « Revivification des sciences de la Religion » ('Ihya 'Ulum ad-Dîn). Les Éditions Iqra et La Ruche ont publié beaucoup de traductions des écrits de cet illustre Imam.

2. Ibn Rushd (Abu Walid Muhammad Al-Rushd), dont le nom a été latinisé en « Averroès ». Né à Cordoue (Espagne) en 1126, et mort à Marrakech en 1198 ap. J.-C. Médecin et philosophe. Il fit connaître Aristote en Espagne et en Europe.

pour la philosophie, Avicenne (Ibn Sina)[1] et Razès (Al-Razi)[2] pour la médecine, et beaucoup d'autres, notamment Aliboron (Al-Biruni[3]), Al-Kindi[4] etc. pour les mathématiques, l'algèbre, l'astronomie, l'optique, la géographie, la chimie, etc., et ceci jusque dans la mystique elle-même, ainsi que le confirme l'historien André Clot :

« L'influence d'Arabî[5] sur la mystique musulmane, et même chrétienne, fut considérable. /.../ On la retrouve chez

---

1. Ibn Sina, dont le nom latinisé est Avicenne (980-1037 ap. J.-C.). Médecin et philosophe originaire de l'Ouzbekistan (Boukhara). Auteur d'un « Canon de la Médecine » et d'une encyclopédie philosophique (Kitab al-Chifa, « Livre de la guérison »), c'est « grâce à son oeuvre et à celle d'Averroès que les scolastiques connurent Aristote et la pensée grecque » (Cf. Dictionnaire Hachette, 1991. P. 126).
2. Al-Razi, né en Iran. Médecin et clinicien musulman. Il écrivit « quelque deux cent volumes qui embrassent tout le domaine médical depuis le calcul des reins et de la vessie jusqu'à la variole et la rougeole, l'amour, le coït, le vêtement, la nudité » (Cf. A. Clot : « L'Espagne musulmane ». P. 265. Éditions Perrin, 2004).
3. Dont le nom fut latinisé en Aliboron. Né en 973 dans la région de la mer d'Aral, il écrivit environ 180 ouvrages, surtout en arabe, sur tous les sujets : mathématiques, astronomie, géométrie, pharmacie, et surtout « une Description de l'Inde », véritable encyclopédie dans laquelle il décrit la population, les mœurs, la philosophie, tout ce qui touche à l'Inde, dans un pur esprit scientifique. Il se livre aussi à des calculs sur la circonférence de la Terre, inférieure seulement de deux cents kilomètres aux calculs des savants modernes. Véritable scientifique, il considère toutes choses et tout événement sous l'angle de la raison » (Cf. A. Clot. Op. cit. P. 266).
4. Surnommé « le philosophe des Arabes », il a écrit « deux cent cinquante ouvrages qui couvrent toutes les sciences connues à son époque » (Cf. A. Clot. Op. cit. P. 265).
5. Ibn 'Arabî (1165- 1240 ap. J.-C.). Décrié par certains courants exotéristes de l'Islam, il est a contrario considéré comme le plus grand Cheikh (Cheikh al-Akbar) par de nombreux tenants de la doctrine ésotérique de l'Islam (Soufisme), qui le considèrent - à l'instar de l'Emir Abdel Kader l'Algérien - comme « le plus grand interprète musulman de la doctrine métaphysique » (Cf. Cyril Glassé : « Dictionnaire Encyclopédique de l'Islam ». Bordas, 1991). Son oeuvre écrite est considérable. Charles-André Gilis ('Abd Ar-Razzaq Yahya) est un des interprètes contemporains de ce Maître : voir sa traduction

le franciscain Ramon Lulle, et même chez Dante[1] dans sa Divine Comédie[2] ». Et il cite A. J. Arberry : « Pas un mystique venu après lui n'a échappé à son influence et il a marqué de son empreinte toute la littérature mystique des âges suivants ».[3]

Ceci dit, c'est surtout sa Physique[4], bien plus que sa Métaphysique, que l'Occident a pris à la civilisation ara-

---

commentée du « Livre des Chatons des Sagesses » (Éditions Albouraq, 1998, 2 tomes) et « Textes sur le Jeûne » (Albouraq, 1996).

1. Il faut dire aussi que Lulle et Dante cachèrent les sources musulmanes de leur « inspiration » et se montèrent bien ingrats envers l'Islam. Le premier, auteur d'un « catéchisme » (*Doctrina pueril*) anti-musulman, haranguait les foules Berbères et insultait le Prophète. Il serait ainsi mort lynché à Bougie en 1315. Selon une autre source, il serait mort à Majorque. Dans sa « Doctrina puéril » (parue vers 1280) il écrit notamment : « Mahomet fut un trompeur qui fit un livre appelé le Coran. /.../ Les ignorants, les sots, ceux qui craignaient qu'il n'y ait rien après la mort croyaient les discours et les promesses de Mahomet. /.../ Ses troupes massacrèrent ceux qui refusaient sa foi. /.../ Homme de luxure... (etc.) » (cité par Philippe-J. Salazar dans « Mahomet - Récits français de la vie du Prophète ». Éditions Klincksieck, 2005. P. 325 à 327). Quant au second (Dante, m. en 1321), il place « Mahomet » en Enfer dans sa « Divine Comédie ».
2. Vincent-Mansour Monteil écrit « qu'en 1919, Miguel Asin Palacios a démontré les sources musulmanes de la Divine Comédie » (« Aux cinq couleurs de l'Islam ». P. 103. Éditions Maisonneuve & Larose, 1989).
3. André Clot : « L'Espagne Musulmane ». Éditions Perrin. Collection Tempus. P. 262.
4. Physique étant ici pris dans son sens traditionnel ancien, c'est à dire désignant l'ensemble des sciences naturelles, appelées parfois aussi « profanes » en Occident, par opposition aux sciences « sacrées » relevant de la Métaphysique (c'est-à-dire les sciences traditionnelles révélées, spirituelles, religieuses). Cette distinction vient d'Aristote, qui a placé son ouvrage *Métaphysique* après sa *Physique* (qui comprend des traités de sciences naturelles, de météorologie, d'astronomie, etc.). En Islam, contrairement à l'Occident chrétien, il n'y a pas de dichotomie entre science et foi, et les Savants (*Oulémas*) considèrent la Science comme un tout, depuis son sommet métaphysique révélé (le *Tawhîd* ou science de l'Unicité divine) jusqu'aux savoirs les plus « techniques », car tout provient de Dieu, qui a tout créé, l'Homme ainsi que les actes de l'Homme (Cf. Coran 37,96 : *« c'est Dieu qui vous a créés ainsi que vos œuvres »*), et qui nous a enseigné tous les « noms » (c'est-à-dire le Logos :

bo-musulmane, ce qui explique l'hypertrophie actuelle du matérialisme (et une de ses conséquences : la prolifération des sectes « new âge » pseudo-religieuses) qui caractérise l'Occident moderne. Cette dérive moderne ne comble certes pas le vide existentiel des individus ; elle épuise non seulement l'esprit humain, mais aussi les ressources et la santé écologique de la planète elle-même. Productivisme et consumérisme effrénés, spectacle permanent ; cette civilisation décadente, coupée de ses racines spirituelles, détruit l'homme et son environnement.[1]

Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. Elle menace la totalité du monde. L'histoire du modernisme occidental, c'est pratiquement l'histoire de l'*Apprenti Sorcier* de Goethe, apprenti qui perd le contrôle des catastrophes qu'il provoque. Un redressement est nécessaire. Il passe par un retour à toutes les sources de la civilisation occidentale (qui ne sont pas seulement celtique, romaine ou germanique), mais également égypto-grecque, judéo-chrétienne et musulmane. Sur cette question, nous conseillons vivement la lecture des œuvres édifiantes de René Guénon (Cheikh Abdel Wahîd

---

toutes les sciences passées, présentes et à venir). Cf. Coran 2,31-32 : « *Et Il [Dieu] enseigna à Adam les noms de toutes choses qu'Il présenta ensuite aux anges en leur demandant : Faites-M'en connaître les noms si vous êtes sincères ! Gloire à Toi ! répondirent-ils. Nous n'avons d'autre science que celle que Tu as daigné nous enseigner car Tu es le Très Savant, le Très Sage* ».

1. Coran 18,7-8 : « *Nous avons fait une parure de ce que Nous avons disposé à la surface de la terre en vue de les éprouver : lequel d'entre eux œuvrera le plus pieusement ? Puis Nous transformerons tout cela en un terrain aride.* » Coran 30,41 : « *La corruption est apparue sur terre comme sur mer à cause de ce que les gens ont acquis de leurs mains, cela afin que Dieu leur fasse goûter une partie de leurs méfaits…* »

Yahia),[1] de Michel Valsan (Cheikh Mustafa Abdel Aziz),[2] ainsi que de Sayyed Hossein Nasr (notamment son livre intitulé Islam[3]).

Il y a donc bien eu, en Occident, comme le signale René Guénon, une méconnaissance concernant l'apport de l'Islam à l'Europe en général, et une occultation délibérée de la période musulmane de la Gaule méridionale.

L'historien Philippe Sénac[4] a écrit récemment à ce sujet : « La question des incursions sarrasines en Gaule constitue probablement l'un des aspects les plus méconnus du haut Moyen Âge. Devant la pauvreté de l'information, certains historiens ont même fini par remettre en cause l'existence d'une implantation musulmane sous la forme d'établissements durables. Ainsi, en 1965, dans un livre intitulé Les Invasions, le second assaut contre l'Europe chrétienne, Lucien Musset écrivait qu'il fallait « rejeter catégoriquement

1. Aux éditions Gallimard : *La Crise du monde moderne; Le Règne de la quantité et les signes des temps; Aperçus sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme; Formes traditionnelles et cycles cosmiques; La Grande triade; L'Esotérisme de Dante; Les Principes du calcul infinitésimal; Mélanges.* Aux Éditions Traditionnelles : *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues; L'Homme et son devenir selon le Védânta; Études sur l'hindouisme; La Métaphysique orientale; Orient et occident; Aperçus sur l'initiation; Initiation et réalisation spirituelle; Autorité spirituelle et pouvoir tempore; Aperçus sur l'ésotérisme chrétien; Le Symbolisme de la croix; Saint Bernard; Les États multiples de l'être; Le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion; L'Erreur spirite; Études sur la franc-maçonnerie et le compagnonnage; Comptes rendus.* Ainsi que de nombreux articles parus dans diverses revues.

2. Notamment : « L'Islam et la fonction de René Guénon ». Les Éditions de l'œuvre.

3. « Islam – perspectives et réalités. » Éditions Buchet/Chastel, 1991.

4. Historien français. Professeur d'université à Toulouse. Spécialiste du monde méditerranéen durant le Moyen Âge. Ses ouvrages : « Les Carolingiens et al-Andalus (VIIIe-IXe siècles) » (Éd. Maisonneuve & Larose, 2002) ; « L'Occident médiéval face à l'islam : l'image de l'autre » (Éd. Flammarion, 2000) ; « Relations des pays d'islam avec le monde latin (milieu X^e- milieu XIIIe) » en collaboration avec Pierre Guichard (Éd. Sedes, 2000).

toutes les traditions tardives qui parlent de colonies sarrasines en Gaule. On ne possède aucun vestige architectural des musulmans en France et l'archéologie ne peut verser dans le débat que quelques monnaies trouvées dans la Narbonnaise ». Un tel jugement résume assez bien la place qu'on a longtemps attribuée à cet aspect de l'expansion musulmane, en la réduisant à un phénomène périphérique ou marginal. /.../ Faut-il en conclure que la présence musulmane en Languedoc et en Provence au cours des VIIIe, IXe et Xe siècles n'est qu'un mirage ? Certes non, la découverte d'épaves sarrasines du Xe siècle sur la côte provençale et la mise au jour récente de près d'une quarantaine de sceaux islamiques en plomb du début du VIIIe siècle et de monnaies d'époque Omeyyade sur le site de Ruscino, près de Perpignan, montrent que les musulmans se sont bien établis en Gaule méridionale et qu'il y a là un dossier à reprendre, en le débarrassant de ses présupposés idéologiques. Les musulmans du haut Moyen Âge ont longtemps eu mauvaise presse... La piraterie barbaresque quelques siècles plus tard, les enjeux historiographiques liés à la conquête coloniale puis à la guerre d'Algérie, et enfin, la place grandissante de l'islam sur la scène internationale de nos jours ont trop souvent perturbé une enquête qu'il convient maintenant de dépoussiérer afin de retrouver une page de notre histoire et lire enfin la véritable nature de ces incursions et de leurs buts ».[1]

---

1. « Histoire de l'islam et des musulmans en France ». P. 42-43. Édition Albin Michel, 2006. (Ouvrage collectif sous la direction de Mohammed Arkoun. Préface de Jacques Le Goff. Auteurs principaux : Philippe Sénac, Jean Flori, Dominique Iogna-Prat, John Tolan, Roshdi Rashed, Gilles Veinstein, Géraud Poumarède, Guy Le Thiec, Jacques Frémeaux, Michel Renard, Daniel Rieg, Sarga Moussa, Linda Amiri, Charles Bonn, Abdelwahab Meddeb, et la participation de nombreux autres auteurs dont : Bruno Etienne, Néfissa Geoffroy, Ali Benmakhlouf, François Clément, Amin Maalouf, Jean Mouttapa, Fany Caroff, John Tolan, Lynn Ramey, Meryem Sebti, Paul Fenton, Roshdi

Alors qu'après la chute de la partie occidentale de l'Empire romain, l'Europe stagnait dans la barbarie, le monde arabo-musulman lui, dès le VIIIe siècle, était florissant, et son pouvoir de séduction fut tel que non seulement il influença les modes vestimentaires, artistiques et culturelles des féodaux européens, mais surtout qu'il attisa les convoitises au point de déclencher les croisades, lesquelles, malgré la légende dorée qu'on s'est efforcé de leur appliquer, ne furent que des aventures sanguinaires qui n'apportèrent aucun bienfait à leurs victimes, aucune avancée politique ou culturelle, bien au contraire. Il n'en fut pas de même lors de la première grande vague d'expansion de l'Islam (VIIe et début du VIIIe s.) : les armées musulmanes furent très souvent accueillies en libératrices contre la tyrannie des Romains, des Perses, des Wisigoths, etc., mais, de plus, cette expansion apportait un surcroît de civilisation (notamment dans les libertés individuelles) universellement reconnu.

L'historien Pierre Riché écrit : « Il faut bien dire que les populations des provinces orientales de l'Empire [Byzantin] n'ont opposé aucune résistance aux conquérants. Les Juifs et les monophysites[1] se virent ainsi débarrassés de « la tyran-

---

Rashed, Hélène Bellosta, Régis Morelon, Danielle Jacquart, Jean Lacouture, Nabil Matar, Dominique Carnoy-Torabi, Henri Laurens, Robert Solé, Charlotte de Montigny, Patrick Weil, Philippe Régnier, Michel Levallois, Michel Dousse, Dominique Julien, Stéphane Guégan, Peter Benson Miller, Michel Ragon, Jean Daniel, Abdellatif Laâbi, Benjamin Stora, Christian Delorme, Antoine Raybaud, Michel Cadé, Belkasem Recham, Jalila Sbaï, etc.).

1. Monophysite. Une des variétés de la doctrine trinitaire. Elle ne reconnaît que la « nature divine » du Christ et dénie à ce dernier toute nature humaine. Cette doctrine affirmait donc que le Crucifié ne pouvait être qu'une illusion puisque Dieu n'est pas mortel. Cette doctrine monophysite a été condamnée par le concile de Chalcédoine (451). Aujourd'hui, cette doctrine est limitée à trois églises indépendantes : l'église arménienne, l'église copte (Égypte et Éthiopie) et l'église jacobite de Syrie. La victoire de l'Islam permit à ces monophysites d'échapper aux persécutions de l'église romaine. Beaucoup

nie des Romains ». /…/ Si les premières conquêtes arabes, réalisées au gré des circonstances, et avec des troupes peu nombreuses, ont pu permettre l'établissement permanent de la domination musulmane, c'est que les vainqueurs n'ont pas fait figure de destructeurs. Ils ont respecté partout les civilisations et l'organisation administrative des empires vaincus. Les populations juives, chrétiennes et même mazdéistes, les « gens du Livre » comme les appellent les musulmans, ont été tolérées et n'ont pas été obligées de se convertir à l'islam… ».[1]

L'orientaliste et historien Bernard Lewis confirme que cette première vague d'expansion musulmane (en Syrie, Palestine, Égypte, etc.) a apporté une amélioration de la situation des juifs et des chrétiens orientaux. A propos des juifs, il écrit : « Pour eux, la conquête musulmane ne signifia qu'un changement de maîtres qui, presque partout, se traduisit par une amélioration de leur situation. » Et au sujet des chrétiens : « Les communautés autochtones avaient connu la discrimination et parfois même les persécutions, parce qu'elles appartenaient à des sectes différentes. Pour beaucoup d'adeptes des Églises orientales, l'avènement de l'islam et le transfert du pouvoir politique des mains des chrétiens à celles des musulmans se traduisirent par une amélioration de leur condition et une plus grande liberté de culte. »[2]

En Espagne également, les Musulmans furent bien accueillis par les Juifs et par les Ariens[3] persécutés par des-

---

d'autres tendances chrétiennes trouvèrent refuge dans le monde musulman, en raison de la protection accordée aux Gens du Livre par le Coran.

1. P. Riché : « Grandes Invasions et Empires - Histoire », P. 169-170. Éditions Larousse, 1968.
2. « Islam ». P. 465-466. « Juifs en terre d'Islam ». Gallimard (Quarto), 2005.
3. Ne pas confondre avec *Aryen*. Un Arien (avec un *i*) est un disciple d'Arius (chrétien non trinitaire). Quant à « Aryen », c'est un mot dépourvu de

princes wisigoths ralliés à la doctrine trinitaire. En effet, la majorité du peuple ibérique était restée fidèle au Christianisme « nazaréen » originel dont le prêtre Arius[1] s'était fait le défenseur au Concile de Nicée (325 ap. J.-C.). Mais, mis en minorité lors de ce concile ordonné par l'empereur Constantin (de Byzance), Arius fut exilé avec deux évêques libyens fidèles à la doctrine monothéiste primitive qui affirmait que « le Père est plus grand que le Fils », et qu'« Il a créé le Fils à partir du néant »[2]. Les trinitaires affirmaient l'inverse, à savoir que « Le Christ a été engendré et non pas créé, il est né du Père avant tous les siècles et il Lui est consubstantiel. Dieu

fondement scientifique que les racistes (Gobineau, Hitler...) ont appliqué à ce qu'ils appellent la « race germanique pure » (originaire de l'Iran ou *Arya* antique). Au sujet du mythe de la « race aryenne », lire Léon Poliakov : « Le Mythe aryen ». Calman-Lévy, 1971.

1. Arius, prêtre d'Alexandrie et théologien unitarien, né en Libye et mort en 336 à Constantinople (Byzance). La doctrine unitarienne (affirmant l'Unicité de Dieu sans Sa grandeur sans égale) était la doctrine professée par Jésus et ses premiers disciples (Cf. 1ère Epître canonique de Paul de Tarse à Timothée 2,5 : « Il n'y a qu'un Dieu ; il n'y a aussi qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, un homme, Christ Jésus ».) La déification de Jésus à l'égal du Père est une innovation plus tardive, qui s'est imposée au premier concile de Nicée (325). Arius n'était donc pas le premier à défendre le monothéisme dans la chrétienté : avant lui, Paul de Samosate (en Syrie), Donat de Carthage et d'autres théologiens défendaient cette doctrine. La postérité trinitaire les déclara tous hérétiques. Ensuite, les répressions furent telles que plus personne n'osait professer ouvertement une foi unitarienne. Il y eut cependant quelques rares exceptions, comme le théologien espagnol Michel Servet, qui fut brûlé vif sur l'ordre du tyran protestant Calvin à Genève en 1553.
2. Arius : « Lettre à Eusèbe » Cf. « Dictionnaire Encyclopédique du Christianisme Ancien ». T.1. P.239. Éditions du Cerf, 1990.

est trine[1] et Dieu est un ».[2] Voilà le credo trinitaire adopté par les Catholiques (et également par les Orthodoxes et par les Protestants aussi bien calvinistes que luthériens). Ariens et « Nicéens » s'affrontèrent dans l'Église durant des siècles. La doctrine arienne ne s'éteignit pas d'un coup, et il fallut beaucoup de conciles pour la détruire. L'affaire devint éminemment politique avec la conversion massive à l'arianisme

1. Mot tombé en désuétude et remplacé ensuite par « trinité ». Dans la do - trine trinitaire (catholique, orthodoxe et protestante), cette notion se définit comme l'union de trois « personnes » distinctes qui ne forment cependant qu'un seul et même Dieu : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Ce « dogme » ne fut explicitement formulé qu'au Ier Concile de Constantinople en 381, car le Ier Concile de Nicée (325) n'avait fait que déifier Jésus et non le Saint-Esprit. Les premiers chrétiens (jusqu'au début du IIIe siècle) ne faisaient donc que s'appuyer sur les paroles attribuées à Jésus dans les évangiles, où il est dit explicitement que le Père est plus grand que le Fils, et que Jésus ne parle pas de lui-même, mais au Nom de Celui qui l'a envoyé. Les premiers chrétiens considéraient à juste titre les mots « Père, Fils », et « dieu » (quand il est appliqué à un autre que l'Eternel) comme des métaphores évidentes, reprises d'ailleurs de l'Ancien Testament hébraïque où l'Unicité absolue de Dieu (YHWH) est fermement établie : « Moi, YHWH, Je suis ton Dieu, qui t'ai fait sortir du pays d'Égypte, de la maison des esclaves. Tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi » (Exode 20,2-3). Concernant le tétragramme YHWH - lequel, selon la Bible (Exode 3,14), a été révélé à Moïse -, les chrétiens et les juifs l'interprètent un peu différemment. Les chrétiens ont tendance à mettre en avant « Je suis » (*'èhyèh*) et les juifs « Il est » (*yahavèh*). Le nom peut signifier « Je suis qui (Je suis) » ou « Je suis Celui (qui est) » (que l'on entend : « Je suis celui qui est par lui-même » ou « celui qui est éternellement »). Ce tétragramme a donné Yahvé, Yahveh, Iahweh, Jéhovah, etc. (Cf. « La Bible », traduction E. Osty. Éd. Seuil, 1973, p.149, n.14).
2. Credo du Concile de Conspantinople (381 ap. J.-C.). Cité par Bernard Nadoulek : « L'Épopée des civilisations ». Éditions Eyrolles, 2005. P. 225.

des Goths[1], des Alains[2], des Suèves[3], des Vandales[4] (qui laisseront leur nom en Andalousie avant de s'établir au Maghreb), et également des Burgondes[5] et des Lombards[6]. Rome, ainsi encerclée par des conquérants soutenant la doctrine arienne du christianisme originel, ne dut sa survie qu'au ralliement

1. Peuple germanique dont on trouve des traces de la Pologne actuelle aux Carpates. Poussés par les Huns en 375, ils pénètrent dans l'Empire Romain et s'installent en Grèce. Puis ils reprennent leur migration vers l'Italie. Ils se scindent ensuite en deux peuples : Ostrogoths et Wisigoths. Ces derniers conquièrent l'Aquitaine et l'Espagne où ils s'installent durablement. Ils seront finalement vaincus militairement, pris en tenaille entre les Francs et les Sarrasins (Maures, Arabo-Berbères-Andalous), et se mélangeront à ces peuples.
2. Alains : peuple issu des Scythes (entre les Carpates et le Caucase au nord de la Mer Noire) poussés vers l'Ouest par les Huns au IVe s. Ils traversent la Germanie et la Gaule et s'installent en Espagne.
3. Peuple germanique installé dans l'actuelle Souabe, ils envahissent la Gaule et s'installent en Espagne au ve s.
4. Peuple issu de l'Autriche et de la Hongrie actuelles. Poussés par les Huns, ils migrent vers la Germanie, puis traversent la Gaule, l'Espagne (où ils s'installent un temps et y laissent leur nom à l'Andalousie), puis ils aboutissent en Afrique du nord d'où ils attaquent et pillent Rome (en 455). Ils sont vaincus par les Byzantins en 534.
5. Peuple germanique qui a donné son nom à la Bourgogne. Installés sur le Rhin, ils sont battus par les mercenaires Huns du général romain Aetius en 436, puis ils migrent en Gaule et s'installent sur la vallée du Rhône et en Savoie. Clovis vaincra ces chrétiens ariens et les convertira de force au catholicisme trinitaire.
6. Peuple germanique qui a donné son nom à la Lombardie au nord de l'Italie. Installés au Ier s. sur l'Elbe inférieure, ils migrent vers le sud et s'installent en Pannonie au VIe siècle. Ariens, ils adoptent ensuite la doctrine trinitaire pour complaire à Rome, mais cette dernière préfère s'appuyer sur les Francs de Clovis, fraîchement convertis à la trinité. C'est ainsi que la France obtiendra le titre de « fille aînée de l'Église romaine », et deviendra le principal bras armé de la Papauté contre les royaumes ariens et autres « hérétiques », ainsi que contre l'Islam.

de Clovis[1], chef des Francs[2] (d'origine germanique). Clovis combattit les Royaumes chrétiens ariens de Gaule et d'Italie, et ses descendants octroyèrent à la Papauté romaine les États Pontificaux d'Italie (dont il ne reste aujourd'hui que le Vatican rendu par Mussolini). Clovis et ses successeurs convertissaient de force les peuples soumis.

Dans l'empire romain, les Ariens furent traités plus mal que les Juifs, car les doctrinaires nicéens favorables à la trinité (comme Athanase d'Alexandrie) assimilaient les Ariens aux Juifs « déicides » (ces derniers refusant également la « divinité » du Christ) et les haïssaient même davantage, considérant les Ariens comme des « juifs » masqués introduits dans l'église pour la détruire de l'intérieur.[3]

---

1. L'historien Jean Baubérot a écrit : « Effectivement le baptême de Clovis ma-que un tournant dans la lutte entre chrétiens ariens et chrétiens nicéens. Mais il est complètement faux (d'un point de vue historique) de prétendre que Clovis fut « le premier souverain chrétien » (*La Laïcité expliquée à M. Sarkozy*. Éditions Albin Michel, 2008). Voir les extraits de son livre en Annexe en fin du présent ouvrage.
2. Peuple germanique qui s'installa en Gaule au ve s. Ils ne furent jamais chr-tiens ariens, mais passèrent directement du polythéisme (des anciens Germains) au christianisme trinitaire. Depuis « l'Ile-de-France », ils conquirent peu à peu la Gaule, du ve au xı^{e} siècles, qui devint ainsi la France. Clovis fonda la dynastie Mérovingienne (du nom de son père Mérovée), puis Pépin le Bref fonda la dynastie Carolingienne qui connut son apogée avec Charlemagne. Les derniers Rois de France (Bourbons) étaient issus des Francs Capétiens (troisième dynastie des rois de France fondée par Hugues Capet). Une branche des Bourbons (qui avaient du sang arabo-berbère du fait des alliances ponctuelles entre princes et princesses d'Espagne de diverses religions) régna également sur l'Espagne catholique.
3. Cf. Athanase d'Alexandrie qui écrit à propos de la doctrine arienne : « C'est la pensée du Samotéen et des Juifs d'aujourd'hui. Pourquoi, s'ils pensent comme les Juifs, ne se font-ils pas circoncire aussi comme les Juifs, au lieu de feindre un christianisme qu'ils combattent ? » (« Les trois discours contre les Ariens ». Éditions Lessius, 2004. P. 85. Premier discours, section 38). Le « Samotéen » dont parle ici Athanase, c'est Paul de Samosate (Syrie), évêque unitarien du IIIe s. Ses disciples furent appelés Paulitiens ou Paulianistes.

Au sujet de la conversion de Clovis (premier roi des Francs) à la trinité, il faut noter qu'il était plus facile pour un païen (polythéiste idolâtre) de se convertir à la trinité romaine qu'au monothéisme arien. C'est ce que fait remarquer justement Lucien Musset dans « La Formation de la France », au sujet des Francs : « Païens enfin, ils pouvaient mieux que les Ariens être convertis au catholicisme : ce facteur, sous Clovis fut déterminant ».[1] Et cet auteur de faire également remarquer que le « royaume des Francs » (situé en Gaule donc) ne s'est appelé « royaume de France » qu'au XIe s. : « Finalement, vers le début du XIe siècle, le « royaume des Francs » devint le « royaume de France » et le nom de France supplanta définitivement celui de Gaule ».[2] Or, le XIe siècle est justement celui de la fin de la domination musulmane sur le sud de la Gaule. Autrement dit, l'Islam a existé en Gaule avant la formation de la France proprement dite. L'Islam n'est donc pas une religion « étrangère » à la France, pas plus que le christianisme (d'origine palestinienne). Et les Sarrasins (arabo-berbères-andalous, dits aussi Maures d'Espagne) n'étaient pas plus étrangers en Gaule que les Francs (d'origine allemande).

* * *

L'étymologie du nom Sarrasin n'est pas établie avec certitude. Ce qui est sûr, c'est que les « Sarrasins » ne s'appelaient pas ainsi eux-mêmes, mais simplement *Muslimûn* (« soumis (à Dieu) »), qui a donné « Musulman » en français. Selon Rousseau (« Légende et Coutumes du Pays de Namur »), ce mot a été employé primitivement pour désigner les musulmans. Il est probable que ce mot dérive du latin sarracenus,

---

1. « Histoire de France - La Formation de la France ». P. 131. « Encyclopaedia Universalis » et « Grand Livre du Mois », 2000.
2. Ibidem. P. 132.

sarraceni. Bernard Lewis écrit à ce sujet : « C'est également en grec que le terme de Sarakènoï devient commun pour la première fois. Il apparaît sur des inscriptions où il semble désigner une tribu isolée du Sinaï. Les auteurs l'utilisent ensuite dans les littératures grecque, latine et talmudique pour parler en général des nomades ; Byzance et l'Occident médiéval l'appliqueront pour finir à tous les peuples musulmans ». Le mot Sarrasin, pour les européens, signifiait donc à la fois nomade et païen.[1]

Une autre étymologie possible du mot Sarrasin, est *Harâtin* (« agriculteurs » de la racine arabe *hrth* qui signifie « labourer »). Ce dernier mot désignait surtout les habitants des oasis sahariens (notamment Maures), qui étaient métissés (mulâtres) et d'origine servile (esclaves des Berbères). Selon Vincent-Mansour Monteil, le mot « Sarrasin » dériverait plutôt de l'arabe *sharqiyyin* (« orientaux »). Ceci dit, il arrive parfois qu'un même mot ait plusieurs étymons complémentaires et non exclusifs, ce qui facilite sa formation et sa fixation.

* * *

Le peuple chrétien du haut Moyen Âge se faisait donc une idée totalement fausse de l'Islam, le prenant pour une religion polythéiste, bien que les docteurs des Églises de Rome et de Constantinople y aient plutôt vu une résurgence de « l'hérésie arienne ». Mais la propagande politique franque reprit les préjugés populaires et, jusqu'à la Renaissance, l'Islam (appelé « Religion Mahométane ») était considéré comme une idolâtrie païenne. Ainsi, au procès des Templiers, l'Inquisition, manipulée par Philippe le Bel, produisit une tête sculptée de « Baphomet » (idole sensée être adorée en secret par les Templiers accusés - entre autres - de « collusion avec

1. « Islam », P. 69-70.Gallimard, 2005.

l'Islam »[1]). Pour l'Inquisition, « Baphomet » était un nom du diable, lequel aurait – selon elle - inspiré « Mahomet » en se faisant passer pour Gabriel.[2]

Durant les VIIe et VIIIe s. (grégoriens), la doctrine arienne recula partout, suite aux défaites successives des Rois ariens (notamment Burgondes et Wisigoths de Gaule). Les Lombards aussi se rallièrent à la trinité. Les derniers à résister furent les Wisigoths d'Espagne, jusqu'à l'arrivée de l'Islam. Mais face à la pression romaine (et franque), plusieurs de leurs Princes avaient eux aussi fini par adopter la trinité. Cependant la majorité du peuple ne les avait pas suivis et était restée fidèle au credo arien. Il s'ensuivit des vagues de persécution dirigées contre les « juifs » cachés, c'est à dire contre les Ariens et - pour faire « bonne mesure » - également contre les vrais Juifs.

Il y avait en outre, sur la côte méditerranéenne espagnole, avant le débarquement de Taric[3], des groupements musulmans (commerçants et navigateurs arabo-berbères et même syriens) que les trinitaires ne distinguaient pas des Ariens quant à leur religion. Et d'ailleurs, au 3e Concile de Constantinople (en 680) l'Église avait défini l'Islam comme une variante de la « doctrine arienne » à détruire comme telle.[4]

---

1. Cf. Fernand Hayward : « Que faut-il penser de l'Inquisition ? » P. 71. Éditions Librairie Arthème Fayard, 1958.
2. Ibidem, pages 75 à 78.
3. Lequel a donné son nom au Détroit de Gibraltar (*Djebel-Tariq* en arabe, « Mont de Taric », à cause du Rocher).
4. Cette confusion entre arianisme et islam, par les trinitaires, a duré très longtemps, puisqu'un auteur français du XVIIe s., Barthélemy d'Herbelot écrivait : « Les interprètes de l'Alcoran et autres docteurs de la Loi Musulmane ou Mahométane ont appliqué à ce faux Prophète tous les éloges que les Ariens, Paulitiens, ou, Paulianistes et autres hérétiques ont attribué à Jésus-Christ en lui ôtant sa Divinité » (in « Mahomet - Récits français de la vie du Prophète »,

C'est ainsi que l'arrivée des Musulmans (Arabes, Syriens et « Yéménites »[1]) au Maghreb changea la donne. Ariens et Juifs du Maghreb et d'Espagne, désolés de la situation dramatique de leurs coreligionnaires, appuyèrent les armées Musulmanes pour porter secours aux opprimés.

* * *

Roger Garaudy relate ainsi les événements survenus en Espagne : « Le conflit éclate enfin à la mort du roi Witiza, en 709. /.../ Les chrétiens trinitaires proclament roi Rodéric, qui a contre lui toute la péninsule. Rodéric, lorsqu'il envahit l'Andalousie, se heurte à l'archevêque de Séville, Oppas. Les fils de Witiza, ariens, soulèvent la Bétique (l'actuelle Andalousie), et demandent du renfort aux ariens et aux musulmans de la province wisigothe de la Mauritanie tingitane. /.../ Des troupes Berbères débarquent, à l'appel des Ariens, à Algésiras sous le commandement de Taric (gouverneur de la Tingitane, ou chef de tribu berbère soumis à ce gouverneur). Un seul combat a lieu, à Guadalète, près de Cadix. L'évêque Oppas de Séville se rallie aux Berbères /.../ Rodéric vaincu, les troupes de Taric, bientôt relayées par celles de Moussa Ibn Noçayr (descendant d'un comte wisigoth) traversent, en moins de quatre ans, la péninsule, jusqu'aux Pyrénées, sans rencontrer de résistance importante. Les juifs, longtemps persécutés par les Wisigoths, ouvrirent les portes de nombreuses villes ».[2]

Robert Mantant écrit : « L'expansion musulmane se poursuivit plus au nord, sous l'impulsion des Berbères : on sait

---

textes choisis par Philippe-J. Salazar. Éditions Klincksiek, 2005).

1. En fait ces « Yéménites » étaient aussi des syriens, organisés en véritable parti rival d'autres syriens. Leur surnom provenait du fait que leurs ancêtres étaient des nomades d'origine yéménite, installés en Syrie.
2. Roger Garaudy : « Grandeur et décadence de l'Islam ». Al-Fihrist, 1999. P. 37-38.

que les troupes musulmanes pénétrèrent en Gaule, en occupèrent le sud et ne furent arrêtés qu'à Poitiers en 732. Ce fût le point extrême de l'expension musulmane vers l'ouest. »[1]

Les combattants musulmans, même s'ils se comportaient généralement avec plus de dignité et de clémence que leurs ennemis (conformément aux commandements coraniques et prophétiques), n'étaient pas sans défauts. En effet, pour certains du moins, l'appât du gain se mêlait à l'évidence aux autres motivations plus nobles. Ainsi, en remontant à l'époque même du Prophète Mohammed ﷺ, le Coran atteste que certains combattants musulmans avaient fait preuve de convoitise pour les biens de ce bas monde et oublié l'ordre prophétique, notamment lors de la bataille de Ouhoud, qui fut une défaite pour les Musulmans contre les Arabes polythéistes. En effet, lors de cette bataille qui avait pourtant bien débuté, un groupe important d'archers musulmans, désobéissant aux ordres du Prophète et de ses Emirs, et croyant la victoire acquise, coururent trop vite au butin. Ceci permit à la cavalerie adverse de prendre l'infanterie musulmane à revers. Ce jour-là le Prophète, gravement blessé, dut combattre au premier rang. Le Coran évoque cette mésaventure : *« Vous vous êtes relâchés, cessant de vous accorder sur l'ordre [donné] auquel vous avez désobéi après avoir vu l'objet de vos convoitises. Il y a parmi vous ceux qui convoitent ce bas monde, et d'autres qui convoitent l'Ultime Demeure »* (Coran 3,152).[2]

---

1. L'extension musulmane », p.136 - P.U.F 1969.

2. Traduction de A. Penot qui commente ainsi ce verset : « Ce verset fait réf - rence à la bataille de Uhud dont le cours s'était inversé après que les archers, placés au sommet de la montagne, eurent contrevenu aux ordres du Prophète en abandonnant leur poste par crainte de ne pouvoir participer au partage du butin, ce à quoi fait allusion cette partie du verset : « après avoir vu l'objet de vos convoitises ». Dieu démontre ainsi aux croyants que la défaite leur incombait en totalité et que, n'était leur désobéissance, la bataille se serait soldée par une victoire comme elle en prenait le chemin »). Alif-Éditions, 2005.

Et après la mort du Prophète, les choses n'allèrent pas en s'améliorant dans le monde musulman. Dès le Khalifat *rachidine* (c'est à dire « bien guidé ») des troubles éclatèrent entre chefs Musulmans, pour des raisons plus mondaines que religieuses : le pouvoir, la rivalité, la richesse. Ainsi, durant le règne du très pieux Othman ﷺ, le puissant clan des Omeyyades réussit à contrôler les finances et à capter d'immenses richesses. Ce parti réussira à s'imposer au sommet de l'État en s'insurgeant contre le dernier Khalife *rachidine* Ali ﷺ, sonnant ainsi le glas du Khalifat « bien guidé ». Les conquêtes réalisées sous les Omeyyades furent néanmoins faite dans un esprit islamique de tolérance du culte des vaincus, mais, parallèlement à cela, l'esprit clanique anté-islamique avait aussi refait surface, les Arabes s'estimant généralement supérieurs aux autres peuples islamisés, ce qui alimentait des luttes intestines et affaiblissait la communauté (*Oummah*). Ceci fut d'ailleurs un des facteurs - parmi d'autres - qui préparèrent le terrain à la révolution Abbasside. Cette nouvelle dynastie, également arabe, mais soutenue par les non arabes et les chiites (du moins au départ) s'imposa par le massacre de tous les princes Omeyyades. Un seul prince échappa à la tuerie et se réfugia en Espagne où il fonda l'Emirat Omeyyade d'Espagne (qui deviendra un Khalifat). Cette période Omeyyade d'Espagne correspondra d'ailleurs à l'apogée de la civilisation musulmane arabo-andalouse (civilisation dont la France sera, avec l'Italie[1], la première bénéficiaire historique).

L'Espagne musulmane, malgré sa brillante civilisation, dut également souffrir de dissensions intérieures, notamment

1. André Clot : « Les travaux des œuvres médicales arabes destinées à la célèbre école de Salerne avaient commencé dès le xᵉ siècle. Sous Frédéric Barberousse ce courant de traductions s'amplifie en même temps que les relations avec les traducteurs d'Espagne se développent » (« L'Espagne musulmane ». P. 268. Op. cit.).

ethniques, entre Arabes, Syriens, Yéménites, Berbères, Maures, Wisigoths et Ibères. Le tout était aggravé et compliqué par des querelles politico-doctrinales entre pro-Omeyyades, pro-Alides et Kharidjites[1]. Ces rivalités dégénérèrent parfois en conflits armés. Mais le monde chrétien lui aussi était déchiré par des conflits ethniques, politiques et doctrinaux, et même davantage que le monde musulman. Ainsi, malgré les discordes politiques et religieuses, la civilisation arabo-andalouse fut globalement la plus brillante d'Europe du VIIIe au XIIe siècles, selon l'avis de tous les historiens.

La présence d'autorités politiques musulmanes en Gaule dura plus de deux siècles, au minimum de 719 à 972, et on signale encore la présence de quartiers musulmans dans certaines villes de France méridionale (notamment Montpellier) jusqu'au XIIe s. Néanmoins, en terre chrétienne, le statut civil des Musulmans (ou plutôt l'absence de statut, de citoyenneté) ne les protégeait pas des persécutions récurrentes, et ils finirent par se convertir au christianisme ou par émigrer, au point où on ne signale plus aucune présence musulmane

1. Avant même la fin du Khalifat *rachidine*, trois partis s'affrontèrent en Ar - bie : les partisans des Omeyyades (surtout des Syriens), les partisans des Hachémites (famille du Prophète) regroupés autour de Ali, cousin et gendre du Prophète et enfin les Kharidjites (anciens partisans de Ali séparés de lui parce qu'il avait accepté de négocier la paix avec les Omeyyades insurgés). Le Khalife Ali mourut d'ailleurs assassiné par un membre de ce parti dit « *Kharidjite* » (mais dont les membres se désignent plutôt comme Ibadites, c'est-à-dire « Adorateurs » de Dieu). Le Kharidjisme est ensuite devenu une doctrine très rigoriste sur le plan moral. Sur le plan politique, ses partisans dénient aux lignées arabes (qu'elles soient Hachémites, Omeyyades ou Abbassides) toute primauté sur le Khalifat, en affirmant que le khalifat peut échoir à tout Imam, pourvu qu'il soit un croyant d'une moralité irréprochable, et quelle que soit sa couleur (y compris « un esclave noir »). En Espagne, on retrouvera – en plus des clivages ethniques - ces trois partis rivaux : des pro-Omeyyades, des Chiites et des Kharidjites (ces derniers se recrutant surtout parmi les Berbères qui s'estimaient lésés par les Arabes, ces derniers comprenant beaucoup de Syriens pro-Omeyyades).

en France dès le XIIIe siècle (excepté des esclaves musulmans achetés en Afrique ou en Asie[1]). A propos du droit de citoyenneté, l'historien Bernard Lewis fait remarquer que : « Selon la *Sharî'ah*, tolérer les religions fondées sur une révélation divine antérieure n'était pas un mérite mais un devoir (Coran II, 265 : *« Pas de contrainte en religion »*). Dans les pays sous domination musulmane, la loi islamique exigeait que les juifs et les chrétiens fussent autorisés à pratiquer leur religion et à administrer leurs propres affaires à condition de se soumettre à certaines restrictions[2] /.../

« Aujourd'hui, poursuit le même auteur, nous dirions que les juifs et les chrétiens qui vivaient dans l'État islamique à l'époque classique étaient des citoyens de seconde zone. Néanmoins, établie par la Révélation, inscrite dans la loi et reconnue par tous, cette citoyenneté de second ordre valait infiniment mieux qu'une absence totale de citoyenneté, sort réservé aux non chrétiens et même à certains chrétiens dissidents en occident ».[3]

---

1. Ces esclaves musulmans furent surtout des Africains et des Andalous jusqu'au XIVe s., puis ensuite surtout des Caucasiens (Turcs, Tartares, etc.). En France, le grand marché aux esclaves musulmans (qu'on continuait à appeler « Sarrasins ») se situait à Montpellier. Cf.. F. Clément : « Histoire de l'Islam et des musulmans en France ». P. 49-50. Albin Michel, 2006.
2. Et il cite notamment l'impôt appelé *djizya*, l'interdiction pour les Juifs et les Chrétiens d'avoir des esclaves musulmans, de porter des armes, etc. « L'Islam en Crise ». P. 68. Éditions Gallimard, 2003.
3. Bernard Lewis : « L'Islam en Crise ». P. 68. Éditions Gallimard, 2003.

2.
De Gibraltar à la vallée du Rhône

La première grande vague d'expansion de l'Islam commença au début du Khalifat *rachidine*[1] et continua jusqu'au début du Khalifat Omeyyade. Il y eut ensuite une pose et la diffusion de l'Islam se fit plus lentement, et surtout par le vecteur des échanges commerciaux et des migrations, que ce soit en Asie ou en Afrique.

Les provinces romaines de Syrie, de Palestine, d'Égypte, de Libye furent rapidement conquises sans d'âpres combats, car les populations accueillaient les Arabes en libérateurs (contre la tyrannie romaine byzantine). Il en fut de même pour l'Irak et même pour la vaste Perse qui se soumit en quelques mois.

Au Maghreb, la conquête s'avéra un peu plus difficile, car les Berbères (vassaux de Byzance) opposèrent une farouche résistance[2]. Mais en 709, le Maghreb était soumis, et l'Es-

1. Les quatre premiers Khalifes *rachidines* (c'est à dire reconnus « bien guidés » par les quatre écoles sunnites), sont : Abou Bakr, Omar, Othman et Ali (que Dieu les agrée). Les Chiites (qui sont divisés en trois tendances) divergent des sunnites sur la validité des trois premiers Khalifats et estiment que Ali était le plus qualifié pour succéder directement au Prophète. Cependant, tous les Chiites ne sont pas « rafidites » (c'est-à-dire « récusants » à l'égard des premiers khalifes) au même degré : les Zaydites et une partie des Duodécimains (appelés aussi jafarites) considèrent comme néanmoins valables les khalifats des deux premiers Khalifes, même s'ils estiment que Ali était plus « qualifié » pour cette charge. Les plus intransigeants sont les Septimains (ou ismaéliens). Actuellement, plus de 80 % des musulmans sont sunnites ; les chiites sont entre 15 et 20 % et les kharidjites moins de 1 %.

2. Une reine Berbère (*al-Kahina*) résista longtemps dans les montagnes. Elle était semble-t-il de confession juive (*Kahina*, *Kohen*). Avant sa mort, elle

pagne presque aussitôt après (victoire de Guadalete contre Rodéric en 711). Le Sud de la Gaule, qui n'était pas encore complètement contrôlé par les Francs, fut conquis dans la même foulée : traversée des Pyrénées en 714 et prise de Narbonne en 719, puis de Carcassonne, Béziers, Nîmes, Autun, Lyon et Avignon (725), puis de Toulouse et de Bordeaux en 732, d'Arles en 734-735.

Roger Du Pasquier écrit : « A la suite de ce succès foudroyant [en Espagne], les armées musulmanes continuèrent sur leur lancée et pénétrèrent en France. En 714, leurs premiers détachements semblent avoir opéré des reconnaissances au nord des Pyrénées, poussant des pointes jusque devant Avignon et Lyon. Ceux que les Européens appelèrent les Sarrasins s'installèrent solidement à Narbonne et s'emparèrent de plusieurs villes d'Aquitaine et de Provence. Mais, à des distances aussi énormes de leurs bases et avec les moyens du temps, leur élan ne pouvait plus avoir la même vigueur. En 732, ce fut la fameuse bataille de Poitiers, gagnée par Charles Martel, qui marqua l'arrêt de la progression musulmane en Occident. Cet événement célèbre fut certes d'une importance capitale tant sur le plan militaire que par sa valeur de symbole. Mais il serait faux de penser qu'il provoqua le reflux rapide et la disparition du sol de la Gaule de toutes les forces arabo-musulmanes. Près de deux siècles durant, les Sarrasins demeurèrent présents dans diverses régions du Midi et du bassin du Rhône. Ce n'est que vers la fin du xe siècle que tom-

demanda à ses fils de se convertir à l'Islam afin de conserver la couronne, car les Musulmans avaient pour coutume de maintenir les autorités en place si elles se ralliaient, soit comme *Dhimmi* (Protégées) en conservant leur religion, soit comme nouvelles autorités Musulmanes si elles se convertissaient. Le nom « *Kabyle* » signifierait « qui a accepté » (l'Islam).

bèrent les derniers points d'appui qu'ils occupaient encore au Valais[1] et à la Garde Freinet, sur la côte provençale ».[2]

Ce sont surtout des Berbères[3] (musulmans et ariens) qui traversèrent le détroit de Gibraltar en 711, guidés par le Berbère Taric[4], un des chefs de la province wisigothe de la Maurétanie Tingitane (Nord du Maroc actuel). Malgré quelques

---

1. V. Monteil : « Les Sarrasins ont tenu les cols des Alpes pendant la plus grande partie du xᵉ siècle. » (« Aux cinq couleurs de l'Islam ». P. 100. Éditions Maisonneuve & Larose, 1989). Le Valais (vallée supérieure du Rhône en amont du lac Leman, en Suisse actuelle) était, depuis les Celtes (IIIᵉ s. av. J.-C.) un endroit stratégique pour arrêter les invasions venues de l'Est. Burgondes et Alamans avaient ainsi réussi à pénétrer en Gaule par les cols de cette région. Les Alamans (confédération de peuples germaniques établis sur la rive droite du Rhin), avaient ainsi pris les Francs à revers, mais Clovis les avait battus et soumis à Tolbiac en 496). Ensuite, au IXᵉ, les Magyars (d'origine finno-ougrienne) envahissaient la Hongrie, et de là, franchirent également les cols alpins pour razzier la Provence. La nouvelle alliance Sarrasino-Provençale permit l'établissement de bastions sarrasins, notamment dans le Valais, pour barrer la route à ces incursions. Il semble que ni les Burgondes ni les Lombards (ni même peut-être les Francs) ne s'y soient opposés (au moins militairement) car ce barrage sarrasin arrangeait tous les peuples et seigneurs établis en Gaule. Les Sarrasins étaient des guerriers valeureux, craints et estimés par leurs homologues des autres peuples. La plupart étaient des Berbères et des Andalous d'origine montagnarde (de l'Atlas et des montagnes espagnoles) et ils excellaient sur ce genre de terrain. Mais ils étaient également très efficaces en plaine, ainsi que dans les sièges et les défenses des villes et des ports. Ainsi, on a signalé, jusqu'en Bretagne médiévale, la présence de mercenaires sarrasins auprès de seigneurs bretons, pour lutter contre les incursions venues d'outre-Manche.
2. Op. Cit. P. 70-72.
3. Berbère est un nom donné par les romains (qui signifie simplement « ba - bare »), mais les peuples de l'Atlas étaient nombreux, mélangés et métissés : Numides, Maures, Romains, Vandales, Wisigoths, etc. Les Maures (notamment les *Harâtin*) étaient très nombreux dans cette expédition de Taric.
4. Taric (ou Tariq) était certainement d'origine wisigothe et Arien avant de se convertir à l'Islam. Et son chef, Moussa, le gouverneur d'Ifriqiya, était un arabo-berbère, également descendant d'un comte wisigoth. Il est difficile de savoir si Taric était encore arien ou déjà musulman au moment de la traversée du Détroit. En tout cas, il dépendait politiquement de Moussa, donc du Khalifat Omeyyade de Damas.

avis divergents entre historiens, il semble bien établi que Taric avait pris seul l'initiative de débarquer en Espagne sans en référer à son supérieur hiérarchique direct : c'est-à-dire le gouverneur de l'Afrique musulmane, Moussa Ibn Noçayr (nommé par le Calife Omeyyade de Damas). Selon A. Clot[1], Taric, fut, de plus, considérablement aidé par le comte Julien, gouverneur byzantin de Ceuta (et rival des wisigoths). Ce représentant de l'autorité byzantine à Ceuta (le comte Julien) joua donc, semble-t-il, un rôle important pour décider Taric à franchir le Détroit. Pour quelle raison ? Byzantins et Wisigoths étaient rivaux et parfois ennemis. Se servir des Berbères (Musulmans et Ariens) pour affaiblir les Wisigoths était sans doute le motif de Julien.[2]

Apprenant le débarquement des Berbères, le prince wisigoth Rodéric d'Espagne rassembla une armée nombreuse[3] et se porta au devant de Taric. Mais cette armée comprenait beaucoup d'esclaves enrôlés de force (certains d'origine berbère) et les chefs wisigoths (dont certains étaient encore ariens) étaient peu enclins à mourir pour Rodéric, qui fut battu et perdit la vie, vers le 20 juillet 711 à Guadalete, près de Cadix. Cette victoire eut un effet retentissant en Afrique du Nord, mais fut considérée comme une aventure dangereuse et suspecte par Moussa Ibn Noçayr, le gouverneur musulman d'Afrique. Pour se dédouaner, Taric demanda des renforts à son supérieur, lequel se courrouça davantage et fit ordonner à Taric de suspendre toute opération.

---

1. « Dans toutes ces opérations, Julien, qui connaissait bien la région, l'aida considérablement » (Op. cit. P. 19).
2. Dans ces motifs, il y aurait également, selon l'historiographe Ibn al-Athir, des raisons personnelles (une de ses filles aurait été violentée par un prince espagnol, comme on le verra dans la suite de notre exposé).
3. Entre 40 000 et 100 000 hommes selon les historiens.

Selon A. Clot[1], l'initiative de Taric, doublée d'une alliance suspecte avec le comte byzantin Julien, avait scandalisé le gouverneur Moussa Ibn Noçayr qui mobilisa des troupes et se lança sur les traces de Taric, à la tête d'une armée arabo-berbère.[2] Mais lui non plus n'en avait pas référé au Calife de Damas, sans doute par crainte de se voir reprocher son manque d'autorité et de contrôle sur Taric. Les deux armées se rencontrèrent sur le sol espagnol en 712. Moussa gifla Taric, qui se soumit et implora la clémence de son chef, avant de lui remettre un trésor considérable pris sur le butin de guerre. Les dés étaient jetés. Il semblait impossible de revenir en arrière et Moussa, mis devant le fait accompli et prenant la direction des opérations, décida de continuer la conquête, au printemps 714.

Mais ces initiatives ne furent pas approuvées au plus sommet de l'Empire musulman (par le Khalife Omeyyade de l'époque : Walid) qui craignait à juste titre la dispersion des forces par l'ouverture d'un second front en Europe occidentale, ayant déjà fort à faire avec Byzance (Constantinople, capitale de l'Empire romain d'Orient). L'avenir devait lui donner raison, puisque la domination musulmane sur l'Espagne (et le sud de la Gaule) allait mobiliser les Francs (lors de la Reconquista et des Croisades), lesquels, jusque là, étaient – comme les Wisigoths – des rivaux des Byzantins.[3]

---

1. An-Nuwayri, d'après al-Athir, donne une relation différente, que nous év -querons plus loin, mais qui semble constituer une « légende dorée » visant à établir a *posteriori* qu'il n'y aurait pas eu de mésentente entre Taric, Musa et le Khalife al-Walid. Mais Dieu est le plus Savant.
2. Comprenant également des syriens et des yéménites.
3. Les Francs ne reconnaissaient pas la suzeraineté de Byzance, et combattaient même les alliés de l'Empire (notamment les Lombards). Leurs victoires contre les Sarrasins devinrent légendaires dans tout le monde chrétien, même à Constantinople, qui fit plus tard appel à eux contre les Turcs Seldjoukides (lors des Croisades). Constantinople le regrettera d'ailleurs amèrement, puisque

Le Calife Walid, donc, voulut convoquer Moussa, lequel fit la sourde oreille et continua ses conquêtes. C'était une fuite en avant : il savait qu'il serait très certainement démis de ses fonctions et peut-être puni plus durement encore. Finalement, il n'eut plus le choix que d'obéir, car il risquait bel et bien d'être assassiné comme traître où qu'il fut. Il se rendit donc à Damas, avec un immense butin, ce qui ne lui évita cependant pas la disgrâce. En effet, que pouvaient peser des malles d'or à côté du salut de l'Empire musulman, qui était loin d'en avoir fini avec l'Empire romain d'Orient.[1]

les Francs pilleront la grande ville, creusant un peu plus le fossé religieux entre Constantinople et Rome, fossé qui consomma le premier grand schisme de la chrétienté, entre Catholiques et Orthodoxes. L'aventure de Taric, sans l'ordre ni l'aval du Calife (ordre pourtant légalement nécessaire en Islam pour bénéficier de la Bénédiction ou *Baraka* divine), stimula finalement la force et l'audace des Francs, qui allaient bientôt dominer la plus grande partie de l'Europe, y imposer le dogme trinitaire, puis attaquer la Palestine, le Liban et même la Tunisie (avec Saint Louis). L'échec des Croisades laissa un goût amer aux chrétiens d'Europe, surtout aux Francs, mais aussi aux Anglo-Saxons, aux Allemands, etc. qui avaient participé à ces aventures médiévales. Ainsi, après quelques siècles d'accalmie, dès que leurs forces le leur permirent, les européens reprirent leurs conquêtes : ce fut la période de la Colonisation (principalement du XVIIIe au XXe siècles) qui se solda encore par un échec. La rancœur anti-musulmane, alimentée par la théorie belliqueuse du « choc des civilisations » n'est certes pas éteinte, et peut expliquer, du moins en partie, certaines attitudes occidentales partiales (notamment en Palestine) et certaines initiatives douteuses et dangereuses des U.S.A. au Proche et Moyen Orient. Ceci dit, si la résistance à l'oppression est légitime, tout moyen d'action n'est pas forcément « islamique ». La « méthode » terroriste n'est pas conforme à la *Sounnah* (« Coutume ») du Prophète Mohammed et on ne peut donc objectivement pas en faire grief à l'ensemble de la communauté musulmane ni a *fortiori* à l'Islam.

1. Or, les Hadiths prophétiques avaient annoncé la prise de la Perse, puis celle de Constantinople, et ceci dans cet ordre. Il était donc clair pour les responsables musulmans, que cette étape (la prise de Constantinople) devait être franchie avant de s'aventurer dans le reste du monde. Byzance était donc déjà, du point de vue des autorités musulmanes, une « Porte » géo-politique incontournable.

S'attaquer à plusieurs ennemis à la fois est certes une stratégie aventureuse.

André Clot écrit : « Outre le fait, inacceptable dans un État où l'autorité du souverain ne se discutait pas, Walid craignait que la conquête de l'Espagne ne mît en danger celle de l'Afrique du Nord et ne l'obligeât, pour poursuivre des opérations dans la péninsule Ibérique, à envoyer des troupes de Damas et à dégarnir des régions frontières de l'Est dans le seul but d'occuper à l'ouest un pays inconnu qui ne figurait pas parmi ses objectifs, pour le moment du moins. Il paraissait invraisemblable à Walid que le royaume wisigoth se fut effondré aussi facilement. Pour lui, le recul des armées wisigothes n'était qu'un repli provisoire qui cachait des stratagèmes ».[1]

En fait, ce qui se cachait derrière les Wisigoths défaits par Taric et Moussa, c'était l'armée des Francs (d'origine germanique aussi, comme les wisigoths), lesquels avaient également activement participé à l'affaiblissement des Wisigoths, en brisant notamment leur royaume d'Aquitaine (devenu simple principauté vassale du roi des Francs). Mais le Calife n'était certes pas loin de la vérité, car aux yeux des Arabes d'alors, la différence entre Goths et Francs (tous Germains) était ténue, et la menace était la même : l'ouverture d'un second front à l'ouest.

Moussa fut privé de toute fonction et mourut en 715 ou 716. Son fils, qui exerçait le pouvoir en Espagne fut assassiné en 716. Taric également mourut dans l'oubli. La conquête de l'Espagne n'était pas achevée que commençait déjà la lente mais sûre et cruelle Reconquista, qui allait anéantir la plus belle civilisation de l'Europe médiévale. Par pans entiers, elle s'effondra inexorablement, tout comme les rêves de ces deux

---

1. « L'Espagne musulmane ». Op. cit. P. 24.

conquérants intrépides qui avaient quelque peu outrepassé les consignes de leur Calife et mis à mal sa stratégie face à Byzance. C'est que - selon la loi islamique - rien ne peut réussir sans la permission de Dieu, de Son Prophète et des Autorités musulmanes. Or, le Coran impose aux Musulmans une triple obéissance hiérarchisée : à Dieu et à Son Prophète bien sûr, mais aussi aux détenteurs de l'Autorité (les Emirs) parmi les musulmans (Cf. Coran 4,59).[1] Sur le plan spirituel, ce sont les autorités spirituelles ; sur le plan politique, ce sont les autorités politiques ; sur le plan militaire, ce sont les autorités militaires, etc.

Malgré le désaveu du Calife, les Musulmans arabo-berbères conquirent donc la majeure partie de la péninsule ibérique et furent même accueillis en libérateurs dans beaucoup de villes, notamment par les Juifs et les Ariens (et d'autres groupements chrétiens déclarés « hérétiques » par Rome) qui souffraient de la tyrannie des princes wisigoths ralliés au catholicisme romain. Pour l'Espagne et l'Europe, cette conquête représenta un progrès évident. Pour l'Islam c'est discutable. Mais dans l'optique musulmane, rien n'arrive sans la permission de Dieu et rien ne peut inverser le mouvement universel tracé par Lui dès avant la création du monde.

L'écrivain musulman An-Nuwayrî, se référant à Ibn al-Athir, donne une version très différente, visant à accréditer l'hypothèse qu'il n'y aurait pas eu de désaccord entre Taric, Moussa et al-Walid concernant la conquête de l'Espagne, mais uniquement un désaccord concernant le butin de guerre. Mais ce récit tardif comporte par ailleurs beau-

1. Coran 4,59 : « *Croyants, obéissez à Dieu et à Son Envoyé ainsi qu'à ceux d'entre vous qui détiennent l'autorité, et si vous avez un différend sur un sujet quelconque remettez-vous-en à Dieu et à Son Envoyé, si vous croyez en Dieu et au Jour dernier. Cela est préférable et procède d'une saine compréhension* » (Traduction A. Penot. Alif-Édition, 2005).

coup d'éléments caractéristique d'une « légende dorée » sur ces événements : c'est avant tout le travail d'un historiographe officiel de souverains musulmans. Et Dieu est le plus Savant.

An-Nuwayri (se référant à d'Ibn al-Athir) écrit que l'invasion de l'Espagne eut lieu en « l'an 92 de l'hégire (710-11) sous la conduite de Tariq Ibn Ziyad, client de Musa Ibn Nusayr ». An-Nuwayri signale qu'il a puisé cette histoire dans la chronique intitulée Al-Kamel (le Complet) d'Ibn Al-Athir. Ce récit a été inséré par William De Slane dans la traduction qu'il a faite du grand ouvrage historique Al-Muqaddima (Prolégomènes historiques)[1] d'Ibn Khaldûn (mais le récit d'an-Nuwayri ne figure pas dans l'ouvrage original d'Ibn Khaldûn).

Après quelques notions préliminaires sur l'ancienne histoire de l'Espagne (que William De Slane considère comme « un amas de fables et d'erreurs qu'Ibn Al-Athir nous donne comme une esquisse de l'ancienne histoire de l'Espagne »), an-Nuwayri écrit :

« Witiza [le roi wisigoth chrétien d'Espagne] commença à régner en l'an 77 ou 78 de l'hégire (696-98). Il laissa, en mourant, deux fils ; mais le peuple, ne voulant pas vivre sous leur autorité, se donna pour souverain un nommé Roderic, qui s'était distingué par sa bravoure, mais qui n'appartenait pas à la maison royale. Les princes d'Espagne avaient coutume d'envoyer leurs enfants des deux sexes à Tolède, où ils entraient au service du roi, qui ne prenait pas d'autres serviteurs. Quand ils avaient reçu une éducation convenable et atteint l'âge de puberté, le roi les mariait entre eux et se chargeait du trousseau. A l'avènement de Roderic, Yulyan

1. « Histoire des Arabes et des Berbères ». Traduction de William Mac-Guck de Slane.

(Julien), seigneur d'Al-Djazirat Al-Khadra[1], Ceuta et autres lieux, plaça sa fille à la cour, et le roi, frappé de sa beauté, lui fit violence. Elle écrivit à son père pour l'en informer, et celui-ci, pénétré d'indignation, adressa à Musa Ibn Nusayr, une lettre dans laquelle il se déclara prêt à reconnaître son autorité, et l'invita à venir le trouver. L'ayant alors introduit dans les villes dont il était le maître, et ayant pris l'engagement pour lui et les siens d'obéir aux volontés du chef musulman, il lui dépeignit l'état de l'Espagne, et le pressa de s'y rendre. Musa écrivit (au khalife) Al-Walid, pour obtenir de lui l'autorisation nécessaire. Ceci se passa vers la fin de l'an 90 (oct. 709). Le khalife donna son consentement à cette entreprise avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y avait qu'une mer étroite à traverser. Musa fit partir alors un de ses clients nommé Tarif accompagné de quatre cents fantassins et de cent cavaliers. Quatre navires les transportèrent dans l'île, nommée depuis l'île de Tarif[2]. De là, Tarif fit une incursion vers Algésiras, et revint sain et sauf avec un riche butin. Ce fait eut lieu au mois de Ramadan de l'an 91 (juill. 710)[3] »

« Témoins de la suite heureuse de cette tentative, les autres musulmans se hâtèrent de prendre part à une nouvelle expédition. Musa fit alors venir son client, Tariq Ibn Ziyad, chef de l'avant-garde musulmane, et l'envoya (en Espagne)[4] avec

---

1. Al-Djazirat Al-Khadrâ (L'Île Verte), maintenant Algésiras.
2. En arabe, *Djazira Tarif*, maintenant *Tarifa*.
3. Note de William De Slane : « Ce fut en l'an 27, pendant le khalifat d'Othman, que les Arabes firent leur première descente en Espagne, sous la conduite d'Abdallah Ibn Nafé et d'Abdallah Ibn Husayn. La descente de Tarif eut lieu en 94, et fut suivie, la même année, par celle de Tariq. Musa s'y rendit l'année suivante. - (Bayan) ».
4. Il semble au contraire que Taric prit l'initiative de cette traversée sans en référer tout de suite à Moussa, ce qui lui valut ensuite quelques ennuis de la part de son supérieur. D'ailleurs, le même auteur dit plus loin : « Musa lui

sept mille musulmans, dont la plupart étaient Berbères et nouveaux convertis. La flotte se dirigea vers une montagne qui s'élève dans la mer et touche, d'un côté, au continent. Ce fut là qu'ils abordèrent, et cette montagne fut nommée Djebel Tariq (la montagne de Tariq, Gibraltar). /…/ Le débarquement de Tariq s'effectua dans le mois de Reidjeb de l'an 92 (mai 711). /…/

« Lorsque Tariq eut quitté la forteresse de la montagne, et subjugé Algésiras, la nouvelle en fut portée à Roderic qui était alors engagé dans une expédition militaire. Frappé de cet événement, Roderic renonça à son entreprise et rassembla une armée de cent mille hommes, à ce qu'on dit, pour s'opposer aux progrès de Tariq. Celui-ci écrivit alors à Musa, pour l'instruire de son succès et lui demander des renforts. Il obtint un secours de cinq mille hommes, de sorte que le nombre des musulmans se trouva porté à douze mille. »

« Yulyan (le comte Julien) les accompagna, pour les diriger vers les endroits faibles du pays, et leur procurer des renseignements. Roderic vint avec son armée leur livrer bataille ; la rencontre eut lieu sur le bord de la rivière Léka, dans le district de Sidonia, le vingt-huitième jour du mois de Ramadan de l'an 92 (19 juill. 711), et huit jours se passèrent en combats. Les deux fils de l'ancien roi commandaient chacun une aile de l'armée de Roderic, et comme ils le détestaient, ils résolurent, en accord avec quelques autres princes, de prendre la fuite ; « car, disaient-ils, quand les musulmans auront les mains remplies de butin, ils s'en retourneront dans leur pays et le royaume nous restera ». Ils se retirèrent alors en désordre, et Dieu ayant mis en déroute les troupes de Roderic, ce

porta à la tête un coup de fouet, parce qu'il avait outrepassé ses ordres ». (Cf. sur cette question : André Clot : « L'Espagne musulmane ». P. 24. Éditions Perrin, 2004).

prince se noya dans le fleuve. Tariq les poursuivit jusqu'à la ville d'Ecija, dont les habitants, ainsi qu'un grand nombre de fuyards qui s'étaient ralliés à eux, vinrent lui livrer bataille. Après un combat acharné, les Espagnols furent défaits, et Tariq s'arrêta à quatre milles d'Ecija /…/

« Dans le mois de Ramadan de l'an 93 (juin-juill. 712), Musa Ibn Nusayr conduisit en Espagne une armée nombreuse, et il apprit avec dépit les hauts faits de Tariq. En débarquant à Algésiras, il rejeta le conseil qu'on lui donna de suivre la route que Tariq avait prise. Ses guides lui dirent alors : « Nous vous mènerons par un chemin où il y aura plus d'honneur à acquérir que dans celui que votre devancier a choisi, et vous y trouverez des villes qui n'ont pas encore été subjuguées ». Yulyan lui prédisait aussi une grande victoire, ce qui le remplit de joie, et ils partirent tous pour la ville (nommée depuis) Ibn As-Salim qu'ils emportèrent d'assaut. De là il se rendit à Carmona, la ville la plus forte d'Espagne, et Yulyan (Julien) s'y fit admettre avec ses officiers, en se donnant pour des vaincus qui fuyaient les musulmans. Musa envoya alors de la cavalerie contre Carmona, et les affidés de Yulyan leur ouvrirent les portes pendant la nuit.

« Musa se dirigea alors vers Séville, l'une des villes les plus considérables et les plus célèbres de l'Espagne, et s'en empara après un siège de quelques mois. Comme les habitants s'étaient enfuis, Musa y établit des juifs, et il partit pour aller assiéger Mérida. La garnison de cette place ayant fait plusieurs sorties vigoureuses, Musa plaça des troupes en embuscade dans des carrières où les infidèles ne pouvaient les apercevoir, et, aussitôt que le jour commença à poindre, il marcha à l'assaut. Les assiégés étant sortis, comme de coutume, pour combattre les musulmans, furent enveloppés par les soldats embusqués qui se jetèrent entre eux et la ville ; le

combat fut long et sanglant, et ceux qui parvinrent à se soustraire à la mort rentrèrent dans la ville, qui était très forte. Après un siège de plusieurs mois, Musa s'avança pour faire pratiquer une brèche aux murailles, mais la garnison opéra une nouvelle sortie et tailla en pièces un nombre considérable de musulmans au pied de la tour nommée depuis la Tour des Martyrs (*Berdj Ac-Chuhada*).[1] /…/

« Musa partit de Mérida dans le mois de Chawal, pour se rendre à Tolède. Tariq alla au devant de lui et descendit de cheval sitôt qu'il le vit, mais Musa lui porta à la tête un coup de fouet, parce qu'il avait outrepassé ses ordres. Arrivé à Tolède, Musa exigea de Tariq la remise du butin /…/.

« Alors il envahit le pays des Francs[2], et arrivé dans un vaste désert et une plaine[3] où étaient des puits, il trouva une statue

---

1. On verra plus loin que ce lieu est sans aucun doute l'ancienne Toulouse, où les Musulmans subirent une lourde défaite en 721 face aux Aquitains et aux Vascons (sans l'aide des Francs). C'est pourquoi, par la suite, la propagande franque fit de Poitiers (732) une grande victoire militaire, afin d'éclipser cette bataille de Toulouse qui n'avait été remportée que par le prince Eudes d'Aquitaine (prince wisigoth vassal du roi des Francs). Après sa victoire sur les Musulmans, Eudes, trahi par les Francs, s'alliera aux Musulmans. C'est pourquoi l'historiographie franque minimisera la bataille de Toulouse et l'action d'Eudes et s'attribuera la « grande » victoire de Poitiers, qui de fait ressembla plus à une escarmouche, après laquelle les Musulmans se replièrent en bon ordre vers Narbonne, qui resta leur capitale en Septimanie jusqu'en 759.
2. C'est-à-dire à l'époque, l'Aquitaine, dont le prince était alors vassal du roi des Francs. Mais il peut aussi s'agir de la Septimanie (encore wisigothique, mais les chroniqueurs arabes ne distinguaient pas toujours les différents peuples gemaniques présents en Gaule). Mais il peut s'agir aussi du Royaume des Francs d'alors proprement dit (dont les limites étaient plus au nord).
3. Le mot « désert » peut ne pas être pris à la lettre. Il s'agirait plutôt d'une région peu boisée (ou peu peuplée) et plane, semblant exclure une région montagneuse. Mais si l'on ne prend pas non plus le mot « plaine » à la lettre (car les informations sont ici de seconde main et peu précises), on peut penser à d'autres endroits, y compris montagneux (par exemple à des plateaux, ou à de larges vallées comme celles qui existent dans les Alpes ou le Massif Central).

(ou piédestal) debout et portant cette inscription : « Enfants d'Ismaël ! c'est ici le terme de votre marche ; ainsi, rebroussez chemin ! Désirez-vous savoir le sort qui vous attend ? Je vous le dirai : Il y aura des dissensions dans lesquelles vous vous couperez les têtes les uns aux autres ».[1]

« Musa revint alors sur ses pas, et, chemin faisant, il rencontra un messager qui lui porta l'ordre de quitter l'Espagne et de l'accompagner auprès d'Al Walid. Ce contre-temps le fâcha beaucoup, et il remit l'envoyé de jour en jour, tout en faisant des expéditions dans le pays ennemi. Il évita toutefois l'endroit où se trouvait la statue /.../.

---

1. Ce lieu serait à (ou aux alentours de) Narbonne, selon le géographe arabe Zuhrî (XIe s.). Mais si cette statue (ou ce piédestal gravé) a vraiment existé, elle n'était certainement pas à Narbonne même, mais quelque part en Septimanie (dont la capitale était Narbonne). On peut penser à divers endroits (le Larzac, plateau désertique, au nord de Narbonne, pourrait correspondre à la description de Nuwayrî, mais d'autres endroits sont tout aussi envisageables, y compris en dehors de la Septimanie). L'historien et le géographe arabe médiéval n'avaient que des notions très approximatives sur l'intérieur de la Gaule. Il ne faut pas oublier que les premières incursions sarrasines en Gaule (de 714 à 734) remontèrent toute la vallée du Rhône jusqu'à la Saône et que plus tard les Sarrasins gardaient les cols alpins jusqu'en amont du Lac Leman. « La Mer Verte » serait peut-être alors, non l'atlantique, mais ce grand lac alpin. Et ce n'est qu'ensuite, selon le récit d'an-Nuwayri, que Moussa retourne en Galicie (au Nord-Ouest de l'Espagne). Il se peut aussi que ce lieu soit le Velay (le Puy-en-Velay), le narrateur indiquant la présence de nombreux « puits ». Mais de quelle nature sont ces « puits » (des points d'eau, des cratères, des gouffres, des combes ?). Si l'on prend le mot « désert » dans un sens plus obvie, il s'agirait alors d'une terre impropre aux cultures et plane (les plateaux des Causses au sud du Massif Central ? le Larzac ? ou peut-être simplement la *vaste plaine* sablonneuse des Landes en bordure de l'Atlantique, laquelle n'était pas encore reboisée par la main de l'homme) ? Historiens et archéologues (par des explorations dans les gouffres notamment, qui recèlent souvent des indices) nous informeront peut-être un jour davantage sur ce sujet particulier concernant cette « statue » (ou ce piédestal) légendaire, tout comme au sujet de la présence musulmane en Gaule méridionale en général, si Dieu le veut. Et Il est le plus Savant.

« Toujours puissant et victorieux, il était parvenu au rocher de Belay[1], situé sur la Mer Verte (l'Atlantique), quand un second messager arriva de la part d'Al-Walid, pour lui enjoindre de presser son retour. Cet envoyé saisit la mule de Musa par la bride et emmena ainsi le chef musulman. Ce fut dans la ville de Lok (Lugo), en Galice, que cette rencontre eut lieu. En revenant de là, Musa traversa un défilé appelé depuis le défilé de Musa (Fedj Musa), et il fut rejoint par Tariq qui arrivait de la Frontière-Supérieure (l'Aragon).[2] Il obligea cet officier à partir avec lui, et laissa en Espagne son propre fils, Abdelaziz Ibn Musa, en qualité de lieutenant. /…/ »

« A son arrivée en Syrie, il apprit la mort d'Al-Walid et l'avènement de Sulayman, fils d'Abdelmalek. Le nouveau khalife n'aimait pas Musa Ibn Nusayr ; aussi il lui ôta toutes ses charges, le bannit de sa présense et lui imposa une amende si considérable que Musa fut obligé de s'adresser aux Arabes du désert, pour avoir de quoi vivre. Selon une autre relation, Al Walid vivait encore lors du retour de Musa /…/. »

« Tariq voulait se venger de Musa qui l'avait fait battre et garder aux arrêts jusqu'à ce qu'Al-Walid lui rendît la liberté. Quelques-uns disent, cependant, que Musa ne l'emprisonna pas ».[3]

Dans ce récit d'al-Athir repris par an-Nuwayri (mais absent du livre original d'Ibn Khaldun), les désaccords entre

---

1. Moussa était encore en Septimanie, évitant seulement « l'endroit où se tro - vait la statue », comme indiqué au paragraphe précédent. Mais ce « Belay » pourrait être aussi un Velay ou un Valais (voir note précédente).
2. Le traducteur De Slane force le sens de « Frontière-Supérieure » en y ajoutant « Aragon » entre parenthèse. Or, il ne fait aucun doute que le col mentionné est soit pyrénéen (et désigne alors la limite entre l'Espagne et l'Aquitaine qui serait appelée ici « pays des Francs » par Nuwayri), soit qu'il s'agisse d'un col dans le Massif central ouvrant la route vers la « plaine » évoquée précédemment et où se trouvait la fameuse statue…
3. « Histoire des Arabes et des Berbères ». Éditions La Ruche.

les chefs musulmans ne seraient dus qu'à des questions de prestige et de butin. Mais cette explication semble insuffisante. Il paraît bien plus probable que leur différend soit surtout politique, en raison de l'initiative personnelle de Taric, qui était apparue aventureuse à ses supérieurs. Mais ensuite, devant le succès militaire de l'expédition en Espagne, certains historiographes (comme Ibn al-Athir et an-Nuwayri) aplanirent ces divergences, les ramenant à de simples querelles personnelles relatives au butin, ce qui apparaît bien comme une justification a posteriori des sanctions que le Khalife Omeyyade prit contre Taric et Moussa. Par ailleurs, comme l'a noté Philippe Sénac, les sources arabes sont assez avares de renseignements sur la présence musulmane en Gaule, qu'elles ne différencient pas toujours clairement de l'Espagne. Ainsi, la Tour des Martyrs (que Nuwayri situe en Espagne) a sans doute été confondue avec la Chaussée des Martyrs (c'est-à-dire Toulouse), où les Musulmans subirent une lourde défaite en 721 face aux Aquitains (sans l'aide des Francs). Et Dieu est le plus Savant.

* * *

Avant l'arrivée des Sarrasins (arabo-berbères ou « Maures d'Espagne »), les Wisigoths d'Aquitaine (vassaux des Francs depuis Clovis) contrôlaient toujours une partie de l'Aquitaine. Les Wisigoths d'Espagne étaient restés indépendants de l'influence franque, et la Septimanie[1] (Languedoc-Roussillon) était également sous domination wisigothe et indépendante du royaume des Francs. En acceptant la suzeraineté de Clovis et de ses successeurs, les Aquitains avaient ainsi évité la colonisation massive par les Francs, principalement installés

1. « Région de la Gaule qui s'étendait des Pyrénées au Rhône, dernier vestige de l'État wisigothique après la défaite de Vouillé (507). La région forma au Xe s. le duché de Narbonne. » (Dictionnaire Hachette, 1991)

au Nord de la Loire, notamment dans la région parisienne (Île-de-France). A l'arrivée des Sarrasins, les Aquitains (Wisigoths et Gallo-romains) appelèrent les Francs pour reprendre leurs territoires perdus au nord des Pyrennées. Mais trahis ensuite par les Francs, beaucoup d'entre eux (notamment leur prince Eudes d'Aquitaine[1]) finirent par s'allier aux Sarrasins. Plus tard, en Provence, le patrice (duc) Moronte (ou Mauronte), Seigneur de Marseille, en fit de même. La Septimanie (Gaule narbonnaise) était alors gouvernée par un Préfet (*Wali*) nommé par l'Emir de Cordoue, et constituait une marche (*thaghr* en arabe) défensive de l'Espagne musulmane. Son étendue englobait les départements actuels des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault et du Gard.

Ainsi, avant l'invasion Sarrasine, les Francs essayaient depuis plus d'un siècle d'étendre leurs possessions et leurs colonies à la fois sur la Septimanie et sur la Provence, mais se heurtaient à la résistance des Aquitains, des Provençaux et des Lombards (de Savoie). Depuis Narbonne donc, les Musulmans lancèrent des expéditions de plus en plus profondes des deux côtés du Massif Central. Ils s'aventurèrent jusqu'à Tours, et remontèrent également toute la vallée du Rhône jusqu'à la Saône. Mais les conquêtes restèrent fragiles, et limitées à la Septimanie. Au-delà, les expéditions ne furent que des incursions assez brèves, des razzias (*rezzou* en arabe). Narbonne, conquise en 719 par les Musulmans sur les Wisigoths de Septimanie, fut prise par Pépin le Bref (chef des Francs) en 759 puis reprise provisoirement par les Musulmans en 793 et en 841. Ceci atteste malgré tout de la présence musulmane en Septimanie (après la chute de Narbonne), durant la fin du VIIIe et le début IXe s. De plus, durant cette même période où

1. Qui épousa la fille du gouverneur Berbère (musulman) de Catalogne nommé Uthmân Ibn Naysa (appelé Munuza par les chroniqueurs chrétiens).

l'Islam n'avait plus d'autorité politique constituée en Gaule méridionale, il est certain que des musulmans vivaient toujours au milieu des Provençaux (qui les avaient bien accueillis depuis 734) face aux Burgondes (vassaux des Francs) et aux Lombards (vassaux des Byzantins). Une dernière expédition musulmane par voie navale, en vue de reprendre Narbonne, échoua en 1020. Mais les Sarrasins, alliés aux Provençaux, avaient établi une autre place forte depuis la fin du IXe s. : Le Fraxinet (au-dessus de Saint-Tropez), qui fut un des derniers bastions musulmans avant la conquête Lombarde (entre 972 et 975), puis Franque qui s'acheva, non pas sous Charlemagne, mais sous ses successeurs.

L'Espagne musulmane (avec ses possessions en Gaule méridionale), donc, fut perdue par les princes musulmans en raison surtout de leurs discordes politiques. Il arrivait souvent que des princes musulmans fassent appel à des princes chrétiens pour combattre d'autres princes musulmans. D'ailleurs, la première expédition de Charlemagne au sud des Pyrénées (778) faisait suite à un appel d'un prince musulman contre un autre. Charlemagne crut pouvoir bénéficier de cette discorde, mais dut battre en retraite, son arrière-garde (commandée par Roland) étant massacrée par les Vascons (ancêtres des Basques). Ainsi, les Chrétiens aussi étaient divisés, c'est d'ailleurs là une constante universelle et aucun peuple, aucune civilisation, depuis la mythique Tour de Babel, n'a échappé aux discordes internes.

Mais les revers des Musulmans en Espagne et en Gaule du Sud ne doivent pas faire oublier que la culture musulmane en occident fut l'aiguillon d'un bond civilisateur inédit jusqu'à la Renaissance européenne. On ne peut nier l'apport décisif de cette période musulmane européenne à la civilisation

universelle. Beaucoup d'Espagnols contemporains en sont conscients.

L'écrivain espagnol Blasco Ibanez[1] en témoigne :

« En Espagne, la régénération n'est pas venue du Nord, avec les hordes barbares : elle est venue du Midi avec les Arabes conquérants /…/ C'était une expédition civilisatrice beaucoup plus qu'une conquête /…/ par-là s'introduisait chez nous cette culture, jeune, robuste, alerte, aux progrès étonnamment rapides, qui, à peine née, triomphait ; cette civilisation qui, créée par l'enthousiasme du Prophète, s'était assimilé le meilleur du judaïsme et la science byzantine, et qui, au surplus, apportait avec elle la grande tradition hindoue, les reliques de la Perse, et beaucoup de choses empruntées à la Chine mystérieuse. C'était l'Orient pénétrant en Europe, non comme les Darius et les Xerxès, par la Grèce qui les repoussait afin de sauver sa liberté, mais par l'autre extrémité, par l'Espagne, qui, esclave des rois théologiens et d'évêques belliqueux, recevait à bras ouverts ses envahisseurs. En deux années, ceux-ci s'emparèrent de ce que l'on mit sept cent ans à leur reprendre. Ce n'était pas une invasion qui s'imposait par les armes, c'était une société nouvelle qui poussait de tous côtés ses vigoureuses racines. Le principe de la liberté de conscience, pierre angulaire sur laquelle repose la vraie grandeur des nations, leur était cher. Dans les villes où ils étaient maîtres, ils acceptaient l'église du chrétien et la synagogue du juif. »[2]

Concernant le statut de *Dhimmi*, Bernard Lewis écrit : « Il faut dire un mot au sujet des *dhimmi*, les sujets non-musul-

1. Cité par Roger Garaudy : « Grandeur et Décadence de l'Islam ». P. 34-35. Éd. Al-Firhist, 1999.
2. Blasco Ibanez : « Dans l'ombre de la cathédrale ». P. 201 à 204. Extraits cités par R. Garaudy. Op. cit. P. 34-35.

mans de l'empire. Le statut qui leur était réservé a été parfois idéalisé par des ouvrages apologétiques : ceux-ci ont magnifié la tolérance – indubitable – des gouvernements musulmans, pour en faire une égalité de droits complète. Ceci est naturellement une revendication moderne, dépourvue de sens pour les périodes anciennes : l'octroi de droits égaux accordés aux croyants et aux non-croyants aurait alors passé non pour un mérite mais pour une trahison du devoir. Les *dhimmi* étaient contents de beaucoup moins. Ils étaient en fait des citoyens de seconde classe, soumis à des discriminations à la fois fiscales et sociales ; et en de très rares occasions, ils furent même exposés à des persécutions ouvertes. Pourtant, leur position était infiniment supérieure à celle des communautés en marge de l'Église établie, dans l'Europe occidentale de la même époque. Ils jouissaient du libre exercice de leur culte et de droits de propriété normaux ; ils étaient fréquemment employés au service de l'État, quoique rarement dans les plus hautes fonctions. Ils étaient admis dans les corporations artisanales, dans certaines desquelles ils finirent par prédominer. Ils n'eurent que rarement à subir le martyre ou l'exil en raison de leur croyance. »[1]

Le même auteur écrit dans un autre ouvrage : « Les juifs et les chrétiens qui vivaient sous la domination musulmane ne furent pas en général appelés à endurer le martyre pour leur foi. Contrairement aux juifs et aux musulmans de l'Espagne après la Reconquête, ils n'eurent que rarement à choisir entre l'exil, l'apostasie ou la mort. Ils ne furent soumis à aucun ostracisme territorial ou professionnel comparable à celui que connurent pendant longtemps les juifs d'Europe. »[2]

---

1. « L'Islam en crise ». P. 148. Gallimard, 2003.
2. « Islam ». P. 456. « Juifs en terre d'Islam ». Éditions Gallimard (Quarto), 2005.

Cet auteur a dressé un tableau complet et sans complaisance des rapports interconfessionnels en terre d'islam au cours de l'Histoire. Il rejette la vision trop idyllique de certains écrivains. Certes, les gens du livre avaient un statut civil inférieur à celui des musulmans. Brimades, vexations ont effectivement existé, mais à un degré moindre qu'en Europe chrétienne. De même, les pogroms, qui furent innombrables en Occident, furent très rares dans le monde musulman. Mais, comparativement au sort que subirent généralement les juifs en terre chrétienne au cours des siècles, il affirme avec beaucoup de preuves dûment référencées, que leur condition fut bien meilleure en Islam (notamment sous les Omeyyades, les Abbassides et même les Ottomans[1]) que dans la Chrétienté. Il écrit notamment : « Tous ces facteurs contribuèrent à donner naissance, du moins au début de l'ère islamique, à une sorte de symbiose entre les juifs et leurs voisins dont on ne trouve aucun équivalent dans l'histoire du monde occidental jusqu'aux Temps modernes. Les juifs et les musulmans

1. « Attirés par la réputation de tolérance du gouvernement ottoman et par les facilités économiques qu'il offrait, les juifs des pays européens ne cessèrent, des siècles durant, d'affluer vers les possessions ottomanes. » (B. Lewis : « Islam ». P. 562.) Plus loin, le même auteur cite la lettre d'un résident juif de Turquie du XVe s. : « Je sais les terribles malheurs, plus amers que la mort, qui accablent nos frères d'Allemagne – les décrets tyranniques, les baptêmes sous la contrainte et les ordres de bannissement qui sont leur lot quotidien. Lorsqu'ils fuient un endroit, me dit-on, un sort plus tragique encore les attend ailleurs... De tous côtés, ce ne sont qu'angoisse de l'âme et tourments du corps ; qu'exactions commises par des oppresseurs sans pitié. Le clergé et les moines, ces faux-prêtres, se dressent contre le malheureux peuple de Dieu. /.../ Moi, Isaac Zarfati, bien que d'ascendance française, je suis né en Allemagne où j'ai grandi aux pieds de mes vénérés maîtres. Je vous le dis, la Turquie est un pays d'abondance où, si vous le voulez, vous trouverez le repos. D'ici, la route vous est ouverte vers la Terre Sainte. Ne vaut-il pas mieux vivre sous la domination des musulmans plutôt que des chrétiens ? Ici, chaque homme peut mener une existence paisible à l'ombre de sa vigne et de son figuier. » (Ibid. P. 575).

entretenaient d'étroites relations, de nature sociale, intellectuelle et même amicale. »[1]

Et concernant les conversions de juifs à l'Islam, B. Lewis écrit : « Au cours des nombreux siècles pendant lesquels les communautés juives vécurent sous la domination musulmane, un très grand nombre de juifs embrassèrent l'islam pour des motifs variés. /.../ La première grande vague de conversions se produisit, semble-t-il, dès les débuts de l'Islam. L'avènement du Prophète en Arabie, l'apparition d'une nouvelle puissance mondiale qui réussit à vaincre Rome et la Perse, à libérer Jérusalem et la Terre sainte du joug byzantin, apparurent à certains juifs de l'époque comme autant de signes annonçant l'accomplissement imminent des prophéties bibliques et la venue de l'ère messianique. Les écrits apocalyptiques juifs de cette époque donnent une idée de la ferveur et des espoirs que soulevèrent les premières conquêtes arabes. /.../ Ralliant la nouvelle foi, beaucoup de juifs s'étaient convertis à l'islam ; quant aux autres, ils allaient progressivement s'accoutumer à vivre sous leurs nouveaux maîtres avec qui, le temps aidant, ils formèrent une nouvelle symbiose. »[2]

La loi islamique interdit de contraindre les « gens du Livre » à la conversion. Cela découle du Coran et de la Sounnah du Prophète et des Khalifes *rachidine*s. Malheureusement, il y a des Musulmans, au cours de l'Histoire, qui se sont cru autorisés à bafouer cette règle sacrée, par ignorance dans la plupart des cas, mais aussi quelquefois pour éviter le pire. Ainsi, lors d'émeutes suscitées par les Kharidjites au Maghreb et en Espagne (durant la guerre islamo-chrétienne en Espagne), ce fut parfois la seule façon pour les forces de

1. Ibid. P. 532.
2. Ibid. P. 536.

l'ordre de sauver des juifs ou des chrétiens de la vindicte populaire. Selon Bernard Lewis, c'est une des raisons pour laquelle le christianisme a fini par disparaître du Maghreb, alors qu'il a survécu jusqu'à nos jours dans l'Orient arabe. En effet, la rancœur anti-chrétienne était forte au Maghreb durant la Reconquista, et les atrocités commises en Espagne par les chrétiens révoltaient les Maghrébins. Des sectes intolérantes (comme les Kharidjites, puis les Almohades) profitèrent de ce climat pour se livrer à des exactions contre les chrétiens berbères, les forçant à se convertir. Mais cet auteur reconnaît que ces exactions furent plutôt rares dans le monde musulman, surtout sunnite[1] (et un peu plus fréquentes chez les chiites et a fortiori chez les sectaires kharidjites[2]). Par contre, il reconnaît que dans le monde chrétien, les cas furent beaucoup plus nombreux, et que la conversion forcée était la règle générale à l'encontre des musulmans et des « hérétiques » ariens ou autres.[3]

Il cite aussi le cas du grand érudit juif espagnol Maïmonide, qui lors des troubles en Espagne (principalement entre Berbères kharidjites et Arabes sunnites), avait été contraint de se convertir à l'Islam à Cordoue, pour avoir la vie sauve. Ensuite, il se réfugia en Orient, où les Sunnites étaient majoritaires et professaient un Islam orthodoxe et tolérant. Il

1. « Les cas de conversion forcée sont extrêmement rares dans toute l'histoire musulmane. Hormis une ou deux au Maroc et au Yémen, la plupart se produisirent en Iran » (B. Lewis : « Islam ». P. 589. Éditions Gallimard (Quarto), 2005.
2. Il faut aussi citer la terrible et puissante secte berbère des Baghawatâ fo - dée au Maroc par un prétendu prophète, Ibn Tarîf, en 127 H. (744-745 ap. J.-C.) qui écrivit un « nouveau Coran » devant supplanter « l'ancien Coran ». Cette secte hérétique sévit durant trois siècles et disparut sous les coups de Abdallah Ibn Yasîn, (al-Murabitun, l'Almoravide) qui trouva le martyre en les combattant. (Cf. Mohammed al-Fasi, « Histoire générale de l'Afrique », Vol. III, P. 91. UNESCO/NEA. 1990)
3. Cf. : « Islam » « Juifs en Terre d'Islam ». P. 447 à 626. Gallimard (Quarto), 2005.

revint donc ouvertement au Judaïsme. B. Lewis relate ainsi son parcours : « Contraint de se convertir à l'Islam, Maïmonide, dès qu'il le put, quitta son pays natal, l'Espagne, se réfugia en Orient et revint au judaïsme. Un jour, parvenu au faîte des honneurs, il fut reconnu par un de ses anciens compatriotes musulmans arrivé au Caire, qui s'empressa de le dénoncer comme apostat et de réclamer la peine de mort à son encontre. Fort heureusement, son cas fut porté devant le cadi al-Fadil, qui était aussi son protecteur et ami. La conversion de Maïmonide à Cordoue ayant été obtenue sous la contrainte, le cadi estima qu'elle n'avait aucune valeur légale et donc que son retour au judaïsme ne pouvait être assimilé à un acte d'apostasie. »[1]

La règle en Islam était donc la tolérance des autres cultes. Cette tolérance est inscrite dans la loi divine. Juifs et chrétiens en bénéficièrent, mais aussi les mazdéens, puis les hindous, au fur et à mesure de l'expansion musulmane. En retour, le monde musulman bénéficia des compétences et des bonnes volontés de tous ceux qui y vivaient. Ainsi, les Juifs persécutés en Europe qui se réfugiaient en terre d'Islam y apportaient leurs capitaux (s'ils le pouvaient) et leur savoir-faire dans divers domaines utiles à l'ensemble de la société.[2]

Le journal « Septimanie » du Conseil régional du Languedoc-Roussillon (Novembre 2004 sur Internet) fait également état de cette tolérance dont firent preuve les autorités musulmanes en Gaule méridionale :

---

1. Ibid. P. 542.
2. B. Lewis écrit (à propos des juifs européens qui allaient s'établir dans l'E - pire ottoman à partir du xve s.) : « Ils disposaient de connaissances et de savoir-faire dans divers domaines tels que l'imprimerie et la médecine /.../ l'artillerie et la navigation /.../ Ils étaient générateurs de richesses économiques dont l'État tirait profit par le biais de l'impôt. » (« Islam ». P. 578)

« L'ère musulmane fut plutôt heureuse pour les habitants de la Septimanie qui cohabitaient bien, quelles que soient leurs origines, culture et religion. /…/ Comme en Espagne, les conquérants firent preuve de tolérance en permettant aux gens du Livre, Juifs et Chrétiens, de pratiquer leur religion contre le paiement d'un impôt spécifique, la *gyzia*[1]. »

1. Signalons à ce sujet que les Musulmans devaient payer aussi un impôt spécifique : la *Zakat* (qui est un des cinq piliers de l'Islam), et que de plus ils étaient assujettis au service militaire, alors que les gens du Livre n'y étaient pas contraints (mais pouvaient se porter volontaires, et s'ils étaient incorporés, ils étaient alors exemptés de la *djizya* durant le temps de leur activité militaire). Cela arriva souvent, notamment durant les Croisades. Ainsi, Jérusalem assiégée par les Francs et autres Croisés était défendue par des combattants de toute confession : sunnites, chiites, juifs et chrétiens de toutes tendances, contre ces « barbares venus du nord. » D'ailleurs, lorsque les Croisés réussirent enfin, après un siège difficile, à prendre la Ville sainte, ils s'y livrèrent à des massacres épouvantables, rapportés même par les chroniqueurs chrétiens de l'époque, contre toutes les communautés présentes.

3.
L'Islam en Septimanie (714-781)[1] et la période Narbonnaise (719-759)

Les historiens ne possèdent pas d'autres « machines à remonter le temps » que les chroniques anciennes (parfois partisanes) rédigées par leurs devanciers, et les découvertes archéologiques (sujettes à interprétations variées). Tous les autres travaux historiques sont des compilations, des résumés, des hypothèses, des synthèses, des analyses faites sur ces deux sortes de « matériaux de base », et aussi sur des légendes difficiles à vérifier, mais qui sont parfois la transcription d'une tradition orale qui peut s'avérer utile. L'histoire est donc loin d'être une science exacte, car elle est souvent tributaire d'a priori idéologiques, nationalistes ou religieux même inconscients. Mais grâce aux progrès des méthodes et aux découvertes récentes, grâce aussi aux confrontations dédramatisées des diverses sources, l'Histoire a tendance à se préciser d'avantage. Il faut donc tenir compte de la pluralité de sources parfois contradictoires, faire effort d'objectivité, citer les divergences d'opinion entre historiens, faire état des avancées archéologiques, et même des hypothèses non encore confirmées ou infirmées. A ce prix, on peut approcher d'une

1. 714 est la date de la première traversée des Pyrennées par les Sarrasins, et 781 est celle de l'annexion de la Septimanie par Charlemagne (Cf. Occitania. « Septimanie musulmane ». Ch.2. P.4). L'aire musulmane en gaule s'était déplacée vers l'Est, s'appuyant sur l'alliance passée en 734 entre les Sarrasins et les Provençaux (à l'époque du Duc Moronte). Mais cette période (de la fin du VIIIe à la fin du IXe s). est mal connue, et la période du Fraxinet proprement dite semble n'avoir commencé qu'à la fin du IXe s. Mais l'archéologie et les chroniques anciennes n'ont sans doute pas encore dit leur dernier mot.

certaine idée de la vérité historique, sachant que celle-ci n'est jamais définitivement dite.

Ainsi, pour résumer, en l'état actuel, les connaissances sur la période considérée (la présence de l'Islam dans le Sud de la Gaule du VIIIe au Xe s.), on peut dire que les auteurs se partagent en deux grands courants : ceux qui estiment que la présence musulmane fut très sporadique, et qu'elle fut plus le fait d'incursions brèves à fin de pillage (razzia, rezzou) sans lendemain, étalées sur deux siècles et demi ; et les seconds, de plus en plus nombreux d'ailleurs, qui estiment que cette présence musulmane fut beaucoup plus pérenne et eut des conséquences profondes sur la culture des habitants du Sud de la Gaule (qui n'était pas encore totalement annexée au royaume des Francs, lequel ne deviendra en fait officiellement « Royaume de France » que plusieurs décennies après la chute définitive de la Provence musulmane). Entre ces deux opinions extrêmes, il y a toute la variété des opinions nuancées, comme en politique, et c'est naturel. Les mêmes sources, même si elles sont communément admises par tous les historiens, peuvent évidemment prêter à une infinité d'interprétation. Cependant, je ne pense pas m'avancer trop en affirmant, à la lecture de ces divers travaux, qu'un consensus semble de plus en plus se dégager sur une interprétation médiane, qui reconnaît à la fois le caractère fragile des conquêtes Sarrasines en Gaule, mais aussi leur impact civilisationnel important, que la conquête franque finale n'a pu complètement effacer. Et d'ailleurs, rien que dans la langue française - de famille romane – on trouve autant – voire d'avantage – de mots d'origine arabo-andalouse que de mots d'origine franque. Il en est de même pour les arts, la philosophie, les sciences, domaines dans lesquels les Francs n'ont pratiquement rien apporté, contrairement aux Arabes, via l'Espagne et via l'Italie.

L'historien Philippe Sénac, tenant compte de toutes ces sources actuellement disponibles (éclairées d'un jour nouveau par de récentes découvertes archéologiques), s'approche assurément le plus de cette « interprétation médiane ». Malgré cela – ou à cause de cela -, il est contesté par les « extrémistes », surtout par ceux qui minimisent l'implantation de l'Islam en Gaule méridionale durant le haut moyen âge. Pourtant, dans une science aussi difficile que l'Histoire, une sage prudence impose d'éviter les affirmations trop péremptoires. C'est pourtant une spécialité de certains historiens, qui ne montrent aucune sorte d'incertitude dans leurs ouvrages, comptant sans doute sur le fait qu'il sera nécessairement difficile de les réfuter, et qui décrivent allègrement l'Histoire, sans hésitation, comme si elle se déroulait sous leurs propres yeux.

Pourtant, un consensus, même très minimaliste, reconnaît l'existence d'une domination musulmane à Narbonne et en Septimanie au début du VIIIe s. : Narbonne sera occupée par les Sarrasins de façon continue de 719-720 à 759, et ils tenteront de la reprendre ensuite à plusieurs reprises, par des forces venues d'Espagne mais aussi d'autres villes de Septimanie. La présence musulmane ne s'éteindra donc pas totalement avec la chute de Narbonne en 759. Au contraire, une seconde vague de conquêtes permettra l'établissement durable des Sarrasins en Provence de la fin du IXe à la fin du Xe s., c'est-à-dire après le règne de Charlemagne, lequel, malgré ses conquêtes ibériques en Catalogne (notamment Barcelone) n'avait pu vaincre les Musulmans provençaux en Gaule.

L'histoire de la Gaule musulmane peut donc se diviser en deux périodes : premièrement la « période narbonnaise » (en Septimanie), puis la « période provençale » (dans le Fraxinet).

Entre ces deux périodes relativement « stables » (la première ayant duré près d'un demi-siècle et la seconde près d'un siècle) il y a eu une période troublée, faite de conquêtes et de reconquêtes aussi rapides, mais durant laquelle la présence d'armées musulmanes ne fait aucun doute, présence sans cesse alimentée par des renforts venus d'Espagne, et sans doute aussi par la persistance de colonies (peut-être semi-nomades par la force des choses) et de villages fortifiés. En effet, la prise de Narbonne en 759 par Pépin le Bref a certes coupé la continuité territoriale entre l'Espagne et sa province gauloise, mais n'a pas détruit l'Islam dans tout le Languedoc. Le « déplacement » de l'autorité politique (et militaire) vers la Provence se justifiait par de meilleures possibilités défensives, pour des raisons géographiques, mais aussi par les alliances musulmanes avec des seigneurs provençaux (comme le Duc Moronte).

La première période, donc, s'ouvre dès 714 (soit trois ans après la prise de l'Espagne par les arabo-berbères), avec les premiers raids Sarrasins au nord des Pyrénées. Les motifs des Sarrasins sont – comme pour tous les peuples de cette époque - les mêmes que ceux des Francs : pillage, colonisation et extension de leur religion, mais avec une différence « qualitative » évidente admise par tous les historiens objectifs. En effet, dès l'installation du royaume des Francs par Clovis sur la Seine au VIIe s., les pillages et la colonisation par les Francs en Gaule prennent une allure extrêmement brutale : villes incendiées, populations massacrées ou réduites à l'esclavage, conversions forcées. Ce sera la « politique » des mérovingiens et de leurs successeurs carolingiens. Clovis n'hésite pas à tuer lui-même ses guerriers pour s'approprier leur butin (cf. la célèbre anecdote du « vase de Soissons »). Du côté musulman, les conquêtes s'apparentent parfois à des

libérations aux yeux des populations asservies aux Wisigoths et aux Francs, car elles sont traitées par ces derniers avec férocité, et même persécutées au nom de l'Église romaine trinitaire. Du côté musulman donc, il y a aussi des pillages et des réductions à l'esclavage, certes, mais peu de massacres, et pas de conversion forcée[1], car l'Islam l'interdit. Les Musulmans cherchent des accords, concluent des traités, maintiennent des seigneurs vaincus en place, sous leur suzeraineté. En 719-720, Narbonne est investie et devient la place forte, la « capitale » musulmane en Septimanie, et ceci pendant quarante ans d'affilée.

L'historien François Clément écrit : « Le 19 juillet 711, un corps expéditionnaire commandé par Târiq ibn Ziyâd, gouverneur de Tanger, battait l'armée d'Espagne commandée par le roi Rodéric : la péninsule Ibérique (al-Andalus pour les arabophones) entamait alors une nouvelle page de son histoire, celle de son intégration à un espace civilisationnel construit autour du fait islamique, de la langue arabe et de structures sociales « orientales ». Pendant près de quatre décennies, les territoires situés entre Pyrénées et Rhône firent partie de cet espace. Les musulmans s'y implantèrent et cherchèrent à s'y maintenir car la Narbonnaise (ou Septimanie) fut considérée comme incluse dans les limites d'al-Andalus. Au-delà, ils se sont contentés de lancer des raids estivaux, mais sans réelle visée territoriale ».[2]

Ceci pour la première période envisagée, la période « narbonnaise » proprement dite (719-759).

---

1. B. Lewis : « Les cas de conversion forcée sont extrêmement rares dans toute l'histoire musulmane ». (« Islam ». P. 589. Gallimard, 2005.)
2. François Clément : « La province arabe de Narbonne au VIIIe siècle » dans « Histoire de l'islam et des musulmans en France ». Op. cit. P. 18.

F. Clément a retracé l'histoire de cette période. Il indique que « les premières incursions musulmanes au-delà des Pyrénées datent en fait des années 714-715 ». Puis qu'en 720, « Narbonne est prise de vive force par le troisième gouverneur d'Espagne, al-Samh. L'année suivante, celui-ci pousse vers Toulouse, mais avec moins de réussite : il est tué au début du siège (9 juin 721). /.../ L'Aquitaine va rester ainsi en dehors du périmètre andalou ».[1]

Mais Narbonne (et sa région) tient bon contre la pression des Francs et des Aquitains. L'expansion musulmane va repartir en 725 vers l'est. En une année, le gouverneur 'Anbasa (qui a succédé à al-Samh) obtient la reddition de Carcassonne et de toute la région jusqu'à Nîmes. Il pille Autun qui a refusé de se soumettre, et il établit des places fortes à Lyon et à Avignon.

En Aquitaine, l'offensive reprend en 732, à partir de l'Espagne, menée par le nouveau gouverneur de Cordoue, al-Ghâfiqî. Bordeaux est assiégée et le duc d'Aquitaine, Eudes, se soumet, et s'allie aux Musulmans andalous.[2]

On est toujours en 732. L'expédition militaire andalouse continue sa progression vers le Nord avec Tours pour objectif, mais Charles Martel la bloque entre Poitiers et Châtellerault. Le gouverneur al-Ghâfiqî est tué au combat, et l'expédition prend le chemin du retour vers l'Espagne[3]. Mais

1. Op. cit. P. 19.
2. F. Clément relate une tradition qu'il qualifie d'« invérifiable » selon laquelle Eudes, pour sceller cette alliance, a accordé la main de sa fille Lampégie au chef berbère Munûsa. Cf. Op. cit. P. 19.
3. Selon A. Clot, les combattants Musulmans engagés dans cette bataille venaient directement d'Espagne (et non de Narbonne). C'était un corps d'armée commandé par le général Ghafiki, qui passa par Roncevaux puis se dirigea vers Arles, puis vers Bordeaux qui fut prise. Le Duc Eudes d'Aquitaine (vassal du Roi des Francs Charles Martel) y appela – en vain d'ailleurs - son suzerain à l'aide. Quant à la bataille dite de Poitiers, elle dura une semaine

Narbonne tient toujours, de même que toute la région du Languedoc jusqu'en Provence, y compris le couloir rhodanien. En 734, un nouveau préfet musulman, toujours dépendant de Cordoue, est nommé à Narbonne. Il s'appelle al-Fihrî. Il consolide l'autorité musulmane sur la région et reçoit Arles en gage d'alliance de la part du Duc Mauronte, seigneur de Marseille. Sarrasins et Provençaux lancent des raids contre les Francs et les Lombards à partir du couloir rhodanien. La réaction de ces derniers, à partir de 737, leur permet de battre les musulmans et de reprendre Avignon, puis Nîmes, Agde, Béziers et Maguelone. Mais Arles et surtout Narbonne et sa région résistent et Charles Martel doit reculer. Alors intervient 'Uqba, le quatorzième gouverneur d'Espagne. C'est un homme sage, bon diplomate, qui consolide la Septimanie musulmane. F. Clément écrit à son propos : « Partisan de la persuasion plutôt que de la force, il obtient, a-t-on dit, des milliers de conversions. Suivent plusieurs années de tranquillité, au point qu'en 742 le gouverneur de Narbonne, 'Abd al-Rahmân Ibn 'Alqama, n'hésite

(entre le 25 et le 31 octobre 732) en un lieu appelé aujourd'hui Moussais-la-Bataille. A. Clot explique cette défaite des Musulmans par l'éloignement de leur base et par le fait qu'Eudes aurait attaqué le campement où étaient rassemblées les familles musulmanes, ce qui démoralisa les combattants musulmans et provoqua leur retraite vers l'Espagne (Cf. A Clot : « L'Espagne Musulmane ». P. 32-33 Éditions Perrin, collection Tempus, 2004). Pour d'autres chercheurs, cette « bataille de Poitiers » fut plutôt un repli en bon ordre des troupes musulmanes après l'échec d'une simple razzia (Cf. Revue Internet Occitania : « Septimanie Musulmane ». Ch. 2. P. 4 à 6 : « Charles Martel n'arrêta pas vraiment les « Arabes » à Poitiers, mais renvoya vers le Sud et la Septimanie des guerriers musulmans, chargés de butin »). En effet, à la même période, Narbonne et sa région étaient encore sous commandement musulman. Narbonne ne fut prise qu'en 759, sous Pépin le Bref (puis reprise ensuite par les musulmans pour de courtes durées). D'ailleurs A. Clot indique que Charles Martel tenta bien de prendre Narbonne en 737 mais qu'il ne put y parvenir et qu'elle « restera aux mains des musulmans jusqu'à l'époque des Omeyyades d'Espagne » (Ibidem).

pas à dégarnir militairement la province en engageant ses troupes dans les luttes pour le pouvoir à Cordoue ».[1]

Les querelles intestines entre musulmans andalous vont alors entraîner la perte de Narbonne.

En Orient, les Abbassides renversent les Omeyyades en 750. C'est une période de trouble intense qui a des répercussions dans tout l'Empire musulman, et surtout à ses confins plus fragiles, comme l'Andalousie. Les musulmans de la péninsule ibérique sont eux aussi divisés politiquement. Ils y a également les clivages ethniques, entre Arabes (« syriens » et « yéménites »), Berbères, Ibères et Wisigoths convertis. Il y a de plus les scissions doctrinales (recoupant souvent les clivages ethniques) entre pro-Omeyyades, pro-Abbassides, Chiites et Kharidjites. Entre 740 et 758, des Berbères kharidjites d'Andalousie se révoltent contre les autorités arabes. La guerre civile et la famine déstabilisent l'Espagne qui n'est alors plus en mesure d'appuyer sa province gauloise. La Septimanie doit faire face, seule, à l'expansion des Francs. Pépin le Bref assiège une première fois Narbonne en 752 mais doit reculer. Les armées franques ravagent alors la Septimanie, et la résistance s'affaiblit. En 759, Narbonne est de nouveau assiégée, et malgré des renforts andalous envoyés par l'émir omeyyade al-Dâkhil, la ville tombe. Pépin a réussi à soudoyer une partie des wisigoths de Narbonne qui ont ouvert les portes. La population musulmane (y compris des gaulois et des wisigoths convertis refusant d'apostasier) est ensuite massacrée.

Mais l'année 759 ne sonne toutefois pas le glas de la présence musulmane en Gaule du Sud, ni même dans la Narbonnaise, puisque des batailles ont encore lieu dans la région, notamment en 793 (entre Narbonne et Carcassonne). Cer-

1. F. Clément. Op. cit. P. 20.

taines villes comme Arles semblent avoir résisté longtemps, en raison de l'alliance entre sarrasins et provençaux (gallo-romains et wisigoths). Narbonne sera même pillée en 841 par les Sarrasins, mais les musulmans ne s'y établiront plus durablement, et leurs bases principales seront finalement le Valais dans les hautes Alpes et le Fraxinet en Provence, assurant ainsi la sécurité du couloir rhodanien, de la fin du IXe siècle jusqu'à la fin du Xe siècle.

La chute de Narbonne devant Pépin le Bref ouvrait une période de chaos en Septimanie. Victoires et défaites, alliances et trahisons alternèrent durant de longues décennies.

Pendant toute une génération, Narbonne avait été gouvernée par un Wâlî (préfet) musulman nommé par Cordoue, siège du gouvernement espagnol. F. Clément indique que ce poste de Wâlî de Narbonne « était important puisque plusieurs gouverneurs de Cordoue y ont débuté leur carrière ». Le même auteur délimite ainsi l'étendue de la province musulmane en Septimanie : « L'étendue de la province arabe correspondait à peu près à celle des anciens diocèses d'Elne, Narbonne, Carcassonne, Béziers, Maguelone, Nîmes et peut-être Lodève ; c'est-à-dire aux actuels départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude, de l'Hérault et du Gard ».[1]

François Clément écrit que : « L'historien lombard Paul Diacre (VIIIe siècle) indique que les Sarrasins « ont pénétré dans la province aquitaine de Gaule accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, comme pour l'habiter ». Et Ibn Hazm, grand écrivain andalou du XIe siècle, note dans son répertoire des lignages arabes que le clan des Bajîla s'était fixé « du côté de Narbonne ». Mais les colonies étaient peu nombreuses, et surtout composées de Berbères. La majorité des musulmans de Gaule étaient probablement des combattants.

---

1. Ibid P. 21.

Mais beaucoup d'expéditions étaient suivies des familles des combattants, ainsi que d'autres civils, agriculteurs, artisans, en vue de la colonisation. Il y avait donc bel et bien des foyers de colonisation sarrasine au milieu de la mosaïque ethnique de la Gaule méridionale. Il y avait aussi des gallo-romains et des wisigoths qui se convertissaient, notamment des ariens qui avaient été persécutés par les trinitaires. Les Juifs, comme en Espagne, avaient également intérêt à soutenir le pouvoir islamique qui les protégeait de l'intolérance des autorités chrétiennes.

Il n'y eut donc pas de colonisation massive du Sud de la Gaule par les Sarrasins, mais essentiellement présence militaire dans les grandes villes et places fortes, le tout sous une autorité politique musulmane tolérante de tous les autres cultes. Mais il n'y eut pas non plus absence totale de colonisation, et il y avait des agriculteurs, ainsi que des quartiers musulmans dans la plupart des villes conquises. C'est pourquoi, malgré leur existence avérée, les traces archéologiques sont relativement peu nombreuses (il faut dire aussi que les Francs ont tout fait pour les effacer...). C'est la raison pour laquelle F. Clément ne cite « quelques monnaies récoltées dans l'Aude et les Pyrénées-Orientales (à Grèze, Douzens, Bizanet, Castel-Roussillon) » et surtout « dix-sept sceaux en plomb découverts récemment sur le site de Ruscino, près de Perpignan ».[1] Cet auteur ne croit pas aux autres vestiges « sarrasins » de France, qui relèvent, selon lui, d'un imaginaire populaire, comme : « tuile sarrasine », « cheminée sarrasine », etc. En tout cas, sa position ne fait pas consensus parmi les historiens et les archéologues. Mais elle est respectable et il faut la citer si l'on veut être objectif et tolérant.

---

1. Ibid P. 24. Voir *Archéologia*, n°420, mars 2005, p.4-5.

En ce qui concerne les légendes de cette « époque narbonnaise », il y a celle rapportée par le géographe Zuhrî (XIe s.) qui écrivait : « Sur la côte, à l'est de Barshalûna [Barcelone], il y a la ville d'Arbuna (Narbonne]. C'est le point extrême conquis par les musulmans sur le pays des Francs. On y trouvait la statue sur laquelle était écrit : Demi-tour, enfants d'Ismaël, ici est votre terme ! Si vous me demandez pourquoi, je vous dirai ceci : Si vous ne faites pas demi-tour, vous vous battrez les uns les autres jusqu'au jour de la résurrection ».[1]

Un autre géographe du XIe s., al-Bakrî, indique que Narbonne faisait partie d'al-Andalus.[2]

Les journaux « Septimanie »[3] et « Occitania » (sur internet) ont tenté de résumer les travaux des historiens, malgré leurs divergences. Mais on peut y remarquer qu'une synthèse « médiane » s'élabore et que l'on s'achemine vers un consensus, ceci évidemment dans l'attente de nouvelles études et découvertes sur ce vaste sujet, si Dieu le veut.

Sous le titre « Sarrasins et Francs », le journal du Conseil régional du Languedoc-Roussillon résume ainsi l'épopée musulmane en Septimanie :

« En 719, les Sarrasins, nom donné aux Musulmans au Moyen Âge, envahirent la Septimanie, prenant Narbonne, puis Carcassonne et Nîmes, malgré la résistance de la population et de la noblesse romano-wisigothique. C'était en majorité des troupes berbères, renforcées par des Syriens et des Yéménites, commandées par l'Emir al Samh, gouverneur de l'Espagne récemment conquise. »

1. Cité par F. Clément. Op. cit. P. 24. On remarquera que cette version du texte de l'inscription diffère un peu de celle rapportée par An-Nuwayrî d'après Ibn Al-Athir (citée au chapitre 2 du présent essai).

2. Ibidem. P. 24-25.

3. Journal informatique du Conseil régional du Languedoc-Roussillon : « Septimanie » (nov. 2004).

« Leur présence en Septimanie dura une quarantaine d'années mais nous savons peu de choses sur cette période. Peu de traces ont subsisté et les Chrétiens, en particulier les chroniques carolingiennes ont, par la suite, forgé l'image de Sarrasins ravageant tout sur leur passage. »

« Or, l'ère musulmane fut plutôt heureuse pour les habitants de la Septimanie qui cohabitaient bien, quelles que soient leurs origines, culture et religion. Selon les chroniqueurs arabes Ibn al-Athir et Al-Makhari, des colons musulmans s'installèrent en Septimanie et leur nombre fut en constante augmentation. Leur point d'ancrage le plus fort était Narbonne. Comme en Espagne, les conquérants firent preuve de tolérance en permettant aux gens du Livre, Juifs et Chrétiens, de pratiquer leur religion contre le paiement d'un impôt spécifique, la *gyzia*[1]. L'Église de Narbonne bénéficia du régime de protectorat et la cathédrale fut vraisemblablement partagée entre Chrétiens et Musulmans. »

« Des accords politiques furent passés entre Musulmans et seigneurs Goths, dans un contexte de luttes pour le pouvoir entre Berbères et Arabes d'une part, Arabes syriens et Arabes yéménites d'autre part. En outre, ces traités visaient à s'entendre pour faire face aux guerriers francs. Ainsi, la Chronique de Moissac, rédigée au xve s., mentionne-t-elle un accord passé entre le *wali* ou gouverneur de Narbonne et le patrice Moronte, représentant de l'autorité wisigothe, sans doute en Septimanie orientale, en vue d'interdire aux Francs de Charles Martel de prendre la région située à l'Est du Rhône, l'actuelle Provence. Cependant, l'alliance entre Musulmans

1. Signalons à ce sujet que les Musulmans devaient payer aussi un impôt spéci-que : la *Zakat* (qui est un des cinq piliers de l'Islam), et que de plus ils étaient assujettis au service militaire, alors que les gens du Livre n'y étaient pas contraints (mais pouvaient être volontaires, et en ce cas ils étaient exemptés de la *gyzia* ou *djizya*).

et Aquitains ayant été rompue, les premiers multiplièrent les raids depuis leur base de Narbonne vers l'Aquitaine et la vallée de la Loire. En 732, Charles Martel écrasa les Sarrasins près de Poitiers. Il prit ensuite la tête des troupes franques devant les murs d'Avignon et massacra toute la garnison musulmane, avec ceux des habitants qui avaient rejoint le camp des Mahométans. En effet, Chrétiens et Musulmans s'étaient unis, sans distinction de religion, contre « ces barbares venus du Nord ». Après la prise d'Avignon, les Francs assiégèrent Nîmes, Agde et Béziers. Là encore, Musulmans, Wisigoths et descendants des Gallo-romains se coalisèrent contre l'envahisseur. Bloqués devant Narbonne en 738, les Francs s'en retournèrent, mettant le feu aux villes traversées au retour : Agde, Béziers, Maguelone et Nîmes, considérées comme des points d'appui offerts aux Arabes, virent ainsi leurs fortifications détruites et leurs habitants massacrés ».[1]

Il fallut attendre 759, suite à un nouveau retournement de princes wisigoths, pour que Pépin le bref investisse Narbonne. En 781, Charlemagne annexe la Septimanie au Royaume d'Aquitaine qu'il a créé pour un de ses fils, Louis. En 793, l'Emir de Cordoue, Al-Hakam Ier lance une contre-offensive pour libérer les musulmans de Catalogne et de Septimanie. Il parvient à Narbonne mais ne réussit pas à reprendre la ville.

La défaite de Poitiers ne fut cependant pas un véritable « écrasement », mais plutôt un repli en bon ordre des troupes musulmanes après l'échec d'une simple razzia[2]. En effet, comme l'indique la revue internet Occitania : « contrairement à l'image d'Epinal traditionnelle, Charles Martel n'ar-

---

1. Septimanie. P. 24-25 (Publication sur Internet du Conseil régional du Languedoc-Roussillon. Nov.2004).
2. Cf. Occitania : « Septimanie Musulmane ». CH. 2. P. 4. Publication Internet.

rêta pas vraiment les « Arabes » à Poitiers, mais renvoya vers le Sud et la Septimanie des guerriers musulmans, chargés de butin, qui n'étaient sans doute pas très nombreux. Les Francs semblent d'ailleurs avoir été si peu sûrs d'eux qu'ils se retirèrent, semble-t-il, aussitôt au nord de la Loire. La légende veut qu'un certain nombre de musulmans – blessés ou déserteurs – soient restés aux alentours du site de la bataille et aient fait souche dans le pays, entre Poitiers et Tours, où certains villages garderaient des traces de cette installation. »[1]

Par contre, et c'est sans doute là l'origine de cette confusion, la bataille de Toulouse de 721 fut une réelle défaite, à laquelle, d'ailleurs, les Francs ne participèrent pas, bien que la ville fut officiellement vassale du royaume des Francs. Cette bataille fut remportée par le duc Eudes d'Aquitaine (qui n'était pas franc, mais wisigoth) renforcé par des Vascons (ancêtres des Basques). D'ailleurs les chroniqueurs musulmans anciens ne mentionnent pas Poitiers, alors qu'ils déplorent amèrement la défaite de Toulouse en 721. Il faut voir là une manipulation de l'histoire par les Carolingiens (héritiers des Francs mérovingiens) qui voulaient accroître leur prestige par cette glorieuse « victoire » de Poitiers, tout en passant sous silence que ce furent les Aquitains (Gallo-romano-wisigoths) qui portèrent le coup le plus décisif à l'expansion Sarrasine en Gaule.[2]

Ainsi, la revue Occitania (article : « Septimanie Musulmane »), écrit pour sa part : « Al-Samh mit le siège devant Toulouse mais, bien que Charles Martel soit resté sourd à ses demandes réitérées de secours, le duc d'Aquitaine [Eudes] /…/ réussit à rassembler des troupes dans son duché et fit également appel à des mercenaires vascons. /…/ En 721,

1. Ibidem P. 5-6.
2. Ibid. P. 2-3.

ces Vascons étaient donc aux côtés des Aquitains, et Eudes, sans l'aide des Francs, réussit à habilement manœuvrer et les troupes qu'il avait rassemblées tombèrent sur les arrières[1] de l'armée assiégeante. L'émir Al-Samh fut très grièvement blessé au cours des combats – certains chroniqueurs pensent même qu'il fut tué devant Toulouse – et les Musulmans durent se résoudre à faire retraite vers Narbonne. Devant la baisse du moral de ses troupes, habituées aux victoires depuis leur entrée en Europe, le lieutenant d'Al-Samh, Abd el-Rahmân al-Ghafiqî, n'eut d'autres ressources que de ramener son armée vaincue à Narbonne, où, d'ailleurs, Al-Samh mourut des suites de ses blessures. Al-Ghafiqî, que nous retrouverons quelques dix ans plus tard à Poitiers, consolida néanmoins sa conquête de la Septimanie car Eudes d'Aquitaine n'avait pas pu ou pas voulu le poursuivre pendant sa retraite vers Narbonne[2]. Contrairement à ce que nous dit l'histoire officielle de notre pays où l'on nous serine que Charles Martel arrêta les Arabes à Poitiers en 732, sauvant en quelque sorte l'Europe de l'Islam, les chroniqueurs arabes considèrent que c'est la défaite devant Toulouse, en 721, qui mit véritablement un coup d'arrêt à la conquête par les Musulmans des terres situées au Nord des Pyrénées. /…/ Leurs chroniqueurs se réfèrent au site de cette défaite comme au Balat al-Shuhada, ou chaussée des Martyrs ».[3]

Depuis Narbonne donc, les Sarrasins lancèrent de nombreuses expéditions, et s'emparèrent de plusieurs villes du

1. Comme l'armée Sarrasine était suivie des familles des combattants (afin de coloniser les régions conquises), c'est l'attaque contre le campement de ces familles qui démoralisa les Sarrasins et provoqua un repli précipité qui bouleversa les plans d'Al-Samh et entraîna la défaite.
2. Il est d'ailleurs certain que s'il l'avait fait, Charles Martel en aurait profité pour envahir et annexer son duché.
3. Occitania : « Septimanie Musulmane ». Ch. 2. P. 3-4.

Midi : Carcassonne, Nîmes, Alet, Béziers, Agde, Maguelone, Autun, Beaune, Chalon-sur-Saône, Mâcon, Sens, Luxeuil, etc. Parfois, c'était de simples razzias, mais aussi parfois des occupations durables (notamment Arles, vers 734). En 801, la Septimanie devint officiellement partie intégrante du domaine franc, et Charlemagne encouragea la colonisation de la région par des Francs venus du nord (notamment autour des nombreuses abbayes qu'il fit bâtir). Mais le Languedoc ne fut définitivement annexé à la couronne franque qu'en 1229.[1]

Vers 730, « à l'initiative du Berbère Othman Ibn Naissa – que les chroniqueurs chrétiens appellent Munuza – et qui était alors gouverneur de ce qui n'était pas encore la Catalogne, des pourparlers s'engagèrent entre le duc d'Aquitaine et les Musulmans. Ils s'achevèrent, apparemment, par la signature d'un traité de paix qui devait, entre autres, voir le mariage de la fille d'Eudes d'Aquitaine et de Munuza et consolider ainsi un accord qui permit d'en finir avec les raids musulmans sur l'Aquitaine. De tels accords sont révélateurs de la méfiance qu'éprouvaient, vis-à-vis des Francs, aussi bien les populations de Septimanie ou de Provence que les Aquitains ».[2]

« En 734, la Chronique de Moissac fait état d'un accord passé entre le wali, c'est-à-dire le gouverneur de Narbonne – déjà donc province musulmane d'Al-Andalus – et le patrice Moronte – dernier survivant de l'autorité wisigothe en Septimanie orientale ou en Provence ? – en vue d'interdire aux Francs de Charles Martel de se saisir de la région /.../ C'est, semble-t-il, au cours de cette offensive qu'Arles, Saint-Rémi

1. *Gallica*. Chronologie. P. 11. Publication Internet.
2. *Occitania* : « Septimanie Musulmane ». Ch. 2. P. 5.

et Avignon tombèrent aux mains des Musulmans, sans avoir offert une bien grande résistance »[1].

Ni les Byzantins (par l'intermédiaire notamment de leurs vassaux Lombards) ni les Francs n'exerçaient alors aucune suprématie sur la Provence, au moment où les Sarrasins (ou Maures d'Espagne) atteignirent à nouveau la vallée du Rhône en 730 (ils l'avaient déjà atteinte et remontée jusqu'à la Saône vers 720). La Provence était alors dirigée par le duc Moronte (ou Mauronte), qui résistait pour le mieux (diplomatiquement) à la fois aux Francs et aux Lombards, ses voisins. L'arrivée des Sarrasins remit en cause cet équilibre précaire des forces en présence. Charles Martel, craignant de voir Moronte faire allégeance aux nouveaux venus, accourut en Provence et la livra à un pillage systématique. Les populations provençales, réduites au désespoir, se jetèrent alors dans les bras des Sarrasins, et le duc Moronte s'allia au wali musulman et lui offrit la ville d'Arles. Puis Sarrasins et Provençaux alliés regagnèrent du terrain, et établirent des garnisons et des bastions tout le long de la vallée du Rhône et jusqu'au Valais (en amont du Lac Leman).

Les Francs étaient certes des guerriers redoutables et souvent même très cruels. Et leur conversion au christianisme (trinitaire) n'avait, semble-t-il, pas profondément modifié leurs habitudes ancestrales. Leurs expéditions guerrières étaient surtout motivées par le pillage, après quoi ils regagnaient leurs bases. Ils constituaient cependant une force ascendante indéniable. Ils avaient vaincu et vassalisé les Gallo-romains (Île-de-France), puis les Wisigoths et les Burgondes. Ils luttèrent ensuite contre les Lombards, les Hongrois[2]

1. Ibidem.
2. Avant 896, les Hongrois étaient surtout des Daces, installées sur cette une terre autrefois Celtique. Puis les Magyars (de langue finno-ougrienne dont

et les Sarrasins. Mais sans leurs querelles internes, ces derniers auraient assurément conservé non seulement leurs possessions en Espagne, mais aussi en Gaule. En effet, dès 740, une guerre civile oppose les Musulmans en Espagne: Berbères Kharidjites contre Arabes pro-Omeyyades.[1]

Ce ne sont donc pas les quelques défaites subies par les Sarrasins en Gaule (Toulouse, Poitiers) qui expliquent l'affaiblissement et la chute de Narbonne en 759, mais les événements internes à l'Empire musulman, avec leurs effets jusqu'au Maghreb, en Espagne (et sa province de Gaule). De même pour la chute du Fraxinet en 972.

Parmi ces événements qui se produisirent au Maghreb, il y eut – selon la revue Occitania déjà citée - « la révolte, en 740, des Kharidjites d'Afrique du Nord, qui eut d'ailleurs un impact important sur certains des Berbères établis en Espa-

---

le berceau est l'Oural), guidés par leur chef Arpad, s'y installent en 896, et de là, lancent des incursions dans les pays avoisinants (notamment dans l'Autriche actuelle), puis aussitôt franchissent les cols alpins et déferlent sur la Gaule. Les Provençaux sont les premiers à faire face, aidés par leurs alliés Sarrasins qui tiennent des cols des alpes (notamment dans le Valais). Ensuite, ce sont les Francs (surtout par l'intermédiaire de leurs vassaux Burgondes puis Lombards) qui verrouilleront les Alpes contre les invasions venues de l'Est. Les Hongrois (essentiellement des Magyars animistes) s'étaient christianisés, et Etienne Ier (descendant du conquérant Arpad) sera couronné roi par le Pape de Rome en 1001.

1. Par une erreur fréquente, mais complètement anachronique, on entend souvent dire que le parti Ommeyyade était « sunnite » et que le parti Alide était « chiite ». En fait, les quatre écoles sunnites proprement dites (hanafite, malikite, shafiite et hanbalite) ne se sont constituées qu'au début et au cours de la période abbasside, de même que les trois tendances du chiisme (zaydite, jafarite ou *duodécimaine*, et ismaélienne ou *septimaine*). L'opposition entre Omeyyades et Alides était à l'origine essentiellement politique (et très peu « doctrinale »). La première vraie « séparation » à la fois politique et réellement doctrinale fut celle des Kharidjites (à la fin du Khalifat *rachidine*, mais là encore la doctrine ou plutôt les doctrines kharidjites mettront des décennies, voire plus d'un siècle avant de se stabiliser).

gne.[1] Ces graves difficultés obligèrent le gouverneur d'Al-Andalus à retirer ses troupes de ce côté-ci des Pyrénées et à laisser la Septimanie assez démunie devant les menaces que les Francs allaient faire peser sur cette province. Peu de temps après, la dynastie Omeyyade de Damas était renversée par les Abbassides et leurs partisans et les événements de Syrie eurent un tel impact sur les Musulmans d'Andalousie que tous leurs projets de conquête et de colonisation au-delà des Pyrénées furent figés, pour ne pas dire abandonnés. Le seul survivant de la dynastie Omeyyade de Syrie, après maintes tribulations, arriva enfin en Andalousie où il régna de 755 à 788, ayant, bien sûr, coupé les ponts avec le califat Abbasside, dont la capitale s'était transportée à Bagdad. Par la suite, lorsqu'ils franchirent les Pyrénées (al-Mughit en 793, al-Iskandaruni en 841, attaque navale en 1020 contre Narbonne), jamais les Musulmans ne réussirent à reprendre les positions qui avaient été les leurs [en Septimanie] ».[2]

La chute de la Septimanie musulmane (fin du VIIIe s.) amorça le vaste mouvement dit de « Reconquista »[3] des

1. On a vu en effet, précédemment, que cette doctrine kharidjite séduisait souvent les non arabes, car elle affirmait que le khalife pouvait être de toute origine (même « un esclave noir ») du moment que son islam était irréprochable. En fait, ce principe n'est pas totalement faux, même si au départ, la sagesse conduisait à confier la direction de la communauté à des arabes, premiers dépositaires du legs scripturaire de l'Islam. Mais ensuite, les dynasties Almoravide (berbère), Ayyubide (kurde), Mamelouk (d'origine servile turco-anatolienne), Seldjoukide, Ottomane (turques), Moghol (turco-mongole), etc., n'était pas arabes, (et n'est pas incompatible avec les Textes sacrés). Mais les sectaires kharidjites se servaient à tort et à travers de certains hadiths pour endeuiller le monde musulman, et n'hésitaient pas à déclarer « apostat » tout musulman ne partageant pas leur doctrine ultra-puritaine et intolérante. Beaucoup d'ambitieux politiques (en Orient, mais aussi au Maghreb et en Espagne) utilisèrent l'extrémisme kharidjite pour justifier leurs exactions.
2. Occitania. Op. cit. p.6.
3. « Reconquête ». Terme historique désignant la lente conquête, par les royaumes chrétiens du nord de l'Espagne, de la péninsule ibérique (appelée Al-

Catholiques (trinitaires) en Espagne. Dans ce pays aussi, les Musulmans (et les Juifs), de plus en plus persécutés par l'Inquisition,[1] devront se convertir ou s'exiler, jusqu'à l'éradication méthodique et totale de l'Islam dans la péninsule ibérique. En 1492, la chute de Grenade marquait la fin de la Reconquista.[2]

René Grousset écrit au sujet de cette Reconquista : « Les barons français furent appelés à y prendre part ». Ce fût « La première croisade française », selon le mot d'Augustin Fliche, à l'appel du Pape Alexandre II, en 1063-1065. Et l'auteur de conclure : « La reconquista espagnole avait préparé les esprits à l'idée de croisade ». (« Les Croisades », P. 18, Éd. P.U.F 1944).

Andalous par les historiens et géographes arabes), et qui dura en gros de la fin du VIIIe à la fin du XVe s.

1. Très puissante organisation catholique dite du « Tribunal de l'Inquisition ». Elle fut instituée par le concile de Véronne (1184) pour détruire les chrétiens « hérétiques » de Lombardie, puis réactivée contre les Cathares (chrétiens johanistes accusés fallacieusement de manichéisme) en 1198. Les conciles de Latran (1215) et de Toulouse (1229) en font une machine judiciaire permanente dotée de pouvoirs quasi-absolus en matière d'investigation et de répression. A partir de 1231, l'Inquisition va devenir l'instrument de l'Ordre catholique Dominicain (fondé en 1216 par l'espagnol « saint » Dominique de Guzmân mort en 1221). C'est ainsi que fut systématisée la torture, les parodies de procès, la spoliation des biens des condamnés, la mort par le feu. Les abus de cette « institution » la rendirent de plus en plus odieuse aux peuples et même à certains gouvernants politiques et religieux d'Europe. Elle commença ainsi à perdre de son influence au XVIe s. Mais elle resta très vigoureuse en Espagne jusqu'au XVIIIe s. Elle ne cessera d'exister officiellement qu'au XIXe s. où elle deviendra l'actuelle « Congrégation pour la Doctrine de la Foi », émettant des avis, mais dépouillée de tout bras répressif. L'actuel pape (Ratzinger) en était l'ancien responsable.
2. A noter que les derniers Morisques d'Espagne (descendants des musulmans convertis de force au christianisme trinitaire) seront expulsés d'Espagne vers le Maghreb en 1609. D'ailleurs, c'est en Espagne que l'Inquisition sévira le plus longtemps, jusqu'au XVIIIe s. Quant aux Moranes (descendants des juifs convertis de force par les autorités chrétiennes en Espagne), ils seront eux aussi expulsés après avoir été longtemps persécutés.

Durant la Reconquista, les musulmans et les juifs d'Espagne qui refusèrent d'apostasier trouvèrent refuge au Maghreb (quand ils n'étaient pas simplement tués). Après 1492 (chute de Grenade), beaucoup de Juifs se réfugièrent également dans l'Empire Ottoman, notamment en Turquie. Bernard Lewis écrit à propos du Sultan Bayazid II : « C'est ce même Bayazid II qui, à partir de 1492, autorisa et même encouragea les juifs d'Espagne et du Portugal chassés de leur pays à venir s'installer dans l'Empire ottoman, afin d'y recommencer une nouvelle existence. /…/ C'est précisément sous le règne de l'austère et intransigeant mais pieux et juste Bayazid II que se produisit la plus importante immigration juive en terre ottomane. »[1]

Mais revenons à la Gaule. La période « narbonnaise » prit donc fin dans la seconde moitié du VIIIe s. Charlemagne annexa la Septimanie en 781[2]. Mais des expéditions musulmanes sont signalées jusqu'au milieu du IXe s. Ensuite, une nouvelle période de domination musulmane s'ouvrait en Provence à la fin du IXe s. Elle allait durer plus longtemps que la domination en Septimanie, tout en étant aussi précaire et agitée.

1. « Islam » P. 496. Éditions Gallimard (Quarto), 2005.
2. En 801 elle entra effectivement dans le domaine franc par l'arrivée de colons francs. L'ensemble du Languedoc fut définitivement rattaché au Royaume de France en 1229.

4.
L'Islam en Provence (734-975)[1] et la période du Fraxinet (v.880-972)

Narbonne étant tombée en 759 (ainsi que toute la Septimanie dans les décennies suivantes), la présence musulmane en Gaule se déplaça donc vers l'Est. Selon l'ancien chroniqueur lombard Liutprand (XIe s.), les Sarrasins étaient venus par la mer depuis l'Espagne à la fin du IXe siècle. Il est certain que des renforts étaient effectivement venus par la mer, puisque la perte de la Narbonnaise, par les musulmans, coupait la voie terrestre vers la Provence. Mais rien ne prouve qu'il n'y avait plus d'Islam en Gaule après la chute de Narbonne, et qu'entre les deux périodes considérées (période narbonnaise et période provençale) tous les Musulmans de Septimanie aient été totalement anéantis. La situation était certes alors très confuse, mais les Francs, après leurs incursions et leurs pillages en Gaule méridionale, avaient pour habitude de revenir vers leurs bases plus au Nord. Durant cette période intermédiaire (entre les deux périodes considérées ici), la gaule méridionale souffrit de l'anarchie : les villes investies par les Francs étaient incendiées et détruites, mais dans les montagnes et les forêts, la « purification ethnique » prit certainement beaucoup plus de temps. On possède peu d'éléments historiques concernant ce siècle troublé en Septimanie (de la fin du VIIIe à la fin du IXe s.), excepté quelques incursions andalouses en Narbonnaise (notamment en 793 et

1. 734 est la date de l'alliance avec la Duc Moronte de Marseille qui offre Arles au gouverneur musulman de Narbonne. 975 est la date maximale de la chute du Fraxinet selon certains auteurs.

en 841). Ces incursions avaient peut-être pour but d'appuyer des « poches de résistance » ou des révoltes en Septimanie.

Et même en admettant qu'il y ait eu rupture entre les deux périodes ici considérées et que l'établissement du Fraxinet soit d'origine purement maritime, la période de stabilité musulmane en Provence commence effectivement à la fin du IXe s. C'est à partir de cette région du Fraxinet que les Sarrasins reprirent leurs conquêtes et expéditions dans le Midi et les Alpes. Ces Sarrasins de Provence avaient des alliés locaux temporaires, notamment le prince Hugues d'Italie, un ancien adversaire (qui trahira ensuite son alliance parce que les Sarrasins avaient octroyé l'asile politique à un concurrent d'Hugues au trône de Lombardie).

Concernant cette période provençale, Philippe Sénac écrit, dans l'ouvrage collectif « Histoire de l'islam et des musulmans en France » :

« Des musulmans venant d'Andalousie se sont établis, à la fin du IXe siècle jusqu'en 972 environ, sur un territoire qui correspond actuellement aux hauteurs de Saint-Tropez, le Fraxinet. A la différence d'autres peuplements plus sporadiques, celui-ci dura près d'un siècle et ses motifs ne sont, semble-t-il, pas limités à de pures manœuvres de brigands venus razzier les environs. On peut au contraire dégager des raisons stratégiques à cet établissement musulman en Provence. Si pendant longtemps la pauvreté des données archéologiques a pu conduire les historiens à minimiser l'importance de cette présence musulmane, il convient d'en réévaluer la portée, en étudiant à la fois les sources latines et arabes, et en tenant compte, surtout, de la découverte d'épaves sarrasines au large des côtes provençales ».[1]

1. P. 26. Éditions Albin Michel, 2006.

Les sources écrites qui abordent la période évoquée ici sont des chroniques anciennes, chrétiennes et musulmanes. Elles ont été analysées, puis synthétisées par les historiens avec un esprit de plus en plus objectif. Ainsi, dans son introduction à l'ouvrage collectif « Histoire de l'islam et des musulmans en France », Mohammed Arkoun écrit : « Nous avons fait appel aux meilleurs chercheurs et enseignants pour conjuguer une écriture didactique à des approches novatrices d'un sujet conflictuel, afin d'offrir à des publics variés une information rigoureuse et éclairante, dans la ligne de ce qu'on a pu appeler « l'histoire-problème ». Celle-ci vise à faire passer à la connaissance critique et explicite les grands problèmes enfouis dans l'implicite vécu des générations passées et présentes ».[1]

Philippe Sénac cite les sources latines et arabes, et fait également état des données archéologiques.

Parmi les sources latines qu'il cite : l'Antadoposis de l'évêque Liutprand de Crémone ; les Annales du moine rémois Flodoard ; les Histoires du moine bourguignon Raoul Glaber (XIe s.) ; des récits hagiographiques comme la Vie de Jean, abbé de Gorze ; la Vie de saint Maïeul ; des documents comme les Chartes de donation du XIe s., émanant notamment des monastères de Saint-Victor de Marseille et de Saint-Honorat de Lérins. P. Sénac souligne que « les auteurs latins signalent tous que les occupants du Fraxinet venaient d'Espagne. /.../ Liutprand précise même qu'ils étaient les tributaires du calife omeyyade ».[2]

Parmi les sources arabes, il y a un livre de al-Istakhrî (Xe s.) : *Kitâb al-Masâlik wa al-Mamâlik* (« Livre des routes et des royaumes », illustré de cartes géographiques) dans lequel

1. P. 18-19. Éd. Albin Michel, 2006.
2. Ibidem. P. 27 à 31. Op. cit.

l'auteur décrit une région qu'il appelle le Jabal al-Qilâl (la « Montagne des cîmes ») ; il s'agit des Alpes de Provence en général (y compris le massif des Maures et de l'Estérel) avec la région du Fraxinet, depuis La Moure au nord jusqu'à la côte au sud (en passant par Ramatuelle : *Rahmatullah* en arabe « Miséricorde Divine »). Istakhri indique que cette région est longue de « deux journées » de marche et qu'elle est habitée par des musulmans, et que « les Francs ne purent les en déloger ». Dans son livre *Kitâb sûrat al-ard* (« Livre de la configuration de la terre ») illustré aussi de cartes, le géographe Ibn Hawqal (xe s. également) écrit que « Le Jabal al-Qilâl, situé dans la région de France, est aux mains des combattants du *Jihâd* pour la foi. On y trouve une belle production agricole. /…/ Ce sont des musulmans qui rendirent ce coin habitable dès leur installation. Ils devinrent une menace pour les Francs ». Et il indique en outre que ce Jabal al-Qilâl est rattaché à l'État musulman d'Espagne. Un troisième ouvrage (anonyme) composé en 982 en persan, s'intitule *Hudûd al-'Âlam* (les « Confins du monde ») indique que cette région (Jabal al-Qilâl, c'est-à-dire l'établissement musulman de Provence) est située « à proximité du pays des Romains ». Il y a encore d'autres ouvrages plus tardifs, avec des cartes, qui confirment ces informations, notamment le *Mu'jâm al-Buldân* (« Dictionnaire des pays ») du géographe Yaqût (début du XIIIe s.) ; le *Muqtabas d'Ibn Hayyân* (tome V) où il est indiqué que le chef musulman du Fraxinet, en 950, s'appelait Nasr ibn Ahmad et qu'il était le représentant en Provence du Calife de Cordoue. Cependant, vu de Cordoue, cette dépendance provençale avait surtout une fonction maritime avec ses ports, et la chute attendue du Fraxinet en 972 n'entraîna pas de réaction notable de la part du Califat. [1]

1. Cf. Philippe Sénac. Op. cit. P. 31-32.

L'archéologie confirme ces sources latines et arabes, et notamment le fait que le Fraxinet dépendait politiquement de l'Espagne musulmane (*al-Andalus*).

La présence d'établissements portuaires musulmans entre Marseille et Cannes est prouvée par la découverte de quatre épaves de navires islamiques, le premier au large d'Agay en 1962, le second en 1973 dans la rade de Cannes, le troisième en 1975 au large de Marseille. Quant à la dernière, elle a été retrouvée au large de la presqu'île de Saint-Tropez. Philippe Sénac décrit ces découvertes et leur fouille dans l'ouvrage « Histoire de l'islam et des musulmans en France ».[1] Les conclusions montrent l'origine arabo-andalouse de ces épaves, et plus précisément l'influence artisanale de Pechina près d'Alméria (au sud de l'Espagne). P. Sénac écrit à ce sujet : « [ceci] confirmerait l'opinion d'Evariste Lévi-Provençal[2] selon laquelle les Sarrasins du Fraxinet étaient originaires de cette région [d'Alméria] ».[3]

P. Sénac indique, qu'outre les sources écrites (latines et arabes), l'archéologie atteste bien d'un établissement durable de musulmans en Gaule durant le haut Moyen Âge : « la découverte d'épaves sarrasines du xe siècle sur la côte provençale et la mise au jour récente de près d'une quarantaine de sceaux islamiques en plomb du début du VIIIe siècle et de monnaies d'époque omeyyade sur le site de Ruscino, près de Perpignan, montrent que les musulmans se sont bien établis en Gaule méridionale ».

1. P. 36 à 39.
2. Lévi-Provençal, auteur d'une « Histoire de l'Espagne musulmane », 3 volumes. Éd. Maisonneuve, 1944-1953.
3. « Histoire de l'islam et des musulmans en France ». P. 39. Éd. Albin Michel, 2006.

Mais le Fraxinet était isolé. Dépendant formellement du Califat de Cordoue, il fut en fait sacrifié pour des raisons diplomatiques, suite notamment à des tractations entre des seigneurs chrétiens (de Burgondie, de Lombardie, d'Italie, etc.) et le Calife de Cordoue.

Finalement, après presque un siècle de domination Sarrasine sur la région du Fraxinet, une coalition de Burgondes et d'Italiens, prenant prétexte de l'enlèvement d'un prêtre (l'abbé Maïeul de Cluny) en juillet 972, envahit le Fraxinet et met fin à la présence politique et militaire de l'Andalus en Gaule. Ensuite, les Francs n'allaient pas tarder à annexer définitivement la Provence.

Pendant plus d'un siècle en effet, la Provence musulmane fut le théâtre d'incursions barbares de la part des Francs certes, mais aussi des Normands, des Hongrois (en 942), sans compter les guerres entre les comtés de la région (Burgondie, Savoie, Dauphiné) et entre le royaume des Francs et celui de Lombardie. Des enclaves musulmanes résistèrent, et les populations – de toutes confessions - y trouvaient souvent refuge. Mais, coupés de l'Espagne, quasiment abandonnés par Cordoue, les Musulmans voyaient leurs possessions se réduire inexorablement. Et une coalition des comtes de la région (indépendants des Francs pour la plupart) mit fin à la présence militaire musulmane au Fraxinet (ou Freycinet) en 972. Puis les Francs, peu à peu, grignotèrent tout le sud de la Gaule, et le Languedoc fut définitivement annexé à leur royaume en 1229.

Mais dans certaines villes, qui avaient signé leur reddition devant les Francs, il y avait encore des Musulmans, surtout des provençaux convertis. Ainsi, François Clément indique que : « Plusieurs indices laissent entrevoir que des musulmans séjournaient, voire étaient établis à Montpellier au cours du

XIIe siècle. Benjamin de Tulède, qui visite le sud de la France dans les années 1160, note que la ville est « fort fréquenté par toutes les nations, tant chrétiennes que mahométanes ». F. Clément indique qu'un prince sarrasin en visite à Montpellier, en 1162, proteste auprès du pape en visite lui aussi dans la ville. Quel fut l'objet de cette harangue publique ? Assurément le mauvais sort réservé aux musulmans de la ville, alors que les chrétiens, eux, étaient bien traités en terre musulmane. En effet, F. Clément indique qu'une « clause du testament de Guilhem V (1121)[1] défend de prendre aucun juif ou sarrasin pour baïle » de la ville. Cette interdiction d'accéder à l'une des plus importantes fonctions municipales signifie-t-elle que des musulmans étaient en passe d'y parvenir ? Il est difficile de l'affirmer. On retiendra, en tout cas, qu'une telle éventualité n'était pas inenvisageable, probablement parce qu'il existait, à cette époque, un certain nombre de musulmans suffisamment intégrés dans la ville, à l'instar des juifs ».[2]

L'archéologie corrobore ces récits, puisque, comme l'indique également F. Clément : « on a retrouvé, à Montpellier et à Aniane (Hérault), les fragments de trois stèles musulmanes du XIIe siècle. /…/ La stèle d'Aniane porte le nom du défunt, un certain Ibn Ayyûb, jeune étudiant (*tâlib*) en science de l'interprétation (*ra'y*), une des branches des études théologiques et juridiques. La stèle de Montpellier, dont l'un des fragments a été découvert sur l'emplacement d'un très ancien cimetière, est celle d'un faqih (spécialiste de jurisprudence) décédé en l'an 533 de l'hégire (1138-1139) ». Et l'auteur de conclure que « la présence des deux juristes pourrait indiquer que les musulmans de Montpellier formaient

1. Prince lombard.

2. F. Clément. Op. cit. P. 47.

une communauté structurée sur laquelle les autorités politico-religieuses des royaumes musulmans veillaient à exercer leur contrôle ».[1]

Mais la relative « liberté religieuse » des musulmans de Montpellier ne dura pas longtemps. Elle ne tenait qu'à des accords passés autrefois entre Cordoue et la Lombardie. Les Francs n'allaient pas les respecter très longtemps. Les seuls musulmans qui subsistèrent furent alors des esclaves (principalement des femmes) capturés lors des conquêtes franques, puis lors de la Reconquista en Espagne, et revendus sur les marchés du Midi de la France (Marseille, Montpellier, Narbonne), et ce jusqu'au XIVe siècle. F. Clément affirme que : « La conversion au christianisme ne leur est pas imposée. En tout cas, ces personnes conservent leur nom musulman : Ali, Aissa (Aïcha), Fatma, Azmet (Ahmed), etc. ». Le maître n'a effectivement aucun intérêt à démoraliser son outil de travail. De toute façon, comme l'indique le même auteur : « Le baptême n'affranchit pas pour autant le nouveau chrétien : cette décision appartient au maître ».[2]

Après le XIVe siècle, la traite des esclaves d'origine musulmane continua : surtout des femmes d'origine tartare, turque, caucasienne, achetées en Russie et rebaptisées de force par des prêtres orthodoxes avant leur transfert en France (notamment, toujours, à Montpellier).[3] Et l'on continua à appeler Sarrasin toute personne musulmane asservie, quel que soit son pays d'origine.

Finalement, ces esclaves finirent par se mêler au reste de la population française, par le biais de l'affranchissement, du concubinage, du mariage, et ceci jusqu'à l'abolition formelle

1. Ibidem.
2. Ibid. P. 49.
3. Cf. F. Clément. Op. cit. P. 50.

de l'esclavage par la Révolution française. Nous avons donc tous du « sang » de Franc et du « sang » de Sarrasin, ainsi que (et même surtout) du « sang » gaulois, romain, burgonde, lombard, wisigoth. Cette union des « sangs » s'est réalisée il y a longtemps, avant même que se constitue le premier Royaume de France, et le respect des ancêtres devrait susciter la paix entre leurs descendants.

Il existait donc encore, jusqu'au XIIe s., dans le sud de la France, des musulmans dans certaines villes, au moins à Montpellier.[1] Mais, de plus en plus persécutés, ils durent choisir entre la conversion ou l'exil, et l'Islam disparut ainsi durant huit siècles.

* * *

Les raisons de la perte de l'Espagne (et de la Gaule du sud et des Îles méditerranéennes[2]) par les Musulmans sont connues. Elles sont essentiellement politiques. A partir de la fin du Khalifat de Cordoue, émietté en de multiples petits royaumes rivaux indéfendables, face à une solide alliance des royaumes catholiques (notamment Aragon et Castille), activement soutenue d'ailleurs par les chevaliers Francs venus du Nord, l'Islam était irrémédiablement compromis en Europe occidentale. Les victoires des Francs en Gaule du sud et en Espagne leur ont d'ailleurs littéralement « donné des ailes » et en ont fait les initiateurs et les fers de lance de toutes les Croisades, au point où tous les Croisés (même anglo-saxons ou italiens) étaient globalement appelés Franji (« Francs »)[3] par les Arabes.

1. Cf. François Clément : « Histoire de l'Islam et des Musulmans en France du Moyen Âge à nos jours ». P. 47. Éditions Albin Michel, 2006.
2. La Sicile a été prise par les « Sarrasins » en 720, la Sardaigne et la Corse en 724. La Crète, Malte et les Baléares ont été également sous domination musulmane.
3. Ibn Khaldûn (m. au Caire en 1406 ap. J.-C.) appelle *Al-Ifranja* la France

L'Espagne et la Gaule musulmanes étaient trop enclavées en Europe occidentale, trop éloignées du centre de gravité de l'Empire musulman pour s'y maintenir, alors que celui-ci combattait sur le front byzantin et connaissait en outre des troubles intérieurs graves.

C'est surtout sous l'Emirat (qui deviendra Khalifat Omeyyade) de Cordoue, que l'Espagne musulmane connut son apogée (de 756 à 1031 ap. J.-C.) et que sa culture rayonna dans le reste de l'Europe. La mosquée de Cordoue était alors la plus grande du monde après la mosquée de la Kaaba de La Mecque.[1]

Après la chute du Khalifat de Cordoue, la Reconquista grignota inexorablement, durant encore près de quatre siècles, une Andalûs en déclin. Les Almoravides, puis les Almohades (Berbères) stabilisèrent un peu la péninsule, mais le mouvement de recul était irréversible. André Clot écrit : « A côté de la place qu'occupent pendant quelques soixante-dix ans les Abbassides de Séville, les autres dynasties éphémères du XIe siècle se bornent le plus souvent à offrir le spectacle de leurs querelles intérieures et des combats qu'elles se livrent entre elles avec un résultat qui, après un temps plus ou moins long, est toujours le même : leur disparition au bénéfice d'un autre Rey de taifa ou, le plus souvent, de l'ennemi chrétien ».[2]

Joseph Burlot écrit : « L'Empire se démembra en une multitude de petits États aux mains de roitelets connus sous le nom de reyes de Taïfas (*muluk al-tawaif* : « rois de partis »). Cependant, cela n'affecta pas la civilisation, et l'auteur ajoute : « L'épanouissement des sciences, des lettres et des

et *Al-Adalous* l'Espagne (« Discours sur l'Histoire universelle ». Traduit par Vincent Monteil, Éd. Sindbad, 1968. P. 74).

1. Cf. Dictionnaire Hachette, 1991. P. 361.

2. André Clot. Op. cit. P. 191.

arts fut extraordinaire dans les petites cours qui abritaient les poètes, les savants, les philosophes, médecins et artistes ». Mais en raison de leur divisions et de leur faiblesse politique, il ajoute : « Ces États ne purent pas résister à la poussée chrétienne du Nord ; la « reconquista » marqua des points et en 1085, la prise de Tolède par Alfonse VI fut ressentie comme une catastrophe. Le salut vint du Maroc avec les Almoravides qui réunifièrent Al Andalus. Cependant, l'Espagne ne sera plus que la vassale du Maghreb, simple province d'un vaste empire dont la capitale est Marrakech ».[1]

Ceci dit, l'arbre ne doit pas cacher la forêt : la guerre est certes plus spectaculaire que la paix, mais dans l'histoire de tous les peuples, les années de guerre sont moins nombreuses que les années de paix, heureusement, sans quoi l'humanité aurait sans doute probablement déjà disparu. La raison naturelle (et aucune tradition religieuse ne réfute ce principe) fait de la violence un ultime et regrettable recours quand tout autre moyen a échoué. En Islam, le *Jihad* (« Combat, Lutte, Effort, Zèle ») ne se réduit pas à la conception de « Guerre Sainte » telle qu'elle a été proclamée par la papauté lors des Croisades. En Islam, le « petit » *Jihad* (c'est à dire au plan militaire) est avant tout défensif et dissuasif. Il y a eu des conquêtes, certes, et elles furent annoncées par les Hadiths du Prophète, comme la conquête de la Perse et de Byzance. Ces deux puissances étaient devenues extrêmement corrompues, décadentes et tyranniques. Elles s'étaient épuisées mutuellement dans des guerres séculaires et leurs peuples souffraient depuis très longtemps. L'intolérance religieuse atteignait des sommets inédits. Or, le Coran affirme que Dieu contient les peuples les uns par les autres : *« Et si Dieu ne dressait pas les hommes les uns contre les autres, des monas-*

1. « La civilisation islamique ». Éd. Hachette, 1982. P. 129.

tères eussent été détruits ainsi que des églises, des synagogues et des mosquées dans lesquelles on invoque fréquemment le Nom de Dieu et Dieu accordera la victoire à ceux qui soutiennent Sa cause car Dieu est Puissant et Fort » (Coran 22,40).[1]

Contrairement aux préjugés infondés pourtant tenaces, c'est surtout pacifiquement que l'Islam s'est répandu dans le monde, car la conversion forcée est interdite par le Coran et la Tradition (*Sounnah*) prophétique. Les transgressions de cet interdit furent exceptionnelles. Bernard Lewis, qui est sans complaisance à l'égard de l'histoire musulmane, le reconnaît absolument : « Les cas de conversion forcée sont extrêmement rares dans toute l'histoire musulmane ».[2] Malheureusement, il faut bien reconnaître objectivement que tel ne fut pas le cas pour le christianisme, et c'est surtout par le glaive, en Espagne comme ailleurs, qu'il s'est imposé, et la conversion forcée était la règle la plus courante, contre les Musulmans et contre tous les Chrétiens supposés « hérétiques » par Rome. La « tolérance » catholique médiévale n'était accordée qu'aux Juifs, mais ces derniers étaient cependant régulièrement persécutés, spoliés, voire parfois massacrés, et ceci dans presque toute l'Europe. Au début des Croisades, ils furent même les premières victimes des hordes qui déferlaient sur l'Orient. Quant à la rivalité religieuse entre Rome et Byzance (Grand Schisme d'Orient en 1054 entre Catholiques et Orthodoxes), elle dégénéra en conflit ouvert durant ces mêmes Croisades (siège et pillage de la capitale de l'Empire romain d'orient par les Francs en 1204).

1. Traduction A. Penot. Alif-Éditions, 2005.
2. « Islam ». P. 589. Éditions Gallimard, 2005.

5.
L'APPORT DE L'ISLAM À LA FRANCE ET À LA CIVILISATION EUROPÉENNE

Dans ses hadiths (« propos ») le Prophète Muhammad ﷺ a parlé des Rûmi. Ce sont les européens du sud, c'est-à-dire les « Romains » (grecs, anatoliens, latins, gallo-romains, ibèro-romains, etc.). Certaines traditions et certains historiens (Ibn Kathir, Tabari) font de Rûm un descendant d'Abraham par Esaü (*'Ays* en arabe). Le Prophète Mohammed a fait l'éloge de ces Rûmi, leur reconnaissant des qualités importantes, dont : le courage au combat, l'indépendance face à la tyrannie, ainsi que la pitié envers les faibles. Et le Prophète a annoncé la conversion d'un grand nombre d'entre eux à l'Islam. Et il a indiqué que celui qui possède des qualités avant de devenir musulman, les conserve ensuite. Il a dit : « Celui qui était le meilleur avant sa conversion à l'Islam, est aussi le meilleur après sa conversion à l'Islam ». Et selon la doctrine musulmane, la piété est le seul critère valable, au-delà des langues et des couleurs, ainsi que l'indique le Coran : « *le plus noble d'entre vous est, au regard de Dieu, le plus pieux* ».[1]

Le Prophète Muhammad a dit : « Quand l'Heure aura lieu, les «Rûm» seront les plus nombreux. /.../ Ils auront quatre qualités spécifiques : ce seront les gens les plus solides pendant les périodes de troubles, les plus prompts à se réveiller après une épreuve, les plus prompts aussi à se retour-

1. Coran 49,13 : « *Hommes, Nous vous avons créés d'un homme et d'une femme et Nous vous avons établis en peuples et en tribus pour que vous [appreniez] à vous connaître. Le plus noble d'entre vous est, au regard de Dieu, le plus pieux et Dieu est Savant et bien Informé* ».

ner [contre leurs ennemis] après avoir feint la fuite, et les plus bienveillants à l'égard du pauvre, du faible et de l'orphelin. Ils auront un cinquième mérite : ce sont eux qui se préserveront le mieux de la tyrannie des rois ». (Hadith rapporté par Muslim)[1]

* * *

L'apport de la civilisation arabo-musulmane à l'Europe s'est fait essentiellement par l'Espagne, la France et l'Italie.

L'écrivain Blasco Ibanez a écrit : « Du VIIIe au XVe siècles, se construira et se développera la plus belle et la plus opulente civilisation qu'il y ait eu en Europe durant le Moyen Âge. Tandis que les peuples du Nord se décimaient par des guerres religieuses et se comportaient en tribus barbares, la population de l'Espagne s'élevait à plus de trente millions d'habitants, et dans cette multitude d'hommes se confondaient et s'agitaient toutes les races et toutes les croyances, avec une variété infinie d'où résultaient les plus puissantes pulsations sociales. /…/ Dans ce fécond amalgame de peuples et de races coexistaient toutes les idées, toutes les coutumes, toutes les découvertes accomplies jusqu'alors sur la terre, tous les arts, toutes les sciences, toutes les industries, toutes les inventions, toutes les disciplines anciennes ; et du choc de ces éléments divers jaillissaient de nouvelles découvertes et de nouvelles énergies créatrices. La soie, le coton, le café, le citron, l'orange, la grenade arrivaient de l'Orient avec ces étrangers, comme aussi les tapis, les tissus, les tulles, les métaux damasquinés et la poudre. Avec eux encore la numération décimale, l'algèbre, l'alchimie, la chimie, la médecine, la cosmologie et la poésie rimée. Les philosophes

1. Traduit par A. Penot : « Les Signes de la Fin des Temps », hadith n° 125. D'autres hadiths annoncent que les *rûm* seront nombreux à se convertir à l'Islam (*ibidem*).

grecs, près de disparaître dans l'oubli, trouvaient le salut en suivant l'Arabe dans ses conquêtes : Aristote régnait à la fameuse université de Cordoue… ».[1]

En Gaule du sud également, l'intérêt des lettrés était grand pour la civilisation arabo-andalouse. Le moine Gerbert d'Aurillac, qui deviendra pape, étudia en Catalogne (Nord-Est de l'Espagne). André Clot écrit : « La figure la plus connue de ceux qui franchirent les Pyrénées pour aller, les premiers, aux sources de la culture arabe est celle du moine Gerbert, qui devait devenir pape sous le nom de Sylvestre II (999-1003), envoyé par ses supérieurs en Catalogne pour y étudier les mathématiques et l'astronomie. /…/ Gerbert ramena de ses contacts avec les Arabes des connaissances qu'en Europe occidentale on ne possédait pas. Il construisit une nouvelle forme d'abaque en utilisant des chiffres arabes. Gerbert fut sans doute le premier mathématicien digne de ce nom en Europe occidentale ».[2]

Dans son ouvrage « *Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident* »,[3] Sigrid Hunke dresse un inventaire assez complet de ce que les sciences en Europe doivent à la civilisation arabo-musulmane (durant les époques Omeyyade et Abbasside principalement).

L'influence musulmane dans toute l'Europe fut immense, notamment via le commerce international, et ce jusqu'en Scandinavie et en Russie. Bernard Lewis écrit : « En Scandinavie, et spécialement en Suède, des trésors de milliers de pièces musulmanes ont été retrouvés : ces pièces s'éche-

1. Blasco Ibanez : « Dans l'ombre de la cathédrale ». P. 201 à 204. Extraits cités par R. Garaudy. Op. cit. P. 34-35.
2. « L'Espagne musulmane ». P. 270. Op. cit.
3. Traduit de l'Allemand par Solange et Georges de Lalène. Éditions « La Maison des Livres » Alger.

lonnent entre la fin du VIIe et le XIe siècle. De nombreuses trouvailles le long du cours de la Volga confirment les témoignages littéraires qui parlent d'un commerce extensif entre l'empire islamique et la Baltique via la mer Caspienne, la mer Noire et la Russie. /…/ L'importance du commerce arabe avec le Nord se révèle également par le fait que le plus ancien monnayage suédois connu est fondé sur le poids du dirham et par la présence de plusieurs mots arabes dans l'ancienne littérature islandaise. Les Arabes entretenaient aussi un commerce continental suivi et extensif avec l'Afrique, d'où ils importaient principalement l'or et les esclaves. Le commerce avec l'Europe de l'Ouest fut d'abord interrompu par la vague de conquêtes, puis – selon certaines sources – repris par les Juifs qui servirent d'intermédiaires entre deux mondes hostiles. »

« Dans un passage fréquemment cité[1], le géographe du IXe siècle Ibn Khurradadhdeh parle en ces termes des marchands juifs du sud de la France : […] qui parlent l'arabe, le persan, le grec, le franc, l'espagnol et le slavon. Ils voyagent d'ouest en est et d'est en ouest, par terre et par mer. Ils apportent de l'Occident des eunuques, des esclaves femelles, de jeunes garçons, du brocart, des peaux de castor, des fourrures de zibeline et d'autres animaux, et des épées. Ils partent du pays des Francs, en Méditerranée occidentale, et débarquent à Farama, d'où ils emportent leurs marchandises à dos de chameaux jusqu'à Qulzum, à une distance de vingt-cinq parasanges. Puis ils cinglent sur la mer Orientale [la mer Rouge] de Qulzum à Al-Djar et Djedda, et de là vers le Sind, l'Inde et la Chine. De Chine, ils rapportent du musc, de l'aloès, du camphre, du cinnamome et d'autres marchandises de là-bas,

1. Ibn Khurradadhbih, « Kitab al-Masalik wa'l-mamalik ». Éd. M.J. de Goeje, Leyde, 1889, p.153 (Cité par B. Lewis. Op.cit.).

et retournent à Qulzum. Puis ils acheminent le tout à Farama et repartent par bateau sur la mer Occidentale. Certains navigent avec leurs marchandises jusqu'à Constantinople et les vendent aux Grecs ; d'autres les emportent jusque chez le roi des Francs et les vendent là-bas ».

« Parfois, ils rapportent des marchandises du pays des Francs à travers la mer Occidentale et les débarquent à Antioche. De là, trois jours de marche les mènent à Al-Djabiya, d'où ils descendent l'Euphrate jusqu'à Bagdad, puis le Tigre jusqu'à Ubulla, et d'Ubulla ils gagnent Oman, le Sind, l'Inde et la Chine [...] ».[1]

En Espagne également, les Juifs jouèrent un grand rôle d'intermédiaire, pas seulement commercial, mais aussi culturel et scientifique (notamment par les traductions), entre les royaumes chrétiens du nord et l'empire musulman.

Pour accompagner cette explosion du commerce international qui transitait principalement en son sein, le monde musulman inventa le système bancaire au cours du IXe siècle. Il y avait des banques centrales à Bagdad, « avec des succursales dans les autres villes de l'empire, dotées d'un système élaboré de « chèques », de lettres de crédit, etc. : il était possible, par exemple, d'émettre un chèque à Bagdad et de l'encaisser au Maroc ».[2]

Les communautés juives et chrétiennes sous domination arabo-musulmane étaient libres de se convertir ou de conserver leur religion avec le statut civil de dhimmi (« protégés »). Si ce statut était effectivement inférieur à celui des Musulmans, leur sort était néanmoins de loin préférable à celui des Juifs en terre chrétienne (qui subissaient des humiliations, spoliations et pogroms récurrents), et à celui des minorités

1. « Islam », P. 144. éd. Gallimard, 2005.
2. B. Lewis. Op. cit. P. 146.

chrétiennes cruellement persécutées par l'Église officielle dans le monde chrétien. Quant aux Musulmans, ils n'eurent que rarement droit de cité dans les royaumes chrétiens, exception faite du royaume normand de Sicile de Roger II (1130-1154) surnommé « le Païen » (en raison de son attitude tolérante avec les Musulmans). Il faut dire que les Normands de Sicile, qui s'étaient installés en 1091 sur cette grande île, auparavant dominée par les Arabes (depuis 825)[1], avaient besoin de ces derniers pour résister aux Italiens.

Il en sera de même plus tard en France : François Premier sauvera son pays en s'alliant aux Ottomans contre le Saint Empire Romain Germanique. Les Français établis en Turquie jouiront d'ailleurs d'un statut particulièrement avantageux. Malheureusement, la réciproque n'était pas vraie en France. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire, et l'Histoire s'est suffisament répétée lors des deux guerres mondiales pour que chacun comprenne que notre indépendance est définitivement redevable – pour une part importante - aux combattants musulmans…

* * *

Les orientalistes et islamologues Massignon et Arnaldez ont écrit à propos des Arabes : « Entre le VIIe et le XIIe siècles ce sont eux qui sont les héritiers de la Grèce et ce sont leurs oeuvres, une fois traduites en latin, qui vont déclencher en Occident le grand mouvement de pensée qui aboutit au brillant essor du XIIIe siècle ».[2]

---

1. La Sicile avait été envahie le première fois en 720, puis, après quelques revers, il fallut attendre 825 pour que l'Islam s'y installe durablement jusqu'à l'arrivée des Normands, qui se montrèrent d'ailleurs plus tolérants que les Italiens avec les musulmans vaincus.

2. « La science antique et médiévale : la Science arabe » in « Histoire générale des Scie - ces », Presses Universitaires de France, 1957, P. 430 à 471. Cité par Vincent-Mansour Monteil dans « Aux cinq couleurs de l'Islam » (Maisonneuve & Larose, 1989).

Pour en évaluer la portée, il nous faut revenir quelques siècles avant l'avènement de l'Islam. En effet, c'est le triomphe - au IVe s. - du christianisme dans l'Empire romain, bien plus que les destructions dues aux invasions « barbares », qui a mis en péril l'héritage scientifique de la Grèce ancienne. En effet, les autodafés se multiplièrent rapidement sous la pression de l'Église catholique, avec l'appui des Empereurs chrétiens. Des philosophes et hommes de science furent persécutés et même assassinés, comme la mathématicienne Hypatia[1], lynchée à Alexandrie en 415 car, outre les mathématiques, elle osait enseigner la philosophie grecque, la géométrie et l'astronomie, toutes disciplines considérées par les obscurantistes d'alors comme des sorcelleries et des sacrilèges d'origine satanique. Les Empereurs fermaient les yeux, quant ils n'encourageaient pas ouvertement à l'éradication de ces sciences héritées de la Grèce antique. Ainsi, Justinien (empereur de 528 à 565) décréta officiellement : « Nous interdisons qu'aucun enseignement soit professé par ceux qui sont malades de la folie sacrilège des Hellènes »[2]. Le christianisme effaça donc volontairement le résultat de plusieurs siècles de travail philosophique et scientifique sur les terres qu'il domina. Sans l'Islam, cet héritage eut été définitivement perdu.

C'est donc surtout l'arrivée des Arabes en Espagne au VIIIe s. (et leur rayonnement culturel durant des siècles), qui allait restaurer en Europe cet héritage hellénique, ainsi que le soulignent tous les historiens, et notamment André Clot qui écrit : « Les cultures arabe et latine, si proche dans l'espace, si éloignées dans les esprits, pour la première fois se rencontrent. Une osmose des cultures se produit. Ce moment est capital

1. Cf. Lucien Jerphagnon : « Les dieux ne sont jamais loin ». Desclée de Brouwer, 2002. P. 186.
2. Cité par Lucien Jerphagnon. Op. cit. P. 186.

dans l'histoire de la pensée. Les intellectuels de l'Europe peuvent, pour la première fois, prendre connaissance, autrement que par bribes, des grandes œuvres de l'Antiquité, Aristote en premier, d'abord par les auteurs et les hommes de science arabes qui en sont imprégnés, puis par les traductions latines. Les érudits de France et des autres pays d'Occident se précipitent en Espagne, conscients maintenant de l'ignorance dans laquelle ils avaient été tenus des grandes œuvres, source de leur civilisation. Ils prennent aussi connaissance de l'énorme production des Arabes des siècles passés, de celle aussi des savants (Maïmonide, Averroès, Abulcassis et les autres) qui produisent au XIIe siècle des œuvres de grande qualité.

« Toute la culture européenne est irriguée de cette masse de connaissances qui lui sont apportées. Elle en est comme bouleversée. /.../ Rien n'eût été possible sans la rencontre de l'islam en Espagne, porteur de l'énorme héritage des Anciens et fort de ses propres recherches, et d'un Occident latin assoiffé de connaissances et las des vérités imposées ».[1]

Des milliers d'ouvrages arabes furent alors traduits en latin. Dans ce travail, les savants Juifs – enfin libérés en Espagne de la tyrannie des Wisigoths et des Romains trinitaires – prennent une part active, car ils sont nombreux à connaître à la fois l'arabe et le grec. Certains érudits chrétiens apprennent également l'arabe et contribuent ainsi à cet effort de traduction. Par exemple Jean de Séville, mathématicien et astronome, qui traduisit de nombreux livres arabes sur divers sujets, et notamment sur les algorithmes, sur l'astrolabe, ainsi que sur l'œuvre du grand théologien musulman al-Ghazali (Algazel en latin).[2] La Navarre en particulier, à partir du XIIe s., joue un rôle majeur dans ce grand mouvement de transfert

1. André Clot : « L'Espagne musulmane ». P. 272-273. Perrin, 2004.
2. (Cf. A. Clot. Op. Cit. P. 274-275).

des connaissances. Même le Coran est traduit pour la première fois (pour le réfuter) au XIIe s., à la demande de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny.[1]

C'est bientôt toute l'Europe – malgré les réticences et parfois les persécutions de l'Église - qui reçoit peu à peu ces nouvelles lumières, sans lesquelles la Renaissance européenne n'aurait pu avoir lieu.

André Clot évoque ce grand brassage salutaire qui a bouleversé cette époque : « les philosophes, les théologiens, les astronomes, les scientifiques de toutes spécialités de France, d'Angleterre, d'Allemagne, forment ainsi des réseaux d'intellectuels qui irriguent l'Europe du savoir que les Arabes leur ont transmis. La grande figure qui domine cette époque est celle de Gérard de Crémone, qui consacra sa vie à l'étude, apprit l'arabe et traduisit une centaine d'ouvrages de l'arabe au latin ». Et A. Clot de citer des œuvres de Ptolémée, Avicenne, Galien, Hippocrate, Razi, Farabi et surtout d'Aristote (« événement capital pour l'évolution de la pensée occidentale »).[2]

Dans son ouvrage « Aux cinq couleurs de l'Islam », Vincent-Mansour Monteil consacre un chapitre à cette question précise : « Ce que nous devons aux Arabes ». Il y écrit : « On parle toujours de la civilisation judéo-chrétienne, mais on oublie ce que nous devons aux Arabes. /…/ On oublie que les Sarrasins, l'Espagne musulmane et les Croisades ont mis leur sceau sur notre art et notre architecture et laissé des traces dans les langues romanes, dont la nôtre. On oublie que notre culture et nos lettres sont imprégnées de l'influence arabe et que l'Islâm a contribué à faire de nous des « Sémites spirituels ». /…/

1. Il écrit également contre les Juifs (« Contra Judaeos »). Cf. Ibid. P. 275.
2. Ibid P. 275-276.

« Un immense travail de traduction est entrepris, d'abord à Bagdad, puis au Caire et, à partir du xe siècle, à Cordoue. Le Prophète disait : « Cherchez la science, jusqu'en Chine ! » et le célèbre Averroès (Ibn Rushd) de Cordoue, au XIIe siècle, invitera « à l'observation rationnelle des êtres existants et à la recherche de ces êtres par la raison ». Les savants de langue arabe - les Arabes culturels - ne se bornent pas à transmettre, par traduction, la science grecque, persane ou indienne : ils sont les pionniers de l'esprit scientifique, ils ont le souci d'identification, de vérification, premier germe d'une science de laboratoire. /.../ Ils ont, les premiers, donné à la science son caractère international. A la fin du xe siècle, on verra un Gilbert d'Aurillac étudier à Vich, en Catalogne, avant d'enseigner à Reims. C'est l'époque où la bibliothèque du Calife de Cordoue ne compte pas moins de 400 000 volumes ».[1]

Et le même auteur cite les mathématiques qui « sont particulièrement redevables aux Arabes », avec les chiffres, le zéro, l'algèbre, le x de « l'inconnue », les tables trigonométriques, les tangentes, cotangentes, sécantes, cosécantes, l'arc du méridien terrestre. De même pour la géométrie, l'astronomie, l'optique, les outils mécaniques, la géologie, la botanique, la navigation, la préhistoire, l'évolutionnisme, la médecine, la diététique, la chirurgie, la psychothérapie, les grands hôpitaux, la chimie. De même pour l'art et l'architecture, les fontaines, les jardins, la musique, les instruments de musique et le chant. « Les Maures étaient experts en irrigation, en agriculture », précise Monteil.[2]

A propos de l'agriculture en Espagne musulmane (Andalus), Joseph Burlot écrit : « Tous les géographes et voyageurs

1. Vincent-Mansour Monteil : « Aux cinq couleurs de l'Islam ». P. 97-98. Éd. Maisonneuve & Larose, 1989.
2. Op. cit. P.101.

orientaux vantent la prospérité d'Al Andalus. L'agriculture était traditionnelle : céréales, olivier et vigne ; mais les Arabes ont beaucoup amélioré les systèmes d'irrigation dans les vallées et les zones littorales où ils ont développé les cultures du figuier, de la canne à sucre, du citronnier, du bananier et même du palmier dattier (Elche). Ils ont aussi favorisé la culture des plantes aromatiques et colorantes (safran, coriandre, garance, henné) ainsi que les plantes textiles (lin et coton) ».[1]

Vincent-Mansour Monteil écrit, à propos de la présence musulmane dans le sud de la Gaule :

« Les Maures ont occupé l'Andalousie pendant huit siècles. Les Sarrasins ont tenu les cols des Alpes pendant la plus grande partie du xe siècle. Au viiie s., Narbonne est restée quarante ans musulmane. La bataille de Poitiers (732 ou 733) marque la fin d'un raid sur l'Aquitaine, mais les Sarrasins s'allient au Languedoc en 748,[2] /…/ occupent Fréjus et Toulon /…/, restent près d'un siècle (jusqu'en 975) au Fraxinet (Grimaud, Saint-Tropez). /…/

« Emile Mâle a montré que l'art roman du haut Moyen Âge est redevable de toute une série d'emprunts à l'art de l'islam espagnol d'avant le xiie s. De leur côté, les Sarrasins ont bâti des tours de guet, notamment en Provence, et Jean Lacam[3] a pu dégager, en 1952-54, les restes de la Mosquée de Narbonne, dans la cour de la Madeleine, avec trois squelettes dont les têtes sont tournées vers La Mecque. On trouve parfois encore des monnaies arabes du viiie s. dans la région de Carcassonne. /…/ On peut citer parmi les influences arabes ou « mauresques » en France, Notre-Dame du Port à

---

1. Joseph Burlot : « La civilisation islamique ». Éd. Hachette, 1982. P. 129.
2. Plutôt que 848. il y avait une erreur de datation que nous avons rectifiée.
3. « Les Sarrazins dans le haut Moyen Âge français ». Éd. Larose, 1965.

Clermont, La Charité-sur-Loire, le cloître du Puy, Vézelay, Moissac, Paray-le-Monial et bien d'autres. Saint-Front de Périgueux est un exemple unique de « roman-byzantin ». De plus, dans ces sanctuaires chrétiens, on trouve parfois, pieusement conservés, des tissus brodés de caractères arabes, comme le pseudo-Saint-Suaire de Cadouin, en Périgord. En Architecture, nous avons toujours, en France, « l'accolade » et la cheminée « sarrazines ».[1]

André Clot, dans son ouvrage consacré à « L'Espagne musulmane » (Éditions Perrin), écrit, au sujet de l'influence arabe en France : « Au siècle dernier encore, le voyageur pouvait voir à Ctésiphon, prolongeant le grand arc imposant et majestueux, une longue façade de trois étages d'arcs polylobés. Une partie a disparu mais ce qui subsiste nous ouvre un immense horizon, jusqu'à la mosquée de Cordoue et, plus près de nous, les églises du Sud-Ouest de la France, la cathédrale du Puy-en Velay et de nombreuses églises de sa région. L'arc polylobé, venu de la Perse sassanide, fut emprunté à celle-ci par les architectes abbassides /…/ On le voit dans les mosquées d'Ifrikiya (Kairouan) et, rapidement, en Espagne, à Cordoue /…/ puis au-delà des Pyrénées, à La Charité-sur Loire notamment, où il figure à tous les étages du transept de l'église. /…/ Celle-ci avait gardé après la Reconquête un aspect très arabe, avec sa grande mosquée qui ne devait être détruite qu'un siècle plus tard. Ainsi, à la Charité-sur-Loire /…/ On retrouve partout l'arc polylobé, de même qu'à Clermont-Ferrand, à l'église Notre-Dame-du-Port, tréflé ou en plein cintre. /…/ la corniche de l'abside est soutenue par des modillons à copeaux /…/ très proches de ceux que l'on voit à la mosquée de Cordoue. /…/ Ces modillons à

1. Vincent-Mansour Monteil : « Aux cinq couleurs de l'Islam ». P. 100 à 103. Éd. Maisonneuve & Larose, 1989.

copeaux se retrouvent dans de nombreuses églises de France, en Auvergne surtout, à Saint-Sernin de Toulouse, dans le Berry, en Poitou, et même à Jumièges ».[1] L'auteur indique plus loin que « bien d'autres églises de France montrent d'évidentes influences musulmanes », et il cite, entre autres : Bénévent en Limousin, l'abbatiale de Déols dans le Berry, à Oloron, à la cathédrale de Bourges, à Clermont, à La Réole, à Angoulême, à Moissac[2]...

L'annexion de la Gaule du Sud par l'Espagne musulmane entraîna au nord des Pyrénées un essor culturel sans précédent. On se mit à voyager beaucoup des deux côtés de la chaîne montagneuse. Les autorités musulmanes facilitaient les routes pour les pèlerins chrétiens, jusqu'à Compostelle.

André Clot écrit à ce sujet : « Les échanges entre les musulmans d'Espagne et le grand pays du Nord, avec lequel les relations connaissaient et avaient connu tant de vicissitudes, étaient plus nombreux et plus intenses qu'on ne peut l'imaginer, à une époque où les peuples n'avaient guère de moyens de se rencontrer. Il y avait d'abord, et avant tout, le grand chemin de Compostelle qui drainait vers l'Espagne chaque année des dizaines de milliers de pèlerins. Plusieurs routes conduisaient à ce centre religieux, le plus important d'Europe occidentale après Rome. L'une partait du Puy-en-Velay et, par Conques et Moissac, atteignaient Roncevaux et Pampelune pour gagner Puente la Reina, où toutes les routes se rejoignaient ; la seconde conduisait d'Arles à Narbonne et Carcassonne et, de là, au col du Somport et Jaca ; une troisième allait de Vézelay à Limoges, Périgueux et Roncevaux, de même que celle qui passait par Orléans, Poitiers, Bordeaux et Dax. /.../ Parmi ces immenses foules se trouvaient

1. André Clot : « L'Espagne musulmane ». Éditions Perrin, 2004. P. 364-365.
2. Ibidem. P. 368-369.

de toute évidence des hommes de culture, des artistes aussi curieux les uns que les autres de connaître les œuvres et les techniques de ceux, chrétiens et musulmans, qui exerçaient le même métier qu'eux-mêmes. Il n'était pas difficile à ces Infidèles de visiter les mosquées. /.../ C'est en Velay /.../ que les rencontres entre architectes, artisans, décorateurs français et musulmans ont laissé leurs traces les plus évidentes et les plus belles, par-dessus tout au Puy, sur une de ces collines sacrées qui marquent plusieurs de nos provinces d'une si forte empreinte ».[1]

La langue française (langue latine romane comportant des mots d'origine gauloise) comporte aussi beaucoup de mots d'origine arabo-andalouse, et - soit dit en passant - assez peu de mots d'origine franque.

Les langues romanes ont naturellement été influencées par l'arabe. Notre langue a hérité des premières langues de l'Islam (arabe et persan principalement via l'espagnol), des mots comme : abricot, alambic, alchimie, alcool, alcôve, albatros, alezan, algarade, algèbre, algorithme (via le latin), amalgame, ambre, amiral, arsenal, artichaut, assassin, aubergine, azur, bougie, câble, cafard, café (via le turc), calfat, camphre, carafe, carat, caravelle, chiffre, cithare, coton, cramoisi, cube, divan, douane (via le persan), élixir (via le grec), épinard, fakir, felouque, fennec, gazelle, gêne (via l'hébreu), girafe, goudron, guitare, hashich, hasard, jasmin, jupe, lapis-lazuli, lilas, limon (citron), luth, macabre, magasin, mat, matelas, matraque, mesquin, minaret, moka, mousseline, mousson, mulâtre, musc, nabab, nadir, nénuphar, noria, orange, pastèque, quintal, razzia, récif, risque, romaine (balance), safran, santal, satin, sequin, sirocco, sirop, sorbet, sucre, tamarin,

1. Ibid. P. 366.

tambour, tarif, timbale, zénith, etc...[1] Sans compter les mots « familiers » et « argotiques » contemporains : toubib, clébard, flouze, Salamalec, souk, macach, barda, fatras, charabia, kif-kif, maboul, nouba, chouia, caïd, smala, ramdam...

Il y a aussi les noms d'étoiles, entrés dans le langage astronomique : Altaïr, Bételgeuse, Aldébaran...

Par ailleurs, écrit encore V. Monteil, « Les Sarrasins nous ont laissé leurs surnoms (sans doute de l'arabe *sharqiyyin*, « orientaux ») dans des toponymes et des noms de personne. Les Maures survivent dans la chaîne provençale et la vallée de la Maurienne. Dans le Fraxinet (Grimaud, Saint-Tropez) il y a des gens qui s'appellent Saladin (*Salâh-ad-Dîn*) et la vallée du Rhône est riche en « Bouchacourt » (Bû-Shâqûr : « l'homme à la hachette »). /.../ Le brassage des sangs, en Espagne comme en France, nous a laissé des Sarrasins à Poitiers comme à Biot (près d'Antibes), à Aubusson comme à Barbezieux. Et la rébellion des corporations était, jadis du « sarrasinage ».[2]

V. Monteil indique encore que les romans de chevalerie sont pour beaucoup inspirés de la littérature arabe. Il fait également mention de l'influence arabe probable sur les Troubadours du XIe au XIIIe s. et leur « amour courtois ». Il rappelle également que « Ramon Lull[3] écrivait en arabe, comme en latin ou en catalan, et qu'on a pu parler, à son sujet, de « soufisme chrétien ». Il indique que, plus globalement : « Notre

---

1. Cf. V. Monteil, S. Hunke, A. Clot (Op. cit.). « Histoire de l'Islam et des musulmans en France ». P. 1144. « Dictionnaire des mots français d'origine arabe » de S. Guemriche. Éd. Seuil, 2007.
2. Vincent-Mansour Monteil : « Aux cinq couleurs de l'Islam ». P. 100 à 103. Éd. Maisonneuve & Larose, 1989.
3. Raymond Lulle en français. Théologien, philosophe et poète catalan, né à Palma de Majorque vers 1235 et mort en 1315 ap. J.-C. Malgré la liberté de culte dont tout chrétien disposait en terre musulmane, il chercha le « martyre » en insultant publiquement le Prophète, l'Islam et les Musulmans à Bougie.

Moyen Âge a baigné dans la lecture des grands esprits de la pensée arabe », tels Avicenne (m. en 1037) qui a été traduit en latin dès le XIIe s., ainsi que l'Espagnol Averroès (m. en 1198 et enterré à Cordoue), que saint Thomas d'Aquin cite abondamment dans ses oeuvres.

Ainsi, malgré les oublis de l'histoire officielle dispensée en France aux élèves et étudiants, et malgré le fait que « l'histoire telle qu'elle leur est enseignée travestit les faits et paraît avoir été altérée volontairement sur beaucoup de points » (comme le souligne René Guénon, devenu Cheikh Abdel Wahid Yahya), il y a également eu, par le passé, des hommes, qui, contrairement à Pascal et à Voltaire, n'ont pas vu dans l'Islam qu'une « abominable hérésie ».[1] Vincent-Mansour Monteil cite certaines exceptions comme Jean Bodin[2] et Guillaume Postel[3] (qui fut persécuté par l'Inquisition) durant la Renaissance. Mais, comme René Guénon, il déplore le fait que de nos jours encore « nous vivons au temps des imposteurs ».[4]

Il faut reconnaître cependant que les considérables travaux de chercheurs honnêtes nous permettent aujourd'hui de briser ce tabou concernant l'apport de la civilisation arabo-musulmane en Europe en général et en France en par-

1. Cf. Vincent-Mansour Monteil. Op. cit. P. 104.
2. Philosophe français mort en 1596, auteur du traité « Les six livres de la rép - blique », dans lequel, notamment, il réfute Machiavel et souligne l'importance de la justice.
3. Guillaume Postel. Orientaliste français mort en 1581. Il voyagea beaucoup au Moyen Orient. Il était professeur de grec, d'arabe et d'hébreu au Collège de France. Dans son ouvrage « De orbis terrae concordia » paru en 1543, il prône la réconciliation des chrétiens et des musulmans. Il fut emprisonné par l'Inquistion (Cf. Dictionnaire Hachette 1991, P. 1212). Lire à son sujet l'article de Guy Le Thiec dans « Histoire de l'islam et des musulmans en France ». P. 431. Op. cit.
4. Ibidem. P. 105.

ticulier, qui fut la voisine direćte de l'Espagne musulmane durant des siècles et donc la première d'Europe (avec l'Italie) à en tirer profit.[1]

On citera pour mémoire, dans la suite de notre présent ouvrage, les déclarations d'éminents historiens, penseurs, philosophes, écrivains et hommes politiques français qui n'ont jamais renié cette filiation musulmane dans notre culture française et européenne, n'en déplaise aux racistes de tout poil (depuis Gobineau et Renan, les inspirateurs français – avec le nihiliste allemand Nietzsche - du diabolique Adolf Hitler).

Nous avons dans notre sang comme dans notre culture, une filiation arabo-berbère-andalouse, et non pas seulement des racines gauloises, gréco-romaines, judéo-chrétiennes, mêmes si elles sont également présentes. Nous ne devons pas oublier non plus l'apport culturel (et « biologique ») des Burgondes et des Wisigoths ariens (qui étaient des chrétiens non-trinitaires), et dont les royaumes en Gaule furent antérieurs au royaume des Francs rallié à la trinité romaine catholique. Nous ne pouvons renier aucune de ces racines qui ont constitué la nation française. Et nous ne pouvons ignorer non plus la place souvent centrale que notre pays a occupé dans l'histoire mondiale, depuis les Croisades jusqu'à l'immense Empire colonial français, en passant par la Renaissance, le Siècle des Lumières et la Révolution qui ont eu des répercussions universelles. Dans tout cela il n'y a pas eu que du positif, loin s'en faut, mais c'est notre Histoire, et l'Islam, hier comme aujourd'hui, en fait partie intégrante.

---

1. En Italie, du fait notamment de la présence musulmane dans les îles méd - terranéennes. D'ailleurs, le drapeau national corse représente, sur fond blanc, une « tête de Maure » noire coiffée d'un *chech* blanc.

Laissons la conclusion de ce chapitre à Vincent-Mansour Monteil : « Un Français, surtout s'il a combattu pour la liberté de sa patrie, n'a pas le droit d'oublier le sang versé trois fois, à ses côtés, par les Tirailleurs et les Goumiers musulmans. Si nous avons combattu, dans la résistance, contre l'oppression hitlérienne, nous devons nous sentir solidaires de la lutte nationale des Palestiniens contre l'occupation étrangère. /…/ C'est de notre civilisation, de notre culture commune, de l'héritage commun de la Grèce, transmis et revivifié par les Arabes, qu'il s'agit, en fin de compte. Il n'y a pas d'opposition entre l'Europe et l'Orient arabe, mais filiation complémentaire. Les Arabes, ces mal-aimés, ces calomniés, ces victimes innocentes du racisme antisémite, ces enfants d'Ismaël rejetés au désert[1] : c'est aussi le verbe souverain[2] et le rêve de l'homme, mais c'est avant tout notre patrimoine culturel commun, qu'il nous appartient de défendre ensemble ».[3]

---

1. Allusion au discours raciste d'Ernest Renan en 1862 au Collège de France (cité par Bernard Nadoulek dans son ouvrage « L'Épopée des civilisations »). Renan était un admirateur de Gobineau (auteur en 1853 d'un « Essai sur l'inégalité des races humains »), dont Hitler s'inspirera (avec le traité de Darwin sur « L'Origine des Espèces » et les ouvrages du nihiliste Nietsztche) pour fonder sa doctrine raciale nazie de la supériorité de la « race aryenne » sur les autres « races ». Renan, « philosophe » devenu athée, considérait que l'expansion de la civilisation européenne passait par « la destruction de la chose sémitique ». Pour lui, il s'agissait d'une guerre (déjà le « choc des civilisations » !) qui ne cessera « que quand le dernier fils d'Ismaël sera mort de misère ou aura été relégué par la terreur au fond du désert » (Cf. Bernard Nadoulek : « L'Épopée des civilisations ». P. 67. Éditions Eyrolles, 2005).
2. Allusion au Coran et à la poésie arabe pré-islamique ainsi qu'à la civilisation arabo-islamique.
3. Vincent-Mansour Monteil. Op. cit. P. 105.

6.
Témoignages sur l'influence de l'Islam en France, en Europe et dans le monde[1]

Depuis la Renaissance, un mouvement de réhabilitation de l'Islam (par un rétablissement de la vérité historique) a conduit de plus en plus d'auteurs occidentaux soucieux d'honnêteté intellectuelle, à rectifier la falsification de l'histoire à laquelle s'étaient livrés certains auteurs - surtout français - comme Barthélemy d'Herbelot, Voltaire,[2] Renan, Renouvier et quelques autres.

D'autres auteurs, dégagés des préjugés médiévaux, ont abondamment démontré que la religion musulmane, parmi toutes les religions, fut assurément la plus scrupuleuse dans la tolérance et la défense des droits humains. L'Islam est le grand méconnu, « l'étrange », et pourtant quiconque l'étudie un tant soit peu admettra rapidement que cette religion est entièrement inscrite dans la tradition Abrahamique, certes, mais au-delà même, dans la tradition métaphysique primordiale universelle, comme l'a démontré René Guénon. Le Musulman (c'est-à-dire « soumis » à Dieu) est donc, de ce point de vue, le simple successeur du croyant originel.

---

1. Citations, d'historiens, d'écrivains, d'hommes politiques (français ou d'autres nationalités).
2. Ce dernier a calomnié gravement le Prophète sans quasiment rien connaître de l'Islam. En fait son attaque était dirigée contre l'intolérance de l'Église Catholique, mais la crainte lui fit utiliser cette ruse grossière. Et il faut dire qu'il succédait à toute une génération d'écrivains qui, depuis le Moyen Âge et tout au long de la Renaissance, calomniaient l'Islam à un point qu'il était très difficile pour un européen - même cultivé - de se faire une juste idée de l'ultime religion révélée. Mais vers la fin de sa vie, Voltaire confessa qu'il avait « été bien injuste avec cet homme [Mahomet] ».

Louis Gardet écrit : « Vicaire de Dieu et ayant reçu de Dieu la terre en gérance, ayant, de par Dieu, obligation d'user de son pouvoir de réfléchir et de raisonner, l'homme musulman n'est donc point sollicité au mépris et à l'ignorance des choses de ce monde. Il est requis au contraire d'organiser la Cité terrestre, d'y faire régner la justice et la paix, mais en sachant que cette Cité n'est rien par elle-même, car *« tout périt, si ce n'est la Face de Dieu »* (Coran 28,88). La vie d'ici-bas est le tremplin de la vie future, celle d'après l'Heure dernière, la résurrection et le Jugement, la seule stable, récompense glorieuse pour qui aura fait le bien, châtiment terrible pour qui aura désobéi au Très-Haut. Les biens de ce monde ne sont pas condamnés ; l'usufruit en est remis aux croyants qui peuvent en disposer et en jouir, dans la fidélité à la Loi divine et la conviction de leur fragilité. En disposer et en jouir, mais sans y attacher leur cœur, remerciant Dieu dans la privation comme dans l'abondance, le bénissant dans les triomphes et supportant patiemment les revers, méditant les témoignages des prophètes, et l'exemplarité suprême que restent, jusqu'à la consommation des siècles, l'enseignement et la vie du Prophète de l'Islam ».[1]

La réhabilitation historique de l'Islam a été initiée par de grands historiens, philosophes, écrivains, hommes politiques ou religieux, etc., qu'ils soient Français ou autres, de Guillaume Postel à René Guénon, en passant par Napoléon Bonaparte, Lamartine,[2] Stendhal, Goethe,[3] Gustave

1. « Les hommes de l'Islam ». Éditions Hachette. Cité par R. Du Pasquier. Op. cit. P. 25-26
2. Cf. « Histoire de la Turquie » Tome 1.
3. « Mémoires et Correspondances », le Divan Occidental et Oriental, etc.

Le Bon,[1] Edward Gibbon,[2] etc., et avec nos contemporains comme Michel Valsan,[3] Charles-André Gilis, Bruno Etienne,[4] Roger Du Pasquier, Bernard Nadoulek, André Miquel, Philippe Sénac, Francesco Gabrieli, Juan Vernet, Pierre Riché, Joseph Burlot, Dominique Sourdel, Vincent Monteil, Roger Garaudy, Maurice Bucaille, Sigrid Hunke, Blasco Ibanez et même les papes Paul VI[5] et Jean-Paul II, etc.[6]

Napoléon Bonaparte a écrit: « L'Islam attaque spécialement les idolâtres ; il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ; voilà le fondement de la religion musulmane ; c'était le point le plus essentiel: consa-

1. Sociologue français mort en 1931. Cf. « La civilisation des Arabes ». Éditions Le Sycomore, 1985.
2. Cf. « Histoire du déclin et de la chute de l'Empire Romain ». Éd. Robert Lafont, réédition 1983. Son œuvre « fut une des premières tentatives de travail historique scientifique » (Cf. Dictionnaire Hachette, 1991).
3. Devenu Cheikh Mustapha Abdel-Aziz. Principal interprète de la pensée guénonienne, avec Charles-André Gilis (Cheikh Abder-Razzaq). Il y a beaucoup de variétés de « guénoniens » (y compris parmi des penseurs qui sont restés catholiques ou franc-maçons) mais ceux qui ont le mieux assimilé la doctrine de Guénon (Cheikh Abdel Wahid Yahia) sont ceux qui l'ont vécue jusqu'à son aboutissement.
4. Auteur de plusieurs ouvrages sur la civilisation musulmane et notamment son livre sur l'Emir Abdel-Kader l'Algérien: « Abd el-Kader ». Éditions Hachette.
5. Paul VI se déclarait animé « d'une foi profonde dans l'unification des mondes islamique et chrétien qui adorent un seul Dieu » (cité par M. Bucaille. Op. cit. P. 16).
6. Il y a aussi des auteurs « indécis » qui ont dit parfois du bien, parfois du mal du Prophète et de l'Islam, comme Voltaire qui a fini par reconnaître son injustice à l'égard du Prophète. Il y a aussi Carlyle dans « Les Héros et le culte des Héros », écrit en 1841, qui dit au sujet du Prophète: « Une grande âme silencieuse; il était de ceux qui ne peuvent être autrement que sincères et convaincus, et que la nature même a créés sincères. /.../ Le discours d'un tel homme est semblable à la voix qui émane du cœur-même de la nature. Les hommes écoutent et doivent écouter ce discours mieux que tout autre ». (Cité par Ahmed Deedat: « Mohammed le plus grand ». P. 26. Éditions Baker, 1992).

crer la grande vérité annoncée par Moïse et confirmée par Jésus ».[1]

Le poète et écrivain français Lamartine a écrit dans son ouvrage « Histoire de la Turquie », au sujet du Prophète : « Il a fondé une nationalité spirituelle. /.../ La conquête du tiers de la terre à son dogme fut son miracle, ou plutôt ce ne fut pas le miracle d'un homme, ce fut celui de la raison. /.../ Si la grandeur du dessein, la petitesse des moyens, l'immensité du résultat, sont les trois mesures du génie de l'homme, qui osera comparer humainement un grand homme de l'histoire moderne à Mahomet ? ».[2]

Stendhal a fort justement écrit : « On voit que c'est nous qui furent les barbares à l'égard de l'Orient quand nous allâmes le troubler par les Croisades. Aussi, devons-nous ce qu'il

1. Cf. Correspondance. Tome 1. pièce n° 4287. Napoléon Bonaparte y écrit encore : « Je suis, moi, Musulman unitaire et je glorifie le Prophète /.../ J'espère que le moment ne tardera pas où je pourrai réunir tous les hommes sages et instruits du pays et établir un régime uniforme, fondés sur les principes de l'Alcoran qui sont les seuls vrais et qui peuvent seuls faire le bonheur des hommes ». Cité par Mohammad Amine Alibhaye dans « Le sabre ou le pouvoir de l'Islam ? », Éditions FMR (Île de La Réunion), 1997. Il cite également le livre de Christian Cherfils : « Bonaparte et l'Islam », éditions Pedone, Paris 1914, ainsi que le « Journal inédit de Sainte-Hélène » du général Gourgaud, 2 tomes, éditions Flammarion. M.A. Alibhaye fait remarquer que « les historiens qui parlent de cette conversion, la qualifient de « stratégie égyptienne ». Cependant, il suffit de lire le « Journal inédit de Ste Hélène, de 1815 à 1818 » du général Baron Gourgaud (2 tomes - Éd. Flammarion), pour se rendre compte que la persistance de l'Islam chez Napoléon, lors de son séjour final à Ste Hélène, ruine totalement cette hypothèse. Car là, nulle ambition ou stratégie politique ne dictaient alors sa conduite » (Op. cit. P. 8). On a également trouvé des similitudes entre le Code Civil napoléonien (qui existe toujours en France) et le Droit malikite (une des quatre grandes écoles juridiques de l'Islam sunnite). Rappelons aussi que parmi ses titres politiques, après « Empereur des Français », Napoléon Ier avait choisi : « Protecteur de l'Islam ».
2. Ier tome, P. 278. Cité par M.A. Alibhaye. Op. cit. P. 22.

y a de plus noble dans nos cœurs à ces Croisades et aux Maures d'Espagne ».[1]

L'historien britannique Edward Gibbon a écrit : « Le succès phénoménal de l'Islam est dû au caractère exceptionnel de sa spiritualité et de son programme social et politique. L'expansion de l'Islam est l'une des plus grandes révolutions de l'histoire ».[2]

Le célèbre sociologue français, Gustave Le Bon (m. 1931) a écrit : « La conduite du khalife Omar à Jérusalem nous montre avec quelle douceur les conquérants arabes traitaient les vaincus, et contraste singulièrement avec les procédés des Croisés, dans la même ville, quelques siècles plus tard. /…/ La conduite d'Amrou en Égypte ne fut pas moins bienveillante. Il proposa aux habitants une liberté religieuse complète, une justice impartiale pour tous /…/ Les Arabes acceptèrent si religieusement les conventions acceptées, et se rendirent si agréables aux populations soumises autrefois aux vexations des agents chrétiens de l'empereur de Constantinople, que toute l'Égypte adopta avec empressement leur religion et leur langue. C'est là, je le répète, un de ces résultats qu'on n'obtient jamais par la force. Aucun des peuples qui avaient dominé en Égypte avant les Arabes ne l'avait obtenu ».[3]

Roger Du Pasquier a écrit : « A l'exemple du Prophète, qui avait imposé aux combattants de l'Islam le respect de l'ennemi vaincu et désarmé, les musulmans, lorsqu'ils durent faire la guerre, s'efforcèrent de la rendre aussi humaine que possible. Leur attitude modérée et tolérante a beaucoup

1. « De l'Amour » - 1822. Éditions Garnier Frères. Paris 1959. P.191-192.
2. Mort en 1794 à Londres. Auteur d'une « Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain », résultat d'un travail historique scientifique (dont il fut un des principaux précurseurs). Réédition Robert Laffont, 1983.
3. G. Le Bon : « La Civilisation des Arabes ». Cité par Roger du Pasquier dans son ouvrage : « Découverte de l'Islam », P. 84. Édition : Les Trois Continents. 1984.

contribué à leur gagner la sympathie des populations dans les pays où leurs armées firent campagne et, dans bien des régions, comme certaines provinces de l'Empire byzantin, ils furent accueillis en libérateurs. De façon générale, on ne saurait prétendre que les combattants chrétiens usèrent de plus de générosité envers leurs ennemis de religion différente. De nombreux exemples historiques témoignent du contraire, en particulier au cours des Croisades. Lors de la prise de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, en 1099, ses troupes y massacrèrent presque toute la population musulmane et juive, alors qu'en 638, le calife Omar avait occupé la Ville sainte sans verser une goutte de sang. Et lorsque Saladin la reprit en 1187, il accorda la vie sauve à tous les chrétiens ».[1]

Et le même auteur d'ajouter : « C'est ainsi que l'Islam a pénétré de façon parfaitement pacifique dans de nombreux pays asiatiques, comme l'Indonésie, actuellement la première nation musulmane du monde. /.../ Quant à l'Afrique, ses progrès, qui se poursuivent encore année après année, ne sont dus qu'à sa puissance d'attraction et à son rayonnement ».[2]

Depuis Vatican II, l'Église catholique a d'ailleurs fait sur ce sujet un grand travail d'aggiornamento, que Maurice Bucaille a résumé dans son livre « La Bible, le Coran et la Science ». Il y décrit « le considérable changement qui s'est produit dans les dernières années » et cite « un document émanant du Secrétariat du Vatican pour les non-chrétiens » intitulé *Orientations pour un dialogue entre chrétiens et musulmans*, document très significatif des positions nouvelles adoptées vis-à-vis de l'Islam. Elles réclament – lit-on dans la troisième édition (1970) de cette étude – « une révision de nos positions envers lui [l'islam] et une critique de nos préju-

1. « Découverte de l'Islam ». P. 65. Éd. Les Trois Continents.
2. Ibidem. P. 72-73.

gés »... « Nous devons nous préoccuper d'abord de changer progressivement la mentalité de nos frères chrétiens. Cela importe avant tout... Il faut abandonner « l'image surannée héritée du passé ou défigurée par des préjugés ou des calomnies »..., « reconnaître les injustices dont l'occident chrétien s'est rendu coupable à l'égard des musulmans ». /.../ « Les musulmans qui professent la foi d'Abraham adorent avec nous le Dieu unique, miséricordieux, futur juge des hommes au dernier jour » /.../ De fait l'Islam ne fut guère plus fanatique au cours de son histoire que les cités sacrales de chrétienté » /.../ Le *Jihâd* n'est aucunement le Kherem biblique[1], il ne tend pas à l'extermination, mais à étendre à de nouvelles contrées les droits de Dieu et des hommes » - « Les violences passées du *Jihâd* suivaient en général les lois de la guerre; et du temps des Croisades ce ne furent pas toujours les musulmans qui perpétrèrent les plus grandes tueries ». Voici ce que déclarait ce secrétariat du Vatican. Et M. Bucaille de conclure: « Cette défense de l'Islam par le Vatican étonnera, j'en suis assuré, beaucoup de nos contemporains /.../ Mais combien peu d'Occidentaux sont avertis de ces prises de positions nouvelles par les plus hautes instances de l'Église catholique ».[2]

---

1. Anathème. L'Anathème, dans l'Ancien Testament, est un génocide absolu, une interdiction totale de sauver qui que ce soit du massacre. Cf. Deutéronome 2,34: *« ...et nous vouâmes chaque ville à l'Anathème: hommes, femmes et enfants ; nous n'avons pas laissé de survivant »*. Également Deut. 3,6 ; 7,1-4 ; 25,19 ; Josué 6,16-17 ; 8,24-25 ; 10,29-40 ; 11,8-23 ; Ezéchiel 9,5. L'Anathème condamne à mort même les jeunes filles vierges. En cas contraire, il ne s'agit pas d'un Anathème à proprement parler (c'est à dire d'un génocide absolu). Lorsqu'Israël était autorisé à garder les jeunes filles vierges de certains autres peuples vaincus, la Bible ne parle pas d'Anathème, par exemple en Nombres 31,1 ; Juges 21,10, etc. A noter également qu'en 681, le 3e Concile de Constantinople vota un quadruple anathème contre l'Islam en vue de son éradication totale.

2. P. 148 à 151. Éditions Seghers, 1976. Malheureusement, le « dérapage verbal »

Le Mahatma Gandhi[1] a écrit au sujet du Prophète de l'Islam : « Je voulais mieux connaître la vie de celui qui aujourd'hui détient indiscutablement le cœur de millions d'êtres humains. Je suis désormais convaincu que ce n'était pas l'épée qui créait une place pour l'Islam dans le cœur de ceux qui cherchaient une direction à leur vie. C'était cette grande humilité, cet altruisme du prophète, l'égard scrupuleux envers ses engagements, sa dévotion intense à ses amis et adeptes, son intrépidité, son courage, sa confiance absolue en Dieu et en sa propre mission. Ces faits, et non l'épée, lui amenèrent tant de succès ».[2]

L'historien André Clot écrit : « De toutes les conquêtes que les hommes ont réalisées au cours des deux derniers millénaires, celles des Arabes au Proche et au Moyen-Orient ont sans doute le plus étonné par leur rapidité et plus encore peut-être par le petit nombre de ceux qui les accomplirent. /.../ Moins de vingt ans après la mort du prophète, les Arabes avaient conquis la quasi-totalité des pays du Croissant

---

(fin 2006) du nouveau pape Benoit XVI a terni cette louable position et renforcé certains chrétiens dans leurs préjugés anti-islamiques.

1. Il est considéré (avec Martin Luther King) comme le fondateur de la doctrine contemporaine de la non violence, mais celle-ci a été historiquement initiée par un Juriste Musulman : le Cheikh Ahmadou Bamba (fondateur de la Voie Mouride, mort au Sénégal en 1927) qui l'a appliquée avec succès face au colonialisme français. Mais le Sénégal était un petit pays, et ce qui s'y passait n'était pas aussitôt connu à l'étranger, contrairement à l'Inde ou aux États-Unis. Il est intéressant de remarquer - en outre - que Gandhi fut Sud-Africain (d'origine indienne), et que M.L.King était un afro-américain. Il est probable qu'ils s'intéressaient donc à ce qui se passait en Afrique, y compris au Sénégal, et qu'ils aient ainsi pu observer l'efficience de cette doctrine *Mouride* de la non-violence. Et Dieu est le plus Savant.
2. Article du Journal « Young India », cité dans « The Ligth », Lahore, 16/09/1924. Cité par M.A. Alibbhaye dans « Le sabre ou le pouvoir de l'Islam ? » Edité par la F.M.R. Ile de la Réunion, 1997. Rappelons aussi que Gandhi est mort assassiné par un intégriste Hindouïste qui lui reprochait, entres autres choses, sa « complaisance » envers les Musulmans.

fertile et du plateau iranien avec le Khorasan, et une partie des provinces byzantines d'Afrique du Nord. /.../ Mis à part quelques déviations au cours des siècles, l'islam est une religion tolérante qui ne recherche pas les conversions par la force. /.../ Les conquêtes ont été facilitées par l'état de faiblesse dans lequel se trouvaient alors les empires voisins. Les provinces de Byzance – la Syrie, la Palestine, l'Égypte – étaient profondément irritées par l'intolérance religieuse des empereurs de Constantinople. Monophysites et nestoriens, qui étaient alors la majorité, étaient prêts à se détacher de Constantinople tant leur mécontentement était vif. Ils avaient la conviction d'être gouvernés par des ennemis de leur foi alors que les Arabes étaient indifférents aux convictions religieuses de leurs sujets. Ils leur demandaient de se tenir en paix et de payer des impôts, avant tout la *djiziyya*, que devait verser tout non-musulman. /.../ « La conquête de l'Égypte », dit l'historien anglais N.J. Bell, ne fut « ni un miracle, ni un exemple de la vengeance divine sur la chrétienté dans l'erreur ; ce fut seulement l'affaissement inéluctable d'un édifice pourri jusqu'à la moelle ». L'autre adversaire des Arabes, l'empire perse sassanide, n'était pas dans une meilleure situation ».[1]

Et au sujet de la conquête de la péninsule ibérique, A. Clot arrive aux mêmes conclusions : c'est la désagrégation du dernier royaume wisigothique, ainsi que les persécutions entre chrétiens (et à l'encontre des juifs) qui ont facilité la conquête arabo-berbère. Il écrit : « La désagrégation politique s'aggrave de querelles religieuses entre ariens, tenants de la religion officielle, et catholiques. /.../ Les Wisigoths persécutent aussi les Juifs, auxquels il est interdit d'avoir des synagogues, de posséder des terres, des maisons, de pratiquer leur religion.

1. « L'Espagne musulmane ». P. 9 à 11. Édition Perrin, 2004 (Collection Tempus).

/.../ [Beaucoup] sont contraints de se convertir. Ils sauront s'en souvenir au moment de la conquête arabe ».[1]

Le même auteur signale aussi la présence – à coté des Ibères (romanisés depuis longtemps) et des wisigoths (en majorité ariens) - de communautés de Levantins (les « Syri »), installés le long de la côte méditerranéenne et au Sud de la Gaule, avant même la conquête arabo-musulmane. Las des divisions (et des persécutions), ces diverses communautés d'Espagne n'opposeront pas de résistance aux conquérants arabo-berbères. André Clot écrit : « Leur résistance aux Arabes sera faible, quand ils ne les aideront pas, tels les Juifs notamment ».[2]

Francesco Gabrieli a écrit : « La notion de l'islam répandu par l'épée (du moins pour les premiers temps de la diaspora arabe, s'entend) est abandonnée depuis longtemps – depuis que l'étude critique des sources a montré que les Arabes vainqueurs ne laissèrent jamais aux vaincus l'alternative d'accepter leur foi ou d'être exterminés. D'après la Révélation, en effet, un tel choix ne se posait pas pour les « peuples du Livre », les Juifs et les Chrétiens avec lesquels les Arabes entraient en contact, et qu'ils obligeaient seulement à une sujétion de droit et à une imposition fiscale. Et à ceux de Syrie, de Palestine, d'Égypte et d'Afrique les hasards de la guerre eurent tôt fait d'assimiler les zoroastriens de Perse et un peu plus tard les Indiens du Pendjab (bouddhistes et hindouistes) chez qui les Arabes victorieux poussèrent une incursion ».[3]

---

1. Ibidem, P. 17.
2. Ibid.
3. « Mahomet et les grandes conquêtes arabes ». Hachette. (Cité par R. Du Pasquier. Op. cit. P. 83-84).

L'historien Pierre Riché écrit : « Il faut bien dire que les populations des provinces orientales de l'Empire [Byzantin] n'ont opposé aucune résistance aux conquérants. Les Juifs et les monophysites[1] se virent ainsi débarrassés de « la tyrannie des Romains ». /…/ Si les premières conquêtes arabes, réalisées au gré des circonstances, et avec des troupes peu nombreuses, ont pu permettre l'établissement permanent de la domination musulmane, c'est que les vainqueurs n'ont pas fait figure de destructeurs. Ils ont respecté partout les civilisations et l'organisation administrative des empires vaincus. Les populations juives, chrétiennes et même mazdéistes, les « gens du Livre » comme les appellent les musulmans, ont été tolérées et n'ont pas été obligées de se convertir à l'islam… »[2]

Sigrid Hunke a écrit : « Ce subit essor culturel des fils du désert, en quelque sorte issus du néant, est l'un des événements les plus étonnants de l'histoire des civilisations. La prodigieuse ascension qui assure aux Arabes la suprématie sur des peuples déjà hautement civilisés est un phénomène unique en son genre ; miracle assez stupéfiant d'ailleurs pour qu'il vaille la peine de s'y arrêter un instant. /…/ Mais ce qui en tout cela est absolument stupéfiant, jamais vu, sinon du temps de Cyrus le fondateur de l'empire perse, c'est le

---

1. Monophysite. Une des variétés de la doctrine trinitaire. Elle ne reconnaît que la « nature divine » du Christ et dénie à ce dernier toute nature humaine. Cette doctrine monophysite a été condamnée par le concile de Chalcédoine (451). Aujourd'hui, cette doctrine est limitée à trois églises indépendantes : l'église arménienne, l'église copte (Égypte et Éthiopie) et l'église jacobite de Syrie. La victoire de l'Islam permit à ces monophysites d'échapper aux persécutions de l'église romaine. Beaucoup d'autres tendances chrétiennes trouvèrent refuge dans le monde musulman, en raison de la protection accordée aux Gens du Livre par le Coran.
2. P. Riché : « Grandes Invasions et Empires - Histoire Universelle », P. 169-170. Éditions Larousse, 1968.

fait que les vainqueurs ne se livrent à aucune destruction. Le fanatisme qu'on leur impute, de même que leur prétendue implacable férocité, ne sont que des légendes destinées à semer la frayeur, que pure propagande ennemie démentie par les innombrables preuves de leur tolérance et de leur générosité à l'égard des vaincus. Il n'existe guère de peuple qui se soit comporté avec autant de clémence et d'humanité vis-à-vis de ses adversaires et des « infidèles ». C'est bien en grande partie à cette attitude que les Arabes doivent d'avoir pu influencer et pénétrer si profondément et durablement les peuples qu'ils avaient soumis à leur domination ».[1]

Le professeur A. Miquel résume ainsi les rapports entre les premiers Musulmans et les populations des régions conquises par les Musulmans : « Le statut accordé aux juifs et aux chrétiens est sans doute, en plein Moyen Âge, exemplaire, mais il n'est qu'un des signes parmi d'autres d'une attitude d'ensemble de l'islam, l'une des clefs majeures de son succès : au plan temporel, il a bouleversé le moins possible, s'est superposé plus qu'imposé, coulé, chaque fois qu'il a pu, dans les vieilles habitudes de l'Orient méditerranéen et de la Perse. Bref, il a voulu être, aussi peu que possible, l'étranger, l'intrus ».[2]

Au sujet des premières conquêtes musulmanes (durant le Khalifat *rachidine*), le professeur Joseph Burlot écrit : « La Palestine et la Syrie dont les populations avaient accueilli les Arabes en libérateurs, étaient définitivement perdues pour les Byzantins ».[3]

---

1. S. Hunke : « Le Soleil d'Allah Brille sur l'Occident. » Traduit de l'allemand par Solange et Georges de Lalène. Livre V : « Le Glaive de l'Esprit » pages 210 à 220 (extraits). Édition « La Maison des Livres » Alger.
2. A. Miquel : « France-Pays arabes », n° 85, p.25. Cité par Joseph Burlot dans : « La Civilisation Islamique », P. 31. Éditions Hachette, 1982.
3. D. Burlot : « La Civilisation Islamique », P. 28. Éditions Hachette, 1982.

Et de façon plus générale (englobant également la période Omeyyade), le même auteur écrit : « Il est à noter tout d'abord que les conquêtes arabes, qui eurent une influence si profonde sur l'histoire de l'humanité, ont commencé par n'avoir que des conséquences peu perceptibles pour les populations des pays conquis. Ce fait est à mettre au crédit des conquérants qui surent faire preuve d'un grand esprit de tolérance ».[1]

L'écrivain espagnol Blasco Ibanez[2] dit : « En Espagne, la régénération n'est pas venue du Nord, avec les hordes barbares : elle est venue du Midi avec les Arabes conquérants. C'était une expédition civilisatrice beaucoup plus qu'une conquête ». /.../ « Du VIIIe au XVe siècles, se construira et se développera la plus belle et la plus opulente civilisation qu'il y ait eu en Europe durant le Moyen Âge ».[3]

L'historien De Lacy O'Leary a écrit : « L'histoire est claire sur ce point : la légende des musulmans fanatiques s'abattant sur le monde, imposant l'Islam à la pointe de l'épée aux peuples vaincus, est un des plus fantastiques et absurdes mythes que les historiens ont pu répéter ».[4]

L'islamologue et historien Bernard Lewis écrit : « Bien plus que la chrétienté, l'Islam assura la transition entre l'Orient ancien et l'Occident moderne, à l'épanouissement duquel il apporta une contribution non négligeable ».[5]

---

1. Ibidem. P. 31.
2. Voir la citation complète en début d'ouvrage. Cité par Roger Garaudy : « Grandeur et Décadence de l'Islam ». P. 34-35. Éd. Al-Firhist, 1999.
3. Blasco Ibanez : « Dans l'ombre de la cathédrale ». P. 201 à 204. Extraits cités par R. Garaudy. Op. cit. P. 34-35.
4. « Aux carrefours de l'Islam » P. 28. Londres, 1923. Cité par M. A. Alibhaye. Op. Cit. P. 34.
5. Bernard Lewis : « L'Islam en Crise ». P. 30. Éditions Gallimard, 2003.

« L'Islam est l'une des grandes religions de l'humanité. Il a su donner un sens et de la dignité à des existences mornes et démunies. Il a enseigné à des hommes de races différentes à s'accepter comme frères et à des hommes de croyances différentes à vivre côte à côte dans une relative tolérance mutuelle. Il a été à l'origine d'une grande civilisation qui a permis à des musulmans et à des non musulmans de faire oeuvre utile et créatrice et qui, grâce à ses réalisations, a enrichi le patrimoine de l'humanité »[1].

Le même auteur explique plus loin : « Selon la *Sharî'ah*, tolérer les religions fondées sur une révélation divine antérieure n'était pas un mérite mais un devoir (Coran II, 265 : « Pas de contrainte en religion »). Dans les pays sous domination musulmane, la loi islamique exigeait que les juifs et les chrétiens fussent autorisés à pratiquer leur religion et à administrer leurs propres affaires à condition de se soumettre à certaines restrictions [et il cite l'impôt appelé djizya, l'interdiction d'avoir des esclaves musulmans, etc. n.d.r.]. « En contrepartie, les sujets non musulmans de l'État musulman jouissaient d'une très large autonomie dans la conduite de leurs affaires communautaires, notamment en matière d'éducation, de fiscalité et de statut personnel : mariage, divorce et succession. /.../ Aujourd'hui, nous dirions que les juifs et les chrétiens qui vivaient dans l'État islamique à l'époque classique étaient des citoyens de seconde zone. Néanmoins, établie par la Révélation, inscrite dans la loi et reconnue par tous, cette citoyenneté de seconde ordre valait infiniment mieux qu'une absence totale de citoyenneté, sort réservé aux non chrétiens et même à certains chrétiens dissidents en occident »[2].

---

1. Ibidem. P. 48. Éditions Gallimard 2003.
2. Ibid. P. 68.

B. Lewis ajoute : « Le 8 octobre 2002, s'exprimant devant l'Assemblée nationale, le Premier ministre français, Jean-Pierre Raffarin, raconta comment Saladin réussit à « battre les croisés en Galilée et à libérer Jérusalem ».[1]

Et l'auteur de noter l'emploi « intéressant du verbe libérer ». Il commente ensuite : « Même l'Europe chrétienne loua et célébra l'esprit chevaleresque et la générosité avec laquelle Saladin traita ses ennemis vaincus ».[2]

Et il confirme que la première vague d'expansion musulmane (en Syrie, Palestine, Égypte, etc.) a apporté une amélioration de la situation des juifs et des chrétiens orientaux. A propos des juifs, il écrit : « Pour eux, la conquête musulmane ne signifia qu'un changement de maîtres qui, presque partout, se traduisit par une amélioration de leur situation. » Et au sujet des chrétiens : « Les communautés autochtones avaient connu la discrimination et parfois même les persécutions, parce qu'elles appartenaient à des sectes différentes. Pour beaucoup d'adeptes des Églises orientales, l'avènement de l'islam et le transfert du pouvoir politique des mains des chrétiens à celles des musulmans se traduisirent par une amélioration de leur condition et une plus grande liberté de culte. »[3]

Dans son ouvrage « L'Épopée des civilisations », Bernard Nadoulek précise que « s'il fallait vraiment analyser les conséquences culturelles de la confrontation entre l'Islam et la

---

1. Ibid. P. 71.
2. Ibid. Beaucoup plus tard, la noblesse de l'Emir Abdel-Kader l'Algérien toucha à nouveau beaucoup d'esprits français et européens. L'attitude du commandant Afghan Massoud également. Ainsi, on peut voir, que même dans ses aspects purement militaires, l'image de l'Islam en Occident n'est pas forcément négative.
3. « Islam ». P. 465-466. Juifs en terre d'Islam. Gallimard (Quarto), 2005.

chrétienté, il faudrait les situer dans les métissages culturels qui ont permis à l'Europe de sortir du Moyen Âge grâce aux emprunts intellectuels qu'elle a faits à la civilisation musulmane de l'époque : des mathématiques aux techniques financières, de la médecine à l'astronomie, sans oublier la redécouverte de la philosophie grecque, mise sous le boisseau par l'Église depuis mille ans en Europe, mais traduite en arabe au IXe siècle dans l'Empire abbasside ».[1]

Et il conclut plus loin : « Dans l'histoire de ses périodes de puissance, l'Islam a donc largement démontré ses capacités d'évolution, d'innovation et son génie particulier. Dans les périodes de déclin, le califat a « fermé la porte »[2] et s'est figé dans une conception stérilisante de la tradition. /…/ Une nouvelle « ouverture de la porte » dépend d'abord des pays musulmans, mais la coopération de la communauté internationale peut être décisive pour favoriser une renaissance de l'Islam. Juste retour de l'histoire puisque c'est pour une grande partie l'influence culturelle de l'Islam qui a provoqué la Renaissance européenne ».[3]

---

1. B. Nadoulek. Op.cit. P. 111.
2. Cette idée de « fermeture de la porte de l'*Ijtihad* » (« effort d'interprétation », reconnu comme source du droit islamique par le Prophète en personne) a été adoptée assez tôt dans le sunnisme (mais pas dans le chiisme). Mais dans la pratique, elle a nécessairement continué d'exister sous certaines formes même restreintes. Finalement, des théologiens sunnites importants, comme Al-Sanussi (fondateur d'un ordre soufi portant son nom) ont déclaré à nouveau ouverte cette porte de l'Interprétation. L'intégrisme islamique a donc perdu son arme doctrinale principale : l'imitation aveugle du passé (ou *taqlid*) engendré par cette « fermeture de la porte de l'*ijtihad* ». Par ailleurs, il faut bien noter que ce qu'on appelle « intégrisme » islamique ou « islamisme » est une dérive moderne qui tourne le dos à 14 siècles de travail d'éminents théologiens. B Nadoulek fait justement remarquer que : « L'intégrisme islamique, loin d'être un reflet du passé, représente au contraire une forme détournée de la modernité » (« L'épopée des civilisations ». Éditions Eyrolles, 2005. P. 290).
3. Ibid. P. 312.

« Les pays musulmans sauront-ils retrouver la grandeur et l'ouverture qui a fait de l'Islam la principale puissance mondiale du VIIIe au XIe siècle ? La civilisation musulmane contient tous les ingrédients pour une telle renaissance ».[1]

Incha Allâh…

1. Ibid. P. 147.

7.
Conclusions

Il est donc possible de retracer, avec un minimum d'incertitudes, l'histoire de cette période négligée de notre histoire nationale. Il faut rappeler que l'Islam fut présent durablement en Gaule, avant même la formation de la France elle-même, comme l'a fait remarquer l'historien L. Musset (pourtant « minimaliste » en ce qui concerne cette période). En effet cet auteur a écrit : « Finalement, vers le début du XIe siècle, le « royaume des Francs » devint le « royaume de France » et le nom de France supplanta définitivement celui de Gaule ».[1] Autrement dit, il y avait des communautés musulmanes en Gaule du sud avant même que cette région soit définitivement annexée au « Royaume des Francs », lequel ne deviendra « Royaume de France » que plusieurs décennies après la dernière défaite musulmane en Gaule (qui eut lieu vers 972-975).

Dans un article intitulé « La France en construction face à l'Islam », Jean Flori et Philippe Sénac corroborent ce fait en écrivant : « Il n'est guère possible, pour l'époque lointaine du Moyen Âge, de parler stricto sensu de relations entre les musulmans et la France. Pour deux raisons au moins : tout d'abord parce que la France n'existait pas encore ni en tant qu'État ni en tant que nation ; et ensuite parce que les territoires qui la forment aujourd'hui n'avaient pas de réelle unité géographique, politique ou même ethnique, et

1. « Histoire de France – La formation de la France ». P. 132. « Encyclopaedia Universalis », 2000.

les musulmans n'y étaient guère représentés que par de très infimes minorités, marchands ou diplomates, à l'exception des régions méridionales, un temps soumises par les premières vagues musulmanes ».[1]

Pour autant, ces deux historiens font remarquer que la confrontation ne fut pas seulement militaire, mais que des échanges politiques, c'est-à-dire plus « humains » eurent lieu : « Les nombreux combats qui ont opposé les Francs aux musulmans pendant le Moyen Âge ne sauraient faire oublier qu'il y eut également des rapports plus pacifiques entre les deux camps, qu'il s'agisse de contacts diplomatiques ou d'alliances militaires, comme si le clivage religieux n'avait pas d'abord constitué une barrière infranchissable. C'est principalement au cours de la période carolingienne, aux VIIIe et IXe siècles, alors que la France n'était encore qu'une entité en construction, que ces contacts se développèrent en Espagne, en Italie, comme dans l'ensemble du bassin méditerranéen ».[2]

Les rois carolingiens et les califes abbassides de Bagdad entretenaient des relations diplomatiques étroites. Il en allait de même avec les Omeyyades d'Espagne, malgré les conflits. Charlemagne fut même un temps allié à un Emir andalou.

L'habitude de lier (voire de confondre) France et Catholicisme est une ornière idéologique qui ne résiste pas à un examen historique impartial. En effet, il y avait déjà deux royaumes chrétiens ariens en Gaule (Wisigoth et Burgonde) avant même la conversion au christianisme (trinitaire) de Clovis. Les Gallo-romains, depuis le IVe s., étaient partagés entre ariens unitariens et nicéens trinitaires.[3] Il y avait

1. « Histoire de l'islam et des musulmans en France ». Op. cit. P. 59.
2. Ibidem. P. 58.
3. Rappelons que ce n'est qu'en 380 que la trinité fut officiellement adoptée par

aussi déjà des communautés israélites sur la côte provençale – peut-être même déjà avant l'ère chrétienne (et de toute façon après la diaspora du Ier s.) - notamment dans la ville portuaire d'origine grecque de Massilia (Marseille), alors que les Gallo-romains étaient encore polythéistes. Plus tard, aux XIIe-XIIIe s., il y eut l'Église Cathare (non catholique), en France d'Oc. Ses adeptes subirent un vrai génocide lors de la Croisade contre les « Albigeois », lancée par le pape Innocent III en 1209, et qui se termina par le bûcher de Montségur en 1244. Puis il y eut la Réforme protestante et les horribles guerres de religion. Ainsi, la France a toujours été une mosaïque de religions différentes, malgré les tentatives récurrentes du Catholicisme pour éradiquer toute « hérésie », qu'elle soit arienne, musulmane, cathare ou protestante. Les Juifs, juste tolérés, subissaient régulièrement des persécutions et parfois des massacres. Beaucoup quittèrent la France au cours de l'histoire, vers des terres plus accueillantes (notamment l'Espagne musulmane, le Maghreb, la Pologne, puis l'empire Ottoman, et, durant la tragédie nazie, la Suisse et l'Amérique).

C'est finalement la nature même de la spiritualité musulmane – comme l'ont souligné maints auteurs cités précédemment - qui a entraîné la clémence notoire des combattants musulmans et conquis tant de cœurs à l'Islam dans les siècles passés. Les formes « terroristes » actuelles se revendiquant de l'Islam ne peuvent cacher cette réalité. Des combattants musulmans comme l'Emir Abdel-Kader l'Algérien, ou encore comme le commandant Massoud l'Afghan, sont des exem-

---

l'église catholique romaine. En 325 (Concile de Nicée), seule la déification de Jésus avait été votée contre l'avis d'Arius et de deux évêques libyens. Et cette querelle théologique dura plusieurs siècles, et même jusqu'au VIIIe s. en Espagne et au Maghreb.

ples contemporains de cette tradition militaire exemplaire, dans la victoire comme dans la défaite. C'est cette clémence enseignée par le Coran et le Prophète Mohammed, qui a permis l'expansion si rapide de l'Islam au cours de l'histoire.[1]

Du point de vue de l'orthodoxie musulmane donc, l'expansion de l'Islam est directement proportionnelle à la bonne application de cette religion par les Musulmans, car le meilleur des prêches est le bon exemple. Il y a certes émulation entre les religions, et le Coran se fait l'écho de cette réalité, en appelant les Musulmans à la belle parole et au bel agir, et à rivaliser dans le bien avec les autres communautés religieuses :

« Si Dieu l'avait voulu, Il aurait fait de vous [Gens du Livre et Musulmans] une communauté unique, mais Il a voulu vous éprouver à travers ce qu'Il vous avait révélé ; faites montre d'émulation dans les œuvres pies, c'est auprès de Dieu que vous serez ramenés et Il vous instruira sur l'objet de vos différends. » (Coran 5,48)[2]

Selon les commentateurs musulmans, l'Islam s'est répandu rapidement au premier siècle de l'Hégire (trois premières générations) parce que les Musulmans ont appliqué cette éthique particulière. Ensuite, après le Khalifat *rachidine* (« bien guidé ») et l'extinction des trois premières générations des Anciens, quand la foi commença à se refroidir, que les monarques et les peuples islamisés s'enrichirent et oublièrent l'au-delà, l'expansion s'est ralentie, et ce fut même le début des revers (perte du sud de la Gaule, de l'Espagne, des îles méditerranéennes, etc.), puis la Colonisation européenne

1. Lire à ce sujet : « Le Sabre ou le pouvoir de l'Islam ? » par Mohammad Amine Alibhaye. Édition F.M.R. La Réunion., 1997. Il cite beaucoup d'auteurs non musulmans ou convertis.
2. Traduction d'après A. Penot.

qui a entraîné un retard dans le développement des pays musulmans. Ce retard n'a d'ailleurs pas seulement touché l'économie ou les sciences, mais aussi la morale, et sans doute la spiritualité elle-même, par l'introduction en Orient de la « dérive moderne » dénoncée par le Cheikh René Guénon, c'est-à-dire le matérialisme et, en l'occurrence, les diverses dérives sectaires modernes (se revendiquant bien sûr toujours des « anciens »).[1]

Pour ce cheikh, le redressement ne peut venir que de l'Orient, comme depuis toujours, car c'est là la source de toute spiritualité. *Ex oriente lux*.[2] Quant au monde musulman, afin de remplir à nouveau son rôle de revivification, il doit lui aussi se « ressourcer », revaloriser le travail constructif et dévaloriser la violence destructrice[3], en finir avec les tyrannies politiques et culturelles, et renouer avec l'orthodoxie spirituelle musulmane. C'est cette orthodoxie qui a produit la brillante civilisation arabo-musulmane, celle-là même qui avait revivifié la civilisation européenne dans les siècles considérés dans notre présente étude (du VIII[e] au XII[e] siècles). S'il y a une « civilisation universelle » en gestation, revendiquée un peu trop unilatéralement par l'Occident, on ne doit pas oublier qu'elle prend sa source dans cet apport arabo-musulman au cours du Moyen Âge. Le monde entier doit en prendre conscience, à commencer par les Musulmans eux-mêmes, trop souvent ignorants de cette dimension uni-

1. B Nadoulek fait justement remarquer à ce propos que : « L'intégrisme isl - mique, loin d'être un reflet du passé, représente au contraire une forme détournée de la modernité. » « L'épopée des civilisations ». Éditions Eyrolles, 2005. P. 290.

2. « La Lumière vient d'Orient ». Les franc-maçons avaient aussi adopté cette pensée traditionnelle.

3. Sur cette question, nos ouvrages : « Vie et Enseignement du Cheikh Ahm - dou Bamba » et « Islam contre Terrorisme », Éditions Albouraq.

verselle de leur religion, et recroquevillés sur des nationalismes réducteurs et des doctrines et formes d'action puisées d'avantage dans les idéologies les plus funestes produites en Occident au cours du XXe siècle, que dans la belle Tradition musulmane elle-même.

C'est en effet surtout par la paix que l'Islam s'est répandu dans le monde (y compris en Espagne médiévale[1]), contrairement au christianisme qui s'est répandu par la conversion forcée, ce que l'histoire prouve de façon absolument irréfragable. Et cela fait déjà longtemps que l'Islam ne se répand plus que de cette façon pacifique, conformément à ce qu'il fut dès l'origine, durant la période dite « Mecquoise » où le Prophète appliquait une conduite de non-violence absolue.[2] Ce n'est qu'à cause de l'entêtement légendaire des Arabes polythéistes, de leur volonté féroce de détruire totalement l'Islam, que le Prophète (sur l'ordre de Dieu) a du leur opposer une défense appropriée et les combattre jusqu'à ce qu'ils déposent les armes. Par ailleurs, les hostilités entre l'Islam et Byzance ont commencé dès l'apostolat du Prophète, suite à l'assassinat d'un messager du Prophète en Syrie (alors province romaine). Mais le Coran oblige le musulman à accorder la paix à ceux qui la demandent, dès qu'ils cessent leurs hostilités. L'Islam érige le pardon en vertu supérieure à la vengeance (même justifiée).

---

1. Cf. Roger Garaudy. Op. cit. P. 42.
2. Sur cette question, j'attire l'attention sur le fait que le premier homme de foi contemporain à avoir prêché la doctrine de la non violence n'est ni Gandhi ni Martin Luther King, mais le Cheikh musulman sénégalais Ahmadou Bamba (m. 1927). Nous lui avons consacré une biographie : « Vie et enseignement du Cheikh Ahmadou Bamba » (Éd. Albouraq, 1998), et nous avons également traité de cette question de la supériorité de la non violence sur la violence dans notre ouvrage : « Islam contre terrorisme » (Albouraq, 2002).

Les vraies règles islamiques de la guerre sont donc très strictes pour les Musulmans et assez clémentes pour leurs adversaires, beaucoup plus que les « règles » (en fait l'absence de règles) pratiquées par leurs adversaires, qu'ils fussent chrétiens, juifs, polythéistes, mazdéens, hindouistes, etc. Ce fait est admis par tous les historiens (y compris non-musulmans) sérieux. En Islam, il est interdit de tuer les non-combattants (et pas seulement les enfants et les femmes), et notamment les moines et les prêtres chrétiens, les rabbins juifs. Il est interdit de détruire leurs lieux de culte, de leur faire abjurer de leur religion. Il est interdit de maltraiter les prisonniers de guerre, de détruire les vergers et autres cultures, les puits, sauf raison majeure exceptionnelle dans le but d'abréger un conflit et d'épargner des vies, y compris chez l'adversaire. Il est interdit de tuer par le feu.[1] Le génocide est interdit, la liberté religieuse préservée, la paix acceptée dès que l'adversaire y incline et renonce aux hostilités qu'il avait pourtant déclenchées. Tout « musulman » qui déroge injustement à ces règles islamiques est un criminel de guerre à traiter comme tel : il n'engage en rien la Communauté des vrais Musulmans et ne doit pas espérer sa solidarité, car en Islam il est interdit d'obéir ou de s'associer à l'injuste dans ses méfaits. Et on ne peut juridiquement déclarer « *Dar al-Harb* » (« Demeure de la Guerre ») un pays avec lequel on a passé un traité ou une convention de paix. Ce pays devient alors un *Dar as-Sulh* (« Maison du Bon Voisinage ») ou un *Dar al-Hudna* (« Maison de la Trêve », ou « de l'Accomodement », *Dar al-'Ahd*), sachant que les traités et conventions sont traditionnellement reconductibles tous les dix ans selon la jurisprudence

1. Ce que faisaient couramment les Inquisiteurs. Et lors de la prise de Jérusalem, les Croisés brûlèrent vifs les Juifs dans leurs synagogues, selon l'aveu de leurs propres chroniqueurs.

classique, ceci afin d'éviter leur oubli et éventuellement de permettre leur évolution.[1]

Dieu aime et veut la paix. Et en cas de conflit, Il demande la modération afin de faciliter la réconciliation.

« Que l'animosité entre deux peuples ne vous incite pas à vous montrer injustes ; soyez équitables » (Coran 5,8).[2]

Depuis la chute de l'Empire Ottoman, on voit d'ailleurs qu'aucune aventure militaire (exceptées les luttes anticolonialistes justifiées) n'a réussi. Ceci parce qu'une page est tournée et que l'Islam (malgré ce que prétendent les « intégristes » de tout poil) n'est plus menacé de disparition. L'Islam est reconnu universellement comme religion de l'humanité, et le droit international protège la liberté de culte de tout musulman. Cela est le résultat de traités internationaux, et la règle en Islam est le respect scrupuleux des pactes, traités et conventions. Le monde « extérieur » à l'Islam n'est donc pas systématiquement un « *Dar al-Harb* » (« Maison de la Guerre »), mais il peut être, selon les cas et la nature des Traités internationaux, une « Maison du Bon Voisinage » (« *Dar as-Sulh* » ou « *Dar al-'Ahd* »).[3] Déjà, en remontant à l'origine

1. Cf. « Encyclopédie de l'Islam ». « Dar al-'Ahd » (par Halil Inalcik) et « Dar al-Sulh » (par Armand Abel).

2. Traduction de A. Penot. « Le Coran ». Alif-Éditions, 2005. Cette traduction est assurément la meilleure de toutes. Celle de Hamza Boubakeur et celle de Sadoq Mazigh jouissent aussi d'un consensus favorable. Celles de Denise Masson, d'Edouard Montet et de Mohammed Hamidullah sont également appréciées. Celle de Jacques Berque est intéressante mais parfois bizarre. Il existe plusieurs dizaines de traductions différentes du Coran en français. Pour un non-arabophone, il conviendrait d'en lire plusieurs, mais je crois que celle de A. Penot suffit pour se faire une bonne idée des sens des versets coraniques.

3. Ou encore Dar al-Hudna (Maison de la Trève). Cf. Tahar Gaïd. « Encyclop - die de l'Islam. » (Éditions La Ruche). Il y a quelques exceptions : notamment la dictature communiste chinoise, qui opprime l'Islam (mais elle opprime également les autres religions, ce qui n'est certes pas une excuse). Et il y a les

de l'Islam, le Calife Omeyyade Mu'awiya I[er] avait conclu un accord avec les Princes arméniens, aux termes duquel ils conservaient leur pays et leur gouvernement autonome.[1] Plus tard, les Ottomans conclurent des traités avec les pays d'Europe (Sulh Utrecht, Sulh Versailles).[2]

L'Hégire (exil) du Prophète Mohammed ﷺ vers Médine lui fut imposée par l'adversité des Arabes polythéistes qui cherchaient à le tuer et à anéantir l'Islam. Pendant douze ans, il avait supporté patiemment tous les outrages, comme Jésus l'avait fait pendant trois ans avec son peuple. Le Messager de Dieu dut donc se réfugier à Médine pour y organiser la résistance contre cette oppression injuste. Le simple droit naturel autorisait cette légitime défense. Moïse et d'autres prophètes y avait également eu recours. Ceci fut rendu nécessaire car leurs adversaires d'alors prenaient la bonté et la clémence des prophètes pour de la faiblesse et de la

---

guerres menées par les colonialistes (Russes, Sionistes, etc.) contre certains peuples musulmans. Mais ces exceptions déplorables doivent être réglées, non par le recours au terrorisme, mais par le recours aux conventions du droit international. Et c'est seulement ensuite qu'on peut envisager une solution militaire légitime. Mais dans la doctrine du Cheikh Ahmadou Bamba cependant, le recours à la violence (du moins dans l'attente de l'Imam al-Mahdi) est de fait suspendu ; c'est Dieu (du fait que le rapport de force est très défavorable aux pays musulmans opprimés) qui secourre alors la communauté des croyants, comme Il l'a toujours fait dans l'Histoire des hommes.

1. Cf. B.Lewis. « Islam ». P. 772. Gallimard, 2005.
2. CF. Ibid. P. 771. B. Lewis précise: "Au siècle dernier, un changement cons - dérable avait affecté l'emploi de *sulh* et de *Salam* en arabe. Selon l'usage classique, *sulh* était le seul à signifier « paix », opposé à « guerre ». En arabe moderne, au début au moins, *sulh* tendit de plus en plus à être réservé au sens de « transition entre la guerre et la paix » - autrement dit au processus de ratification de la paix – alors que *Salam*, naguère apolitique, prenait le sens plus large et plus général d'« état de paix », opposé à « état de guerre ». Plus récemment, l'usage arabe commença à se rapprocher d'avantage de la pratique internationale, *Salam* étant le terme accepté pour l'état de paix entre nations. » (P. 771).

lâcheté. Les injustes ne pouvaient comprendre que le langage de la violence, et ce fut leur malheur.

Aujourd'hui, Dieu merci, l'Islam - même s'il paraît « étrange » à ceux qui le méconnaissent - a quasiment partout droit de cité, et personne n'est plus empêché (comme à l'époque du Prophète) de pratiquer les cinq piliers de l'Islam[1] qui valent le Paradis aux pratiquants, selon les croyances de cette foi.

Le Coran affirme que la Torah et l'Évangile ont annoncé la venue du dernier des prophètes.[2]

Le prophète Mohammed, selon les hadiths, a annoncé que le Khalifat *rachidine* ne durerait que trente ans après lui et qu'ensuite se serait une longue période de discorde[3] dans la communauté musulmane, ce que l'on peut effectivement constater. Cet état de choses culminera (toujours selon les hadiths du Prophète) avec l'avènement de l'Antéchrist.

C'est en effet, toujours selon les hadiths prophétiques, l'Imam Al-Mahdi,[4] à la fin des temps, qui résistera à l'empire de l'Antéchrist (*Massi ad-Dajjal* en arabe, c'est à dire le « Messie Menteur » ou Faux-messie), puis Jésus réappa-

1. Attestation de foi, Prière, Aumône légale, Jeûne du mois de Ramadan et Pèlerinage.
2. Notamment à plusieurs reprises dans l'Évangile selon Jean, où Jésus annonce un autre Intercesseur (*Parakletos* en grec). Il y a une foule d'indications dans la Bible (Ancien et Nouveau Testament) concernant la venue d'un Envoyé de Dieu auquel les peuples finiront par obéir. Nous y avons consacré deux ouvrages précédents : « La Torah, l'Évangile, le Coran » et « Moïse, Jésus, Mohamed » (La Ruche). Sur ce sujet, également, l'ouvrage de A. Alem : « Jésus dans la Bible et Mohammed dans le Coran ».
3. *Fitnah* en arabe.
4. C'est à dire « Le Guidé », car il rétablira le Khalifat *rachidine* (« bien guidé ») interrompu trente ans après la mort du Prophète.

raîtra pour secourir Al-Mahdi et les Musulmans, et tuera l'Antéchrist.[1]

En Islam, il y a deux sortes de *Jihâd* (« lutte », « combat », « effort ») : le petit et le grand. Le petit concerne la lutte extérieure pour défendre l'Islam dans le monde. Quant au grand *Jihâd* (*Jihâd al-akbar*) intérieur, il consiste pour chacun à lutter contre sa propre âme charnelle (*nafs*), c'est pourquoi les théologiens musulmans l'appellent également *Jihâd ul-nafs*. L'être humain, selon cette doctrine, a quatre ennemis : l'âme charnelle (instinctive, égotique, avide, faible, ignorante), puis les diables (qui suggèrent les tentations mauvaises en s'appuyant sur la faiblesse de l'âme charnelle), puis les passions profanes (le fait d'adorer quoique ce soit en dehors de Dieu, et de s'y attacher d'un amour qui nous détache de Dieu - La Vérité) et enfin ce bas monde lui-même, qui peut être un « voile » entre Dieu et l'homme. Le remède (ou plutôt le viatique sur le chemin des aspirants, *muridullah* en arabe) est la Mention de Dieu (Dhikr-Allâh) perpétuelle, que ce soit dans les actions cultuelles ou profanes, et ce à chaque instant de la vie, en commençant par la station du Repentir, et jusqu'à obtenir l'Amour (*Mahabba*) parfait et désintéressé pour Dieu seul.[2] Les exercices spirituels permettent finalement l'extinction de l'ego (*nafs* en arabe) ignorant et faible et l'entrée de l'esprit (*rûh* en arabe) dans la Vraie Vie. Toutes les voies dites « mystiques » se retrouvent dans ce cheminement, car elles

1. Cf. « Les Signes de la fin des Temps dans la Tradition Islamique ». Recueil de Hadiths traduits par A. Penot. Alif-Éditions, 1993.
2. Dans la liste de Abou Tâlib al-Makkî, reprise dans l'*Ihyâ'* par al-Ghazâlî, les stations spirituelles sont : Le Repentir (*Tawaba*), la Patience (*Sabr*) puis la Gratitude ou Reconnaissance (*Choukr*), la Crainte (*Khaouf*), l'Espérance (*Rajâ*), la Pauvreté (*Faqr*), le Renoncement au monde (*Zouhd*), l'Abandon à Dieu ou Abnégation de la volonté (*Tawakkoul*) et l'Amour Divin (*Mahabba*). Elles constituent les grandes étapes de la voie soufie en Islam.

provinennent toutes – comme l'indique René Guénon – de la Tradition métaphysique primordiale (ou Adamique), et l'Islam, selon les adeptes de cette Foi, en est la restauration et le parachèvement.

Jihâd ne se traduit donc pas du tout par « guerre sainte » comme l'ont fait – par analogie avec la théologie chrétienne – certains islamologues et même des écrivains musulmans qui ont repris cette traduction erronée. Islam veut dire soumission (à Dieu) et dérive du mot *Salam* qui signifie Paix (et qui est d'ailleurs un des Noms de Dieu dans le Coran). La mention de Dieu tranquillise les cœurs, ainsi que l'indique le Coran. Arrivé à un certain degré de foi et de pureté, cette tranquillité devient une sérénité pérenne qui s'appelle Sakîna dans le Coran.

Le petit *Jihâd* est avant tout défensif, et si l'adversaire propose la paix, le musulman doit – selon le Coran et la Sounnah - la lui accorder selon des traités justes, reconductibles et révisables tous les dix ans, qu'il faut respecter scrupuleusement. C'est pourquoi les victoires éclatantes (de même que les défaites) des premières générations de Musulmans, sont le fait d'hommes pour lesquels la guerre n'était pas un plaisir, mais une chose redoutable, un sacrifice pour Dieu Seul.

Le Prophète a dit « Ne souhaitez pas la rencontre de l'ennemi, mais lorsque vous le rencontrez, sachez que le Paradis est à l'ombre des sabres ».[1]

Et le Coran précise : *« Et s'ils sont enclins à la paix, accède à leur requête et remets-t'en à Dieu car Il entend et sait tout. Et s'ils comptent te trahir [sache] que Dieu te suffit ; c'est Lui qui t'a raffermi de Son assistance et [de celle] des croyants ».*[2]

1. Hadîth rapporté par l'Imam an-Nawawi dans « Ryad as-Salihin », n° 53.
2. Coran 8,61. Traduction A. Penot.

Dieu ﷻ aime la paix, et Il n'a imposé la lutte que pour libérer les croyants et rétablir la paix, que ce soit dans l'individu comme dans le monde. Mais Il a également indiqué que le pardon est supérieur au talion. « L'homme vraiment fort, c'est celui qui maîtrise sa colère » indique par ailleurs un hadith prophétique.

« Invite [les hommes à suivre] la voie de ton Seigneur en faisant appel à la sagesse et par une exhortation appropriée, et discute avec eux avec beaucoup de tact! Certes ton Seigneur connaît bien ceux qui se sont écartés de Sa voie comme Il connaît ceux qui sont bien dirigés » (Coran 16,125).[1]

Et la récompense divine est *« pour ceux qui contiennent leur colère et qui se montrent indulgents envers les gens. Dieu aime les êtres vertueux »*. (Coran 3,134)[2]

Selon le Coran, les Musulmans furent victorieux à la bataille de Badr car ils obéirent au Prophète. A Ohod, ils furent battus car ils lui désobéirent. Ceci est clairement indiqué dans le Message révélé au prophète Mohammed ﷺ. Aux yeux des Musulmans, ces deux batailles préfigurent et expliquent en grande partie les succès et les revers ultérieurs dans l'histoire de la Communauté musulmane (*Oummah*).

C'est donc cette sagesse traditionnelle qui constitue le secret du véritable *Jihâd*. On la retrouve dans d'autres spiritualités orientales anciennes. Ainsi, Lao-Tseu (VIe s. av. J.C.) dit, dans son Tao-Tö-King (Livre de la Voie de la Vertu), que « lorsque deux armées se rencontrent pour la guerre, c'est celle qui le déplore le plus qui l'emportera » (Ch. LXIX). Et Krishna[3], tout au long de la Baghavad-Gita (« Le Chant du

1. Ibidem.
2. Ibid.
3. C'était probablement un homme sage qui, comme Bouddha et Jésus, a été divinisé par les générations ultérieures. Tous les polythéismes ont à peu

Bienheureux Seigneur ») explique à son ami le Roi Arjuna qu'il doit combattre les forces du désordre, bien (et parce) qu'il déteste la guerre. Et Bouddha a indiqué que « la haine ne s'apaise jamais par la haine, mais qu'elle s'apaise toujours par l'amour et que ceci est une vérité universelle ». Ces sagesses – selon les études de René Guénon - sont des échos de la Tradition primordiale, l'Islam (c'est-à-dire « Soumission » au Dieu unique), tradition primordiale dont on retrouve des traces dans les spiritualités de tous les peuples. Pour le lecteur qui s'étonnerait que je fasse ici référence à des Traditions « extra-islamiques », je répondrai encore par cette remarque du Cheikh Abd ar-Razzâq Yahia (Charles-André Gilis), dans L'Esprit Universel de l'Islam : « Ceux qui s'étonnent parfois, quelque fois pour leur en faire reproche, que des auteurs musulmans puissent se référer, dans leurs études, à des traditions autres que l'Islam, feraient bien d'y réfléchir, car les rapprochements opérés ainsi n'ont d'autre but que d'illustrer, au moyen d'exemples d'une netteté indiscutable, l'universalité de la science islamique qui réunit véritablement en elle tous les trésors des Formes et Sagesses Traditionnelles qui ont précédé l'Islam ».

* * *

L'Islam a toujours été diffamé. En Europe chrétienne, au Moyen Âge, il était présenté comme une religion « païenne » (c'est-à-dire idolâtrique). C'est sur la base de ce mensonge

---

près la même genèse : déification d'hommes réputés pour leur grande piété. D'ailleurs dans le Brahmanisme (« Hindouisme »), le « dieu » primordial est appelé Brahman, et les autres « dieux » ne sont que ses « hypostases ». Pour René Guénon, le Brahmanisme est ce qui reste de la religion d'Adam, mais complètement dégénérée en polythéisme. Mais à défaut d'être restée un pur monothéisme comme elle le fut à l'origine, cette religion affirme néanmoins le Monisme principiel, c'est-à-dire que le Principe originel ou éternel est Un (idem pour le christianisme, le bouddhisme, le taoïsme...).

que la papauté d'alors mobilisait les Croisés dans la « guerre sainte » contre l'Islam. Ces croisés allaient ainsi tuer et se faire tuer en croyant défendre la vraie foi contre l'idolâtrie.

La conquête musulmane en Espagne et dans le sud de la Gaule (et dans les Îles méditerranéennes) n'a pas permis y d'établir durablement l'Islam qui a fini par être éradiqué pour plusieurs siècles de ces pays, par la Reconquista catholique et par l'odieuse Inquisition. Certes, l'initiative de cette conquête musulmane (en 711) n'était semble-t-il pas venue directement du Califat Omeyyade de l'époque. Mais, dans l'optique musulmane, tout est dans la « Main de Dieu » et rien n'arrive sans Sa permission : ni la conquête musulmane, ni la reconquista, ni les croisades et leur échec, ni la colonisation, ni la décolonisation, etc. La Sagesse Divine est à l'œuvre derrière tout événement, et Dieu contient les peuples les uns par les autres (Cf. Coran 22,40).

8.
Perspectives

Tous ces événements historiques évoqués ici ont finalement rendu possible la présence de l'Islam en Europe. L'immigration musulmane est la conséquence directe de la colonisation. L'Europe a certes une dette historique envers ses anciennes colonies, et cela peut l'inciter – tout au moins – à bien traiter ses citoyens Musulmans. De plus, les conversions d'européens « de souche » sont de plus en plus nombreuses et cela constitue un gage pour l'enracinement pérenne de l'Islam. Encore faut-il que les Musulmans se comportent pour le mieux, conformément aux principes de l'Islam. On ne peut pas – comme le font certains salafistes – considérer la France comme un Dar al-Harb (« territoire de guerre ») mais au contraire tenir compte des changements intervenus depuis longtemps, et notamment du principe de laïcité[1] qui y est constitutionnel et garantit la liberté religieuse des différentes communautés, y compris des Musulmans.

De même, en ce qui concerne la notion de démocratie, il faut savoir qu'un des fondements essentiels de l'Islam (dont l'étymon est *Salâm*, la Paix) est la concertation publique (*Shûra*), la consultation, la délibération (Cf. Coran 3,159), et, dans le cadre d'un État très structuré contemporain, c'est le parlementarisme impliquant la liberté de conscience, d'expression, d'association et de réunion, dans la limite des lois protégeant l'État, la société et le territoire. Le Docteur Nabil

1. Même si ce principe est un peu « fourre-tout » et discutable, il convient de l'interpréter positivement pour garantir la liberté religieuse.

Lûqa Bébâwi écrit à ce sujet : « Le Prophète ﷺ a affirmé qu'il ne pouvait y avoir d'obéissance qu'en vue des actions louables, et nous connaissons le principe cher à l'Islam selon lequel il ne peut y avoir d'obéissance à la créature si cela entraîne une désobéissance au Créateur. De plus, [ajoute ce même auteur] le pouvoir en Islam n'est pas absolu, mais limité par le Coran, la sounna et le principe de délibération.[1]

« C'est pourquoi, le Prophète s'est conformé tout au long de sa vie au principe de délibération./... / C'est dans cet esprit qu'il laissa la communauté des musulmans elle-même désigner ceux qui la dirigeraient [après lui]./.../ Abou Bakr al-Siddîq fut choisi par délibération (*Shûra*) puis par l'approbation de la communauté (*Ba'ya*) car cette dernière est la source de tout pouvoir et a le droit de le contrôler. Le Prophète réalisa ainsi une véritable révolution dans le monde politique, car les empires voisins, notamment l'empire perse et l'empire byzantin étaient gouvernés par des monarques héréditaires, au pouvoir absolu, incontesté et de « droit divin ». C'est la raison pour laquelle nous pouvons affirmer que le modèle démocratique en islam était le précurseur de tous les autres modèles démocratiques dans le monde. C'est dans cet esprit que le Prophète ne désigna aucun successeur, alors qu'il lui suffisait de désigner ouvertement Abou Bakr, sans recourir à la délibération et au soutien public de la communauté. Le Prophète voulut instaurer les premiers fondements de la démocratie dans le monde, alors que le monde entier était gouverné par des monarques héréditaires de *droit divin.* »[2]

1. Cf. Coran 3,159 et 42,38.
2. Nabil L. Bébâwi. Op. cit. P. 185-186. Cet auteur est un Chrétien égyptien de l'église Orthodoxe, Docteur diplômé de l'Université musulmane Al-Azhar, et qui a pris la défense de la mémoire du Prophète Mohammed contre les

Et certes, le Coran condamne explicitement la tyrannie et ordonne la concertation, ceci est une vérité irréfutable. Cette vérité dérange certains gouvernements « musulmans ». Elle dérange aussi les mouvements extrémistes que je n'hésite pas à qualifier de « fascisants », et se réclamant de l'Islam (comme certains des soi-disant « fondamentalistes » *salafiya*)[1]. Elle dérange enfin les détracteurs de l'Islam qui prennent prétexte de ces déviances extrémistes et totalitaires pour déclarer l'Islam incompatible avec la démocratie.[2]

Concernant les luttes de libération nationale, il y a encore bien sûr des régions sur la planète où des puissances dominantes se comportent en ennemis des Musulmans (Palestine, Tchetchénie, etc.), et l'on ne peut reprocher aux opprimés de se défendre selon les principes du Combat dans la Voie de Dieu (*Jihâd fi sabil Allâh*), s'ils en respectent les conditions définies par Dieu, par Son Prophète et par les Autorités bien guidées qui font consensus dans la communauté. Mais la violence n'est pas l'unique réponse possible, et elle peut même s'avérer moins efficace (surtout quand le rapport

---

mensonges et caricatures de certains orientalistes occidentaux.

1. A noter que les premiers *salafiya* comme al-Afghani, Mohammed Abduh, Rachid Rida et Hassan al-Banna (le fondateur des « frères musulmans ») étaient plutôt des progressistes et des hommes tolérants. Ce n'est qu'ensuite que des tendances réactionnaires se firent jour, et que surgirent même des groupes terroristes pratiquant le meurtre d'innocents (ce qui est un péché capital dans le Coran). Le mouvement politico-religieux des « frères musulmans » a globalement conservé une attitude modérée et n'est pas responsable des déviations et crimes de certains extrémistes se réclamant abusivement de sa mouvance. Quant aux wahhabites (extrémistes réactionnaires au départ), ils se sont récemment recentrés et rapprochés des formes plus traditionnelles et tolérantes du sunnisme, mais les « ultra-wahhabites » sont incontrolables.
2. A cet égard, il faut citer la réponse que Mohammed Ali (Cassius Clay) a faite à un journaliste qui lui demandait : « Mohammed Ali, quel effet cela vous fait-il d'appartenir à la même religion que Ben Laden ? » Et le champion de répondre : « Et à vous, quel effet cela vous fait-il d'appartenir à la même religion qu'Adolf Hitler ? ».

de force est défavorable, ce qui est presque partout le cas). Ainsi, le Cheikh Ahmadou Bamba (m. en 1927) a prôné une méthode non violente au Sénégal, et la décolonisation s'y est faite sans heurts. Cette méthode a ensuite été également utilisée par Gandhi en Inde avec succès, puis par Martin Luther King aux U.S.A.[1], ce qui prouve qu'elle n'a rien de ridicule ni d'ailleurs de contraire à l'Islam, puisque c'est un Cheikh musulman qui en fut l'initiateur historique à l'époque contemporaine. Chaque époque a ses particularités qu'il faut étudier. L'imitation aveugle du passé n'est certes pas la meilleure façon de répondre aux changements intervenus dans la Création. Or, Dieu, selon le Coran et le Hadith, est sans cesse à l'œuvre et Il inspire perpétuellement Ses *'Awliyâ* (« Protégés ») pour répondre aux défis de chaque époque. C'est pourquoi la jurisprudence islamique n'a jamais été ni figée ni monolithique, mais qu'elle est par nature dynamique et plurielle[2], comme tout ce qui est vivant.

Pendant longtemps, les divisions du monde musulman l'ont affaibli face à son grand adversaire « romain » (Byzance et l'ensemble des pays d'Europe convertis à la doctrine trinitaire). Ces divisions entre musulmans furent à l'origine essentiellement politiques (guerres entre pro-omeyyades, pro-alides et kharidjites). Ces conflits prirent souvent par la suite un caractère ethnique, notamment au Maghreb et en Andalus, où les Arabes étaient généralement sunnites, alors que les rebellions Berbères étaient souvent menées au nom du Kharidjisme. Cette dernière doctrine extrémiste se caractérisait par son sectarisme fanatique et puritain, considérant tous

1. Il faut citer aussi Nelson Mandela qui s'est finallement rallié à cette doctrine, évitant ainsi la guerre civile à son pays.
2. Lire à ce sujet : « Les quatre écoles sunnites – l'intérêt de leurs différences » de l'Imam Suyutî. Éditions La Ruche, 2002.

les autres musulmans (sunnites et chiites) comme des apostats à massacrer. C'est d'ailleurs un kharidjite qui assassina le dernier Khalife bien guidé notre Sire Ali, que Dieu l'agrée. Cette secte, qui se divisa ensuite en trois sectes concurrentes plus ou moins virulentes, a beaucoup endeuillé le monde musulman dans les premiers siècles et fait ainsi objectivement le jeu des ennemis déclarés de l'Islam. De même, issues du Chiisme ismaélien, certaines sectes hérétiques et ultra violentes virent également le jour, comme la secte des Nizârites[1] (dite des Assassins d'Alamut), qui pratiquait le terrorisme systématique contre tous ceux, Musulmans ou Chrétiens, qui refusaient de lui obéir. Personne ne put en venir à bout, jusqu'à l'arrivée des Mongols qui ravagèrent le Proche Orient avant de s'islamiser (la dynastie musulmane Moghole qui gouverna l'Inde jusqu'à l'arrivée des Anglais, était d'origine turco-mongole).

Plus près de nous, il y a eu l'apparition, en Arabie, du Wahhabisme, qui a inspiré divers mouvements dits « salafistes » en référence – fallacieuse – aux Anciens musulmans des trois premières générations. Ces mouvements récusent les quatre écoles sunnites traditionnelles et prétendent incarner l'Islam originel. Le wahhabisme est né à la fin du XVIIIe s. et a fini par s'imposer de force au début du XXe s. en Arabie avec les Bani Saoud chassant les Hachémites (avec le soutien actif des Anglais, surclassés ensuite par les Américains). Les premiers Wahhabites, à l'instar des anciens kharidjites, massacrèrent tous les Musulmans (sunnites et chiites) qui

1. Leur histoire commence en 483 H. (1090) et se termine par la chute de leur forteresse d'Alamut en 654 H. (1256) sous les coups des Mongols. Leur fondateur, Hassan as-Sabbâh était à l'origine un partisan des Fatimides (branche des chiites ismaéliens) avec lesquels il rompit lors d'une querelle de succession. Sa doctrine s'écarte de l'Islam par l'introduction de conceptions manichéennes (dualistes).

refusaient leur nouvelle doctrine réductrice de l'Islam, ultra-puritaine et violente. Heureusement la plupart des saoudiens actuels ont adopté un wahhabisme adouci, plus tolérant des écoles traditionnelles de l'Islam. Mais des groupuscules « ultra-wahhabites » (et autres extrémistes « salafistes ») ont renoué récemment avec les méthodes terroristes interdites par Dieu et Son Prophète, et commettent des attentats un peu partout dans le monde (surtout dans le monde musulman), donnant ainsi la pire image qui soit de l'Islam, à la grande satisfaction des adversaires déclarés de l'Islam. Seules l'ignorance, la folie ou l'hypocrisie peuvent produire ce genre de « sectes tueuses » qui vont à l'encontre des principes de base de l'Islam, tels qu'ils ont été énoncés par Dieu et Son Messager, et interprétés correctement dans les quatre écoles traditionnelles de l'Islam sunnite, à savoir les écoles Hanafite, Malikite, Shafiite et Hanbalite.

Au sujet de « l'intégrisme », Bernard Nadoulek a cette remarque fort juste : « L'intégrisme islamique, loin d'être un reflet du passé, représente au contraire une forme détournée de la modernité. » [1]

Concernant les quatre écoles traditionnelles (sunnites), Sidi Abdallah Penot a écrit (dans son Introduction à sa traduction du Coran) :

« Si l'on exclut le chiisme qui, du fait de ses particularités, ne se réclame pas exactement des mêmes sources, l'Islam (sunnite) a fonctionné grosso modo à travers ces quatre écoles sur la base de ces principes pendant quatorze siècles. Si ces écoles sont aujourd'hui les seules représentatives du courant majoritaire de l'Islam, c'est tout simplement parce qu'elles sont les seules à avoir (providentiellement) survécu,

1. « L'épopée des civilisations ». Éditions Eyrolles, 2005. P. 290.

de nombreuses autres ayant disparu sous la pression des événements.

« Cela étant, ces écoles ont été récemment battues en brêche par la naissance de ce que l'on a du mal à appeler un courant de pensée, tant la pensée semble absente du wahhabisme et de ses dérivés. /.../ Le Coran, qui fut longtemps considéré comme un texte difficile et dont l'interprétation ne pouvait être abandonnée à n'importe qui, est désormais traité comme un texte « banal » par les partisans du « simplisme » wahhabite. Un credo on ne peut plus simple, un moralisme intransigeant mais de façade qui dissimule parfois mal les écarts de ses sectateurs, un littéralisme étroit doublé d'une tendance très nette à la vulgarisation[1], telles sont les principales tendances de ce mouvement religieux /.../.

« Or, il n'est pas inutile de rappeler, en ces temps de « libre examen » version islamique, que la notion d'*idhn*, ou « permission d'enseigner », a toujours été un aspect majeur de la transmission du savoir en Islam. Que doit-on penser de ces légions d'universitaires d'origine musulmane qui, forts d'un diplôme acquis le plus souvent laborieusement en droit, économie ou sciences sociales, se sentent investis de la mission de réexpliquer les Textes à leurs malheureux compatriotes qui n'ont pas bénéficié de leur « cursus universitaire » ? Et c'est précisément chez ces « lettrés » que le wahhabisme fait le plus de ravages ! La vérité est que celui-ci est une idéologie strictement anti-traditionnelle qui contient en germe une destruc-

1. Sidi Abdallah utilise ici ce terme *vulgarisation* selon l'acception guénonienne : c'est-à-dire le fait de rendre vulgaire, de désacraliser. En effet, on ne peut, sous prétexte de *diffuser* l'Islam *au plus grand nombre*, réduire sa doctrine à une seule forme exotérique, en ignorant (et pire, en niant) l'immensité de sa profondeur ésotérique.

tion en règle de l'Islam classique, pour peu qu'elle continue de se développer avec le soutien des pétrodollars ».[1]

* * *

A l'époque du Prophète, sur lui la grâce divine et la paix, l'Islam était réellement menacé de disparaître en raison de l'acharnement des Arabes idolâtres et des Juifs d'Arabie. Dieu a donc imposé le Combat (*Jihâd*) comme une légitime défense et comme expression du Talion (qui fait partie de la Coutume Divine) pour sauver la vie des Croyants et pérenniser la Religion. Ensuite, vint la grande Victoire décisive (la libération de La Mecque) qui allait installer pour toujours la Religion parachevée, n'en déplaise à ses adversaires. Et ni les Croisades, ni les Colonisations n'ont réussi à l'abattre. Sa Victoire est acquise et l'Islam ne disparaîtra jamais, conformément à la Parole de Dieu :

« A dater de ce jour tout espoir est perdu pour les mécréants [d'anéantir] votre religion. Ne les craignez pas, redoutez-Moi plutôt ! En ce jour, J'ai parachevé pour vous votre religion, J'ai parfait pour vous Ma grâce et Je vous ai agréé l'Islam comme religion » (Coran 5,3).[2]

Cette victoire perpétuelle est inscrite de toute éternité dans le Plan Divin (La « Tablette Gardée »).[3]

Notre Cheikh français Abdel Wahid René Guénon a écrit « que rien de ce qui est accompli ne peut jamais être perdu, que le désordre, l'erreur et l'obscurité ne peuvent l'emporter qu'en apparence et d'une façon toute momentanée, que tous les déséquilibres partiels et transitoires doivent néces-

1. A. Penot : Introduction P. 7. « Le Coran ». Alif Éditions. 2004.
2. Coran 5,3. Tr. A. Penot.
3. Cf. Coran 85,21-22.

sairement concourir au grand équilibre total, et que rien ne saurait prévaloir contre la Vérité ».[1]

L'ennemi de Dieu et du genre humain - que Dieu nous en protège - est donc réduit à un combat d'arrière-garde, et ses meilleurs alliés sont, comme depuis toujours, les faux dévôts qu'il manipule pour ralentir autant qu'il peut l'inexorable et universelle diffusion de l'Islam.

Et tout comme Adolf Hitler a ruiné son pays par ses agressions aussi barbares que démentes, les extrémistes soi-disant « salafistes » endeuillent le monde musulman dans l'espoir de déclencher une troisième guerre mondiale. Ils tiennent d'ailleurs Hitler en haute estime (parce qu'il a assassiné beaucoup de Juifs). S'ils avaient lu Mein Kampf en entier (et pas seulement des morceaux choisis) ils sauraient que ce sinistre criminel considérait les Arabes (qui sont des sémites également) comme un peuple de race inférieure, tout comme les slaves, les indiens, etc. Quant aux noirs, ils ne les considérait même pas comme des « sous-hommes » mais comme des « demi-singes ». Cela est-il compatible avec le Coran ? Gloire à Dieu ! Absolument pas !

Dieu a dit :

« Hommes, Nous vous avons créés d'un homme et d'une femme et Nous vous avons établis en peuples et en tribus pour que vous [appreniez] à vous connaître. Le plus noble d'entre vous est, au regard de Dieu, le plus pieux et Dieu est Savant et bien Informé ». (Coran 49,13)

Or, Hitler, cet ennemi de Dieu, a écrit exactement l'inverse dans Mein Kampf : « Dans un monde métissé et envahi par la descendance de nègres, toutes les conceptions humaines de beauté et de noblesse, de même que toutes les espérances en un avenir idéal de notre humanité, seraient perdues à

1. « La Crise du Monde Moderne », P. 134. Gallimard.

jamais » (Mein Kampf « Mon Combat ». P. 381. Nouvelles Éditions Latines).[1]

Et à propos d'une insurrection anti-anglaise en Égypte, l'idole des nazis écrit : « La « guerre sainte » peut donner un agréable frisson à ceux qui chez nous jouent à l'idiot, se figurant que d'autres sont prêts à verser leur sang pour nous /.../ En raciste qui se base sur la race pour estimer la valeur du matériel humain, je n'ai pas le droit de lier le sort de mon peuple à celui des soi-disant « nations opprimées », connaissant déjà leur infériorité raciale .» (Mein Kampf. P. 657)[2]

A la même page (657), parlant de l'Inde (alors possession anglaise) il écrit : « je préfère encore, malgré tout, voir l'Inde sous la domination anglaise que sous n'importe quelle autre ».

De toute façon, selon lui, seule la « race aryenne » (c'est-à-dire les germains) peut et doit dominer le monde : « un maître-peuple de la plus haute race, disposant de tous les moyens et de toutes les ressources du monde entier » (Mein Kampf. P. 381).[3]

De la même façon que l'Occident avait laissé s'armer Hitler pour faire un « barrage » au monde soviétique, les puissances occidentales utilisent dorénavant « l'intégrisme islamique » pour diviser et affaiblir le monde musulman. Et les actions pseudo-« militaires » de ces « intégristes terroristes » (en fait, la plupart du temps, des attentats aussi lâches qu'aveugles sur des civils de tout sexe et de tout âge), ne font que le jeu des puissances dominantes, à un point tel qu'elles paraissent en être les commanditaires. D'ailleurs

1. Traduction française de J. Gaudefroy-Demombynes et A. Calmettas. Nouvelles Éditions Latines.
2. Ibidem.
3. Ibid. Nouvelles Éditions Latines.

c'est un fait bien connu que plusieurs des chefs soi-disant « *Jihâdistes* » étaient des agents de ces puissances dominantes avant d'en devenir les « ennemis » (officiels). Quant à leurs prédécesseurs historiques post-coloniaux, certains, comme le Baassiste Sadam Hussein, étaient également liés aux services secrets américains lors de leur prise du pouvoir. Le résultat est sous nos yeux…

Ainsi, des auteurs ouvertement islamophobes tentent à nouveau d'imposer l'idée que l'Islam serait intrinsèquement violent et totalitaire.

C'est Jean-claude Barreau, en France, qui a réouvert les hostilités islamophobes, avec son pamphlet bourré d'erreurs grossières : « De l'Islam en général et du monde moderne en particulier » (1991). Mais la palme du fanatisme anti-musulman revient à Jeanne-Hélène Kaltenbach (et sa collaboratrice Michèle Tribalat qui nous avait pourtant habitué à mieux) avec leur livre « La République et l'Islam » (2002), où elles prétendent en substance que Ben Laden est un vrai musulman, contrairement à ceux qu'elles appellent les « modérés » (c'est à dire les musulmans tolérants, non-violents, démocrates). Elles ont repris la thèse islamophobe de Samuel Huntington (auteur du livre Le Choc des Civilisations, 1997) selon laquelle l'Islam serait incompatible avec la tolérance, la paix et la démocratie…

Bernard Nadoulek fait justement remarquer à ce sujet :

« L'Occident des années 1980 et 1990, déconcerté par la conversion de son rival communiste, désenchanté par la mort des idéologies et perturbé par une dynamique de mondialisation encore incertaine, trouve dans l'intégrisme islamique un substitut idéal pour focaliser ses angoisses. Un phénomène de diabolisation de l'Islam s'exacerbe dans les médias occidentaux et se nourrit d'une série de confusions. Confusions

entre intégristes et musulmans ; entre des minorités armées, accaparant toute la visibilité médiatique, et une majorité de musulmans qui, même si elle cumule un certain nombre de frustrations par rapport au monde occidental, ne verse pas pour autant dans le terrorisme…/…/ L'écart entre la réalité et la paranoïa atteint des proportions telles qu'il devient politiquement incorrect de considérer que l'Islam puisse être une revendication identitaire légitime pour des centaines de million de musulmans non intégristes ».[1]

« Oussama Ben Laden a pratiquement joué un rôle d'agent électoral pour le président Bush. /…/ Enfin, avec le second mandat de Bush, il y a bien des risques accrus de guerre contre les « États voyous », mais les causes de ces éventuels conflits seront plus que jamais de maintenir la suprématie mondiale, de plus en plus menacée, des États-Unis ». [2]

Et le même auteur de conclure : « S'il y a un choc culturel en retour, c'est bien le dévoilement de la manière dont les fondamentalistes protestants américains ont pesé sur la politique anti-musulmane de l'administration Bush et de l'échec politico-militaire qui s'en est suivi ».[3]

La grande majorité des musulmans n'est d'ailleurs pas dupe des manœuvres conjointes de ces terroristes et de leurs alliés et commanditaires objectifs. Et si certains hésitants ont un temps prêté une oreille complaisante à ces faux missionnaires, la réalité sanglante leur est vite apparue. La Communauté reste ainsi fidèle dans son ensemble à ce qui a fait la beauté et la grandeur de l'Islam.

1. « L'épopée des civilisations ». P. 90. Éditions Eyrolles, 2005.
2. Ibid. P. 13-14.
3. Ibid. P. 113

Le Cheikh al-'Alawî a écrit :

« Pratique le pardon et commande le bien, comme on te l'a ordonné ;

Puis détourne-toi des ignorants et parle avec douceur à toute l'humanité.

Un homme prestigieux est d'autant plus aimé qu'il est d'un abord aisé » .[1]

« Et ne dis pas que l'époque des grands savants, c'est fini,

Car quiconque suit le chemin finit par arriver.

Plus de science permet de mettre au pas les ennemis,

Mais la science, pour être belle, doit être appliquée ».[2]

L'Islam s'est répandu rapidement sous le Khalifat *rachidine*, moins par la guerre que par l'attraction spontanée que l'Islam bien représenté et bien compris exerce naturellement sur les cœurs, car il n'y a pas de conversion contrainte en Islam. Les Khalifes bien guidés étaient cléments, évitaient au maximum le recours aux armes, et appelaient inlassablement à la paix dans la soumission à Dieu, sans exiger la conversion de qui que ce soit. Ils proposaient des traités de paix reconductibles tous les dix ans et en respectaient scrupuleusement toutes les clauses. Ils ne tuaient ni femme ni enfant, ni aucun non-combattant. Ils ne s'en prenaient ni aux églises, ni aux monastères, ni aux synagogues. Ils protégeaient les rabbins, les moines, et tous les gens du Livre dès qu'ils cessaient leurs hostilités militaires contre la communauté musulmane. C'est un fait historique irréfutable.

Cette attitude de clémence des Anciens de la Communauté musulmane est la seule valable et la seule conforme à

1. Cheikh al-'Alawî : « Sagesse Céleste ». P. 145. Édition La Caravane. Diffusion : Librairie Al-Ghazâlî.

2. Ibid. P. 151-152.

la Sounnah du Prophète ﷺ, et à celle des Khalifes *rachidine*s, que Dieu les agrée.

* * *

Ici se termine le présent ouvrage. Plaise au Tout-Miséricordieux d'en faire une œuvre utile pour les Musulmans de France et d'ailleurs. Amine.

« Gloire à ton Seigneur, le Seigneur de la Toute-Puissance ﷻ au-delà de ce qu'ils Lui attribuent ! La Paix soit sur les envoyés ! et la louange revient à Dieu, le Seigneur des mondes. »[1]

1. Coran 37, 180 à 182. Trad. A. Penot.

9.
BIBLIOGRAPHIE

– « Le Coran » traduit par A. Penot. Alif-Éditions, 2005.

– Roger Du Pasquier : Découverte de l'Islam ».
Éd. Les Trois Continents.

– Seyyed Hossein Nasr : « Islam perspectives et réalités ».
Buchet/Chastel, 1991.

– Philippe Sénac : « Musulmans et Sarrasins dans le sud de la gaule (VIIIe-IXe siècles) ». Le Sycomore, 1980.

« L'Occident médiéval face à l'Islam ».
Flammarion, 2000.

« Les Carolingiens et al-Andalus (VIIIe-IXe siècle) ».
Maisonneuve & Larose, 2002.

– Collectif : « Histoire de l'Islam et des musulmans en France ». Albin Michel, 2006.

– Sadek Sellam : « L'Islam et les Musulmans en France ».

– Sigrid Hunke : « Le Soleil d'Allah brille sur l'Occident.

Notre Héritage Arabe ». La Maison des Livres, 1987.

– Edward Gibbon : « Histoire du déclin et de la chute de l'Empire Romain ». Robert Laffont, 1983.

– Bernard Nadoulek : « L'épopée des civilisations ».
Eyrolles, 2005.

– Vincent-Mansour Monteil : « Aux cinq couleurs de l'Islam ». Maisonneuve & Larose, 1989.

– Jean Lacam : « Les sarrazins dans le haut Moyen-âge français ». Paris, 1965.

– Mohammad Amine Alibhaye : « Le sabre ou le pouvoir de l'Islam ? ». F.M.R., 1997.

– André Clot : « L'Espagne musulmane ». Perrin, 2004.

– Cyril Glassé : « Dictionnaire encyclopédique de l'Islam ». Bordas, 1991.

– Francisco Gabrieli : « Histoire et civilisation de l'Islam en Europe ». Bordas, 1983.

« Mahomet et les grandes conquêtes arabes ». Hachette.

« Chroniques arabes des Croisades ». Sindbad. 1997.

– Ahmed Kedidi : « L'image de l'Islam en Occident – l'image de l'Occident en Islam ». Éd. Eurabe,2002.

Collectif (sous la direction de M. El Fasi et I. Hrbek) : « Histoire générale de l'Afrique », Volume III (L'Afrique du VIIe au XIe siècle). Éd. Unesco / NEA. 1990.

– Joseph Cuoq : « Recueil des sources arabes concernant l'Afrique occidentale du VIIIe au XVIe siècle ». Éd. CNRS, Paris 1975.

– Jean Philippe Omotunde : « Les racines africaines de la civilisation européenne ». Menaibuc, 2002.

– Joseph Burlot : « La civilisation islamique ». Hachette, 1982.

– Roger Garaudy : « Grandeur et décadence de l'Islam ». Al-Firhist.

– Bernard Lewis : « L'Islam en crise ». Gallimard, 2003.

« Islam ». Gallimard (Quarto), 2005

– Richard E. Rubenstein : « Le jour où Jésus devint Dieu ». La Découverte / Poche, 1999.

– Fernand Hayward : « Que faut-il penser de l'Inquisition ? » Librairie Arthème Fayard, 1958.

Collectif : « Dictionnaire de l'Islam. Religion et civilisation ».

– Encyclopaedia Universalis / Albin Michel, 1997.

– Evariste Lévy-Provençal : « Histoire de l'Espagne musulmane ». 1953.

– Juan Vernet : « Ce que la culture doit aux arabes d'Espagne ». Sindbad, 2000.

– André Miquel (en collab. avec H. Laurens) : « L'Islam et sa civilisation ». Armand Collin, 1977.

– Charles Dufourcq : « La vie quotidienne dans l'Europe médiévale sous domination arabe ». Paris, 1977.

– W.M. Watt : « L'influence de l'Islam sur l'Europe médiévale ». Geuthner, 1974.

– Emile Mâle : « Les influences arabes dans l'art roman ». Revue des Deux Mondes,1923.

– Bruno Etienne : « La France et l'Islam ». Hachette, 1989. « Islam, les questions qui fâchent ». Bayard, 2004.

« Comment l'Islam a découvert l'Europe ». La Découverte, 1984.

« Abdelkader, isthme des ithsmes ». Hachette, 2003.

« Abd el-Kader le magnanime » (avec F. Pouillon). Gallimard, 2004.

– Marie-Thérèse d'Alverny : « La connaissance de l'Islam – dans l'Occident médiéval ». Vaviorum, 1994.

– Robert Montran : « L'expansion musulmane VIIe s.-XIe s.». P.U.F, 1969.

– Léon Poliakov : « Le Mythe aryen ». Calman-Lévy, 1971.

– M.A. Alibbhaye : « Le sabre ou le pouvoir de l'Islam ? »

– F.M.R. La Réunion, 1997.

– Eugène Jung : « L'Islam notre ami, notre allié ». Centre Abaad, 1992.

Recueil : « Les signes de la fin des temps » (*hadiths*). Alif-Éditions, 1992.

– René Guénon : « La crise du monde moderne ». Gallimard, 1973.

– Michel Valsan : « L'Islam et la fonction de René Guénon ». Éd. de L'Oeuvre.

– Paul Chacornac : « La vie simple de René Guénon ». Éd. Traditionnelles, 1958.

– Salah Guemriche : « Dictionnaire des mots français d'origine arabe ». Éd. du Seuil, 2007.

– Sheikh Nâzim : « Océans de Miséricorde vers la Présence Divine ». Éd. Albouraq, 1998.

– Cheikh al-'Alawî : « Sagesse céleste. Traité de Soufisme ». Éd. La Caravane. Distribution : Librairie al-Ghazâlî. Paris, 2007.

10.
Annexe

Dans un récent ouvrage[1] qui se présente comme une lettre ouverte au Président Sarkozy, l'historien Jean Baubérot écrit :

« Les racines de la France sont essentiellement chrétiennes » avez-vous doctement énoncé. /…/ Vous avez raconté l'histoire à votre manière, en prétendant rapporter des « faits historiques ». Et, dans ce mélange entre mythe et histoire, vous vous êtes magistralement emmêlé /…/.

« Qu'une nation, qu'un État-nation se construise un fondement mythique semble inévitable. On peut effectivement appeler cela « les racines ». Le problème est que la France possède deux fondements mythiques en forte tension. Le mythe des origines de la France n'est pas « essentiellement chrétien », il est essentiellement double /…/.

« La première référence fondatrice concerne le baptême chrétien de Clovis, qui aurait eu lieu en 496 de notre ère, et aurait constitué une première unification de la future France avec comme fondement la foi chrétienne « catholique, apostolique et romaine ». C'est une référence particulièrement mythique puisque la France n'existait nullement au ve siècle ! Mais là n'est pas l'essentiel. Vous en parlez (nous allons le voir) en commettant une très significative erreur.

« La seconde référence fondatrice concerne la naissance de la France moderne, de la France républicaine grâce à la Révolution française. Cette seconde fondation, celle de la

1. « La Laïcité expliquée à M. Sarkozy ». Éditions Albin Michel.

modernité politique française, inscrit dans la mémoire le temps d'un conflit frontal et violent avec le catholicisme romain, alors seule religion autorisée. De cela vous ne dites mot. /.../

« Effectivement le baptême de Clovis marque un tournant dans la lutte entre chrétiens ariens et chrétiens nicéens. Mais il est complètement faux (d'un point de vue historique) de prétendre que Clovis fut « le premier souverain chrétien ». /.../ En tout état de cause, et pour s'en tenir à l'Occident de la fin du ve siècle, s'exprimer comme vous le faites, c'est adopter un point de vue ecclésiastique, clérical, déniant le titre de « chrétien » aux hérétiques. /.../ C'est ériger un dogme chrétien en vérité d'État. /.../ Il est très significatif d'avoir repris à votre compte une version très confessionnelle de l'histoire, celle qui rejette les hérétiques en enfer. /.../

« M. Sarkozy « omet de signaler que les plus belles œuvres de l'Église sont contemporaines de ses pires turpitudes. Le siècle de Vézelay est aussi celui des Croisades. »[1] Les victimes de ces « turpitudes » ont été des juifs, des musulmans, et aussi des chrétiens eux-mêmes. »

---

1. J. Bauberot cite ici un autre historien, B. Girard (Cf. son article dans *Libération* du 31 décembre 2007).

Du même auteur :

– *Moïse, Jésus, Mohamed*. Éditions La Ruche, 2003.

– *Islam contre terrorisme*. Éditions Albouraq, 2000.

– Commentaire de l'ouvrage « *Le Retour de Jésus* » de l'Imam Suyuti. Éditions Iqra, 2000.

– *Vie et enseignement du Cheikh Ahmadou Bamba*. Éditions Albouraq, 1998.

Table des matières

Avant-propos.......... 7

1 - Un dévoir de mémoire 13
2 - De Gibraltar à la vallée du Rhône.......... 37
3 - L'Islam en Septimanie (714-781)
et la période narbonnaise (719-759).......... 63
4 - L'Islam en Provence (734-975) et La période du Fraxinet (880-972).......... 85
5 - L'apport de l'Islam à la France et à la civilisation européenne.......... 97
6 - Témoignages sur l'influence de l'Islam en France, en Europe et dans le monde 115
7 - Conclusion 133
8 - Perspectives 149

9 - Bibliographie.......... 163
10 - Annexe.......... 169



Achevé d'imprimer en octobre 2012 par Aubin-Print Les Tournelles 42110 Saint-Barthélémy-Lestra

L'histoire méconnue de

l'Islam en Gaule

La période de « la Gaule musulmane » ou « la Gaule arabo-berbere » a duré de 719 à 972, soit avec des périodes d'interruption ou d'incertitude, 253 ans de gouvernance musulmane (dont le siège était d'abord à Narbonne, puis finalement dans la base fortifiée de la Garde-Freinet, sans compter le maintien de communautés musulmanes, notamment à Montpellier jusqu'au 12e siècle. Cette période est donc presque complètement occultée dans les manuels scolaires. On y passe totalement sous silence que le Sud de la Gaule (des Pyrénées aux Alpes) fut gouverné par des musulmans durant plus de deux siècles. Pépin le Bref prit certes Narbonne aux Musulmans en 759 mais ne parvint pas à détruire l'Islam en Gaule : jusqu'à la fin du 10e siècle, une partie de la côte méditerranéenne resta musulmane, avec pour place forte la Garde Freinet (dans le Fraxinet) près de l'actuel Saint-Tropez. Et le dernier bastion musulman fut le massif des Maures. La Gaule méridionale musulmane était politiquement rattachée à l'Emirat (puis au Califat) de Cordoue. Sa chute fut le prélude de la Reconquista catholique en Espagne et des Croisades en Orient et en Afrique.

isbn 978-916566-81-0

9,50 €

9 782914 566810